



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1-2 2 deuil
BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

Le Chevalier
DE
SAINT-GEORGES

par
ROGER DE BEAUVOIR.

Deuxième Edition, avec de nouvelles Notes de l'auteur.

Tome Premier.

PARIS.

H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,

place de la Bourse, 13.

1840.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.



LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.



Le Chevalier de St. Georges.

1910/11
2/2971

S/5 F52 LF

LE CHEVALIER
DE
SAINT-GEORGES

PAR
Roger de Beauvoir.

Deuxième édition,
AVEC DE NOUVELLES NOTES DE L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



PARIS,
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
13, PLACE DE LA BOURSE.

1840.

100

LE CHEVALIER

DE

SAINT-GEORGES

PAR

Auguste de Saint-Georges

Revue de la Société de Saint-Georges
Paris 1810

TOURNAI 1810

TABLE
M. DE SAINT-GEORGES, ÉDITEUR
N. 1, RUE DE LA HARPE

1810

NOTICE.

Roger de Beauvoir (Eugène) est né à Paris le 8 novembre 1809. Son père occupait aux finances, sous M. de Barbé-Marbois, la place de premier commis qui répond à la place actuelle de secrétaire général. Un commencement de disgrâce le relégua au poste de receveur général à Laon. Il acheva de perdre, à l'époque de la guerre d'Espagne, la faveur de Napoléon, et fut enfermé dans une prison d'État, où il resta jusqu'à la Restauration. La reine Hortense ne fut pas, dit-on, étrangère à cette mesure. Roger de Beauvoir, alors âgé de onze ans, fut d'abord placé chez les oratoriens, à Juilly; de là il passa

chez les jésuites, à Saint-Acheul. Il finit ses classes au collège de Henri IV. Éducation toute de contrastes comme l'esprit de l'élève, qui, au milieu de ses mouvemens fantasques, montrait déjà un goût dominant pour la poésie. Il préluda dès lors par des proverbes et des comédies, dont ses camarades ont gardé le souvenir, à un avenir littéraire qu'il ne prévoyait pas alors lui-même.

Ses parens le destinaient à la diplomatie. Sa mère (M^{lle} de Bully) avait depuis longtemps acquis l'estime du prince Jules de Polignac, dont son mari avait partagé la captivité. Quand son fils fut sorti du collège, elle le plaça sous la protection et le patronage du prince, alors ambassadeur en Angleterre. La révolution de 1830 dérangerait les projets formés. Roger de Beauvoir renonça de lui-même à toute carrière politique et s'adonna à la littérature. Son premier ouvrage, *l'Écolier de Cluny*, parut en 1832. L'auteur voyageait alors en Italie : il ne put jouir du succès de son livre, dont plusieurs éditions furent enlevées en son absence. Il y a dans ce roman une belle empreinte de l'époque, un style chaud, coloré, des recherches très-profon-

des et plus sérieuses qu'on ne devait les attendre d'un homme aussi jeune. Mais ce qui le distingue surtout à travers une érudition quelque peu cléricale et indigeste, c'est la finesse des moyens et l'élégance de la forme. Cet ouvrage précéda de deux mois l'apparition de la *Tour de Nesle* et contribua peut-être à faire naître ce drame. Il est à remarquer, du reste, que presque tous les sujets traités par M. de Beauvoir dans les livres ou les revues ont éveillé l'attention et stimulé la convoitise de certains monopoleurs dramatiques.

Après le succès de son premier livre, *l'Écolier de Cluny*, Roger de Beauvoir se vit recherché bien vite par les publicateurs ; il travailla à plusieurs recueils périodiques, principalement à la *Revue de Paris*, où ses articles, ses nouvelles et particulièrement la chronique qu'il rédigeait alors furent véritablement remarqués. Il en fut de même de tous les journaux quotidiens auxquels il attacha son nom.

Son voyage en Hollande, voyage entrepris aux frais de la *Revue de Paris* et dans lequel il eut pour compagnon son ami Alphonse

Royer, lui fournit le thème d'une foule d'observations piquantes qu'il recueillit en volume et qui servent d'introduction au livre de *Ruysch*. Ruysch est le sujet d'une nouvelle charmante, d'un ravissant tableau hollandais, qui consolida la réputation de l'auteur, déjà établie par les *Soirs au Lido*, le *Pulcinella*, le *Café Procope*, etc. Plus tard, *l'Auberge des trois Pins*¹, les *Histoires Cavalières*, et enfin le beau roman du *Chevalier de Saint-Georges*, traité par Roger de Beauvoir en livre et en comédie, le placèrent au rang de nos littérateurs les plus distingués. Il ne faut pas oublier *la Cape et l'Épée*; recueil de poésies pleines de charme et de vivacité, broderie française et espagnole à la fois, qui n'a qu'un défaut, celui de n'avoir pas donné suite à quelque nouvelle composition de ce genre.

Roger de Beauvoir est essentiellement artiste : il comprend l'art dans toutes ses formes et dans toute sa portée. Son style est surtout cavalier et singulièrement piquant, il porte l'épée au côté et le plumet sur l'oreille. Il a

¹ En société avec M. Alphonse Royer.

fait une étude approfondie de deux siècles, du siècle de Henri IV et de celui de Louis XV : on ne peut mieux peindre le premier que dans *René le Tueur*, le second que dans *le Café Procope* et *le Chevalier de Saint-Georges*. Les habitudes, les meubles, les conversations oisives et pimpantes du dix-huitième siècle, Roger de Beauvoir les possède et les incruste dans une nouvelle avec un merveilleux tour d'habileté.

Roger de Beauvoir est certainement un des hommes du monde qui a le plus d'esprit ; sa conversation est un vrai feu d'artifice. Il n'y a point de circonstance un peu connue qui n'amène de sa part des mots étincelans de malice et d'à-propos. Il a composé des complaintes et des épigrammes qui feraient le divertissement de Paris si elles étaient connues ; mais l'auteur est de trop bonne compagnie pour livrer au public une galerie de portraits destinés à l'intimité. C'est dommage, ils pourraient servir à l'histoire contemporaine, tant ils sont ressemblans.

Parmi les gens de goût, on cite avec de grands éloges l'appartement de M. Roger de Beauvoir : il y a réuni les styles opposés de la

renaissance et du dix-huitième siècle, dans ce qu'ils ont de plus recherché et de plus séduisant. Des tableaux de prix composent sa collection, où se lisent non-seulement les noms des peintres actuels, mais encore ceux des anciennes écoles. M. Roger de Beauvoir passe généralement pour un des *lions* de la littérature. Il a trop d'esprit pour accepter ce titre dans toute son étendue; aussi n'y prête-t-il que juste assez pour être fort élégant, sans arriver au ridicule.

Voici la liste des principales feuilles où M. Roger de Beauvoir a disséminé des articles pleins de fantaisie et de verve :

La Revue de Paris, — *la Mode*, — *l'Europe littéraire*, — *le Siècle*, — *l'Europe monarchique*, — *le Monde*, — *la Revue du XIX^e siècle*, — *France et Europe*, — *le Journal des jeunes personnes*, — *le Messenger*, — *l'Artiste*, — *la France littéraire*, — *le Figaro*, — *la Caricature*, — *le Vert-Vert*, etc., etc.

Parmi les recueils périodiques où il a écrit, il faut compter de plus :

Le Salmigondis, — *l'Italie pittoresque*, — *les Français peints par eux-mêmes*, — *le Diamant à dix facettes*, etc., etc.

Les débuts de M. Roger de Beauvoir viennent d'être trop heureux au théâtre pour qu'il ne poursuive point cette voie où l'attend sans doute le succès.

FÉLICIEEN MALLEFILLE.



A M. DELLOYE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE CHOISIE.

Monsieur,

Vous m'avez proposé la réimpression du *Chevalier de Saint-Georges* en joignant votre prospectus à votre lettre. Je suis heureux de voir que je ne suis pas le seul entre les littérateurs qui donne mon adhésion à vos projets.

La question importante de la contrefaçon m'a toujours paru de nature à préoccuper un gouvernement qui se dit le protecteur né des lettres; malheureusement cette question ne pouvant être résolue que par des traités internationaux, le pouvoir actuel semble peu empressé d'enlever à l'étranger sa plus belle branche d'industrie nationale, la piraterie des livres sortis des presses françaises.

C'est là pourtant, vous le savez mieux que personne, monsieur, une horrible plaie, et les placets formés contre elle remontent plus haut que notre époque ¹.

Qu'a fait jusqu'à ce jour le gouvernement ? Il s'est borné à la nomination de commissions impuissantes, il a donné de vive voix des promesses et n'en a tenu aucune. La Société des Gens de lettres, alarmée de cet état de choses, vient tout récemment d'élaborer en son comité un rapport au ministre, rapport dans lequel elle ne manifeste que trop les alarmes des écrivains et la pénurie des éditeurs.

Vis-à-vis de cette apathie d'un pouvoir qui compte pour ministres des hommes qui ne doivent leur élévation qu'à la presse, vous avez compris excellemment, à mon sens et à celui de plusieurs de mes confrères, le danger du prix trop élevé des livres, et vous avez

¹ Dans le tome XVI de la collection de la *Revue de Paris* (19 avril 1835), nous développons déjà quelques idées à ce sujet après un voyage en Belgique, fait en société avec M. Alphonse Royer. Envoyés en Belgique par la *Revue de Paris*, nous avons été à même plus que tout autre d'apprécier les progrès de la contrefaçon.

eu recours aux auteurs pour combattre la contrefaçon belge par ses propres armes. Au prix de la plus mince location d'un ouvrage nouveau dans un cabinet de lecture, vous donnez un charmant volume libéré des fautes innombrables qui portent une atteinte réelle à l'écrivain dans les éditions étrangères; vous l'enrichissez en outre de vignettes et de portraits qui donnent à l'œuvre un véritable relief. Le roman surtout, cette fantaisie qui se complait plus que toute autre dans un format commode et léger, recevra ainsi, je n'en doute pas, une popularité plus réelle, plus étendue.

S'il fallait des preuves à l'appui du format in-18, nous citerions presque tous les romans du dix-huitième siècle. La bibliothèque d'un château ne se composait guère alors que de l'abbé Prévot, de M^{me} Cottin et d'Anne Radcliff; vous y introduisez Saint-Simon, M^{me} de Sévigné, Tallemant, et ce piquant arsenal d'érudition et d'esprit, les *Mémoires de la marquise de Créquy*, œuvre de bénédictin et de douairière tout à la fois. A cela vous ajoutez, monsieur, quelques publications plus récentes dont le succès

vous a paru suffisamment indiqué par l'écoulement rapide d'une première édition. Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ce qu'il y a de littéraire en France sympathise avec vos efforts, et que si un tel projet ne devait pas réussir, ce serait à désespérer du salut de la librairie. Les sacrifices que nous nous imposons en faveur de votre publication prouvent mieux que tout autre raisonnement l'adoption de vos idées par l'écrivain ; je souhaite, pour mon compte, que votre entreprise fixe l'attention de ceux qui doivent avant tout se préoccuper dans un État du progrès et de la tutelle des lettres.

Je vous donne mon adhésion entière pour la seconde édition du *Chevalier de Saint-Georges*.

Agréez, etc.

ROGER DE BEAUVOIR.

De la Folie-Bellanger, 2 août 1840.

A M. LE DUC

DE FITZ-JAMES.

MON CHER DUC,

Il y a de ces livres que l'on compose en songeant à ses amis ; celui que vous allez lire est du nombre.

En écrivant l'histoire du *Chevalier de Saint-Georges*, j'évoquais souvent en idée votre noble père, qui traversa lui-même brillamment ce dix-huitième siècle, dont les mille teintes se reflètent sur mon héros.

Mieux que moi, — sans aucun doute, — à l'aide de sa parole inspirée et chaleureuse, il eût entre-tenu dans l'âme du lecteur quelque amour et quelque pitié pour ce siècle, dont on est convenu d'insulter aujourd'hui toutes les gloires et que l'on affuble à plaisir d'un manteau de vices, sans songer que chez la plupart de ces hommes ces vices, que leur imposait leur époque, furent rachetés du moins par l'élégance et l'esprit.

Le dix-huitième siècle, cet enfant candide que les philosophes perdirent, sera toujours un siècle incompris tant que l'on séparera l'*Encyclopédie*

de sa corruption et l'Angleterre de ses fautes. On ne doit pas accepter seulement ce siècle comme un fait, mais bien comme une question.

Question profonde en effet, mon cher Duc, que celle de savoir par quelle suite bizarre d'événemens et de ligues un pareil siècle, en tombant, a tout entraîné autour de lui dans sa chute : tout, depuis le respect de la royauté jusqu'au respect de la possession, car la même massue qui a frappé le trône a réduit en poudre le système colonial. Voyez ce terrain où tous les principes sociaux se débattent pour succomber, où l'histoire des idées devient aussi curieuse que celle des hommes ! Là, chaque guerrier du tournoi entre en lice avec ses couleurs et son armure ; on les reconnaît, on les désigne : Voltaire, Franklin, Mirabeau sillonnent ces temps comme de rapides météores. Autour d'eux se groupent les paradoxes et les vérités, l'ignorance et le savoir ; les camps se forment, on s'agite, on parle, on discute, c'est à qui se fera roi ! Jamais on ne vit pareil mouvement et pareil tumulte ; l'armée des rhéteurs entre partout, les plus indifférens reçoivent le mot d'ordre, et l'on obéit à Diderot en attendant que l'on obéisse à Marat. Comme les pamphlets sont plus que jamais à l'ordre du jour, il est difficile de se former une idée précise des hommes ; on les élève aux nues, ou on les traîne à l'égout. Encore une fois, et lorsque la lave sera refroidie, quel texte pour l'écrivain, quelle impérieuse curiosité de parcourir cet immense champ de bataille et de reconnaître chacun de ces morts au visage !

S'il faut vous l'avouer, mon cher Duc, je n'ai accepté qu'en tremblant une aussi périlleuse mission. A chaque linceul que j'ai soulevé pour examiner les hommes qu'a coudoyés autrefois le héros de ce livre, mon cœur battait, j'avais peur. Quand je me suis trouvé en face de Philippe-Égalité, là seulement j'ai repris haleine et courage..... celui-là n'est que trop jugé, n'est-il pas vrai ?

D'après ces quelques mots, vous pouvez déjà vous apercevoir, mon cher Duc, que ce livre sera à la fois l'histoire d'un homme et d'une idée ; cette idée est celle-ci :

Avant 1492, il y avait une opinion qui n'existait pas, ou qui du moins n'avait aucun retentissement dans l'ordre social ; — depuis cette époque, elle s'est répandue dans les deux mondes, et aujourd'hui elle s'est réfugiée dans un seul.

Cette opinion mérite d'être étudiée.

En 1492, Christophe Colomb conquiert le Nouveau-Monde.

Avant 1592, la population primitive d'une grande partie du Nouveau-Monde est exterminée par les blancs.

Avant 1692, les blancs imaginent de transporter les noirs dans ces mêmes contrées dont ils ont exterminé la population. Louis XIV publie le Code des Noirs. Cette race est assimilée aux bêtes de somme, le juif lui-même est moins opprimé.

Dès lors il est posé en principe que l'homme noir ou de couleur est déshérité du don de l'intelligence.

Le dix-huitième siècle, ce grand abatteur de préjugés, attaque cette opinion.

En 1798¹, les noirs massacrent les blancs à Saint-Domingue. Trois nègres, Toussaint-l'Ouverture, Dessalines et Rigaud, s'y jouent quelque temps, non-seulement de la politique, mais encore des armes de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre.

Depuis, — en plus d'une contrée, — et surtout en France, les hommes de couleur ont prouvé qu'ils ne voulaient rester étrangers ni aux luttes de la politique, ni à celles de l'intelligence.

Cependant le préjugé est encore tout-puissant en Amérique!

Je n'énonce ici cette idée que comme un *fait*; seulement l'histoire graduée de ce fait se lie intimement à celle de l'homme dont l'étrange figure apparaît perpétuellement dans ces pages.

Cet homme, c'est le chevalier de Saint-Georges, le brillant mulâtre, l'homme des assauts, des bonnes fortunes et des soupers; homme unique, en effet, dont un hasard propice m'a fait découvrir le squelette, auquel pend encore une épée à la Tonkin, ornée d'un beau nœud d'argent.

Si frivole que paraisse, au premier abord, la vie d'un tel homme, j'ose assurer, cher Duc, qu'elle renferme des péripéties d'un drame assez intime pour aiguillonner votre attention. Saint-Georges a posé le pied tour à tour sur deux cratères, celui de

¹ An 7 de la république.

Saint-Domingue et celui de Paris ; dans tous les deux la révolution bouillonnait. Dénaturée par des calomnies intéressées, la vie de ce *Don Juan noir*, comme l'appelèrent quelques-uns de ses contemporains, a dû se ressentir du péril de certaines intimités auxquelles sa loyauté et sa noblesse d'âme répugnaient. En première ligne figure celle d'un prince qui ne se déclara son bienfaiteur que pour l'exploiter à son profit. La seconde partie de ce livre renvoie à ce prince la honte de cet infâme calcul. Je dois ajouter que ce n'est qu'à force de soins et de perquisitions studieuses que je suis parvenu, cher Duc, à découvrir sur cet homme des particularités et des traits qui aident autant à l'histoire du dix-huitième siècle qu'à la sienne. La tradition orale, c'est-à-dire la causerie familière avec plusieurs débris vivans de son temps, conteurs bienveillans qui ont fouillé pour moi dans les archives de leur mémoire, m'a plus défrayé dans cet aride chemin que les biographies et les notices, toutes ineptes, contradictoires ou tronquées¹.

Contester les succès immenses du chevalier de

¹ Nous ne prétendons pas nous faire nous-même biographe exclusif ; loin de là ! et nous comptons user plus d'une fois du privilège accordé aux romanciers. Mais pour les biographes jurés c'est autre chose, et il convient de leur faire toucher du doigt leurs bévues.

La *Biographie universelle* dit, à l'article SAINT-GEORGES, qu'il entra dans les mousquetaires quelque temps après son arrivée à Paris. C'est là un fait erroné. Pour être simple officier dans l'armée, il fallait faire des preuves de noblesse, à

Saint-Georges, sa grâce, son éclat, ce serait nier la popularité de son nom.

Ce n'est qu'en parcourant la seconde partie de ce livre, — partie qui comprend sa vie parisienne et dénoue le drame dont les premières cordes ont vibré à Saint-Domingue, — que vous pourrez, cher Duc, vous expliquer l'introduction plus que singulière de ce mulâtre au sein de la société française.

En ce temps, plus que dans le nôtre, vous le savez, l'adresse et les exercices du corps suffisaient pour faire arriver un homme et le conduire par la main à la fortune.

Il y a une chose entièrement perdue de nos jours, c'est l'*Académie*.

Elle existe tout au plus, à l'heure qu'il est, dans un volume de l'*Encyclopédie* et des traités in-quarto avec figures qui ornent les quais.

L'Académie du temps de nos pères était cependant une belle chose !

plus forte raison pour un corps privilégié comme celui des mousquetaires.

On trouve avec étonnement dans cette même *Biographie universelle* que Saint-Georges aurait été nommé *capitaine des gardes* de M. le duc de Chartres (autrement dit de Philippe-Égalité). Il faut en vérité n'avoir aucune idée de cette époque-là pour avancer une supposition pareille, attendu que pour être *capitaine des gardes d'un prince du sang*, on devait avoir fait des preuves de noblesse à dater de l'année 1399, suivant les statuts; avoir été présenté à Versailles et avoir obtenu l'agrément du roi pour exercer cet emploi près d'un prince du sang royal. C'est *capitaine des chasses* que la *Biographie* devait dire. Saint-Georges dut en effet cette place à M^{me} de Montesson.

Non-seulement les gens curieux de l'art de plaire, les sectateurs de la mode, les élégans, les oisifs faisaient leurs *académies*, mais elles étaient encore exigées du jeune homme qui devait se marier; c'était une garantie pour son avenir. L'art de la natation, de l'équitation, de la danse, du tir à l'épée, au pistolet, au bâton, entraient alors dans l'éducation des gentilshommes; nous ne parlons pas des maîtres d'agrément, maîtres de cor, de clavessin, de flûte; maîtres de patin, maîtres de bon ton! Les exercices donnaient du relief au maintien; par eux la vigueur devenait bientôt de la grâce; on pouvait être dispensé d'être un poète, un savant, mais on devait être un cavalier accompli.

Aussi que de réputations élégantes a comptées le dix-huitième siècle! Que d'hommes à la mode, jolis, agréables, courus, admirés pour leur visage, pour leur tournure, pour l'esprit de leur toilette! Tous leurs mouvemens, assouplis d'avance, n'offraient rien de raide et d'empesé; l'influence britannique ne s'était pas encore fait sentir dans la coupe altérée de leur habit; ils portaient les dentelles et la veste brodée le plus galamment du monde. A leur seule manière de prendre le tabac dans une boîte de chez Ravechel¹, vous reconnaissez bien vite le brillant seigneur, le héros des dernières courses, l'homme des cercles, des soupers. En dépit des philosophes, qui auraient voulu la voir

¹ Illustre parfumeur du temps de Louis XV et le rival de Jolliffret.

déjà contrefaite et rabougrie, la jeunesse de ce siècle, née avec les plus charmans instincts, se montrait alerte et habile en toutes choses, depuis M. de Boufflers, qui dessinait le pastel et montait à cheval après avoir fait des vers, jusqu'à M. de Lettore, qui dansait et tirait l'épée comme un ange. Les philosophes, qui n'ont jamais su danser ni marcher dans un salon sans écraser la patte du chien favori, les philosophes, qui n'ont jamais accepté les gens du monde qu'à la condition expresse qu'ils n'effaceraient en rien leur sublime gloire, étaient fort au-dessous, on peut le penser, de ces acteurs du grand monde, acteurs charmans, variés, exempts d'ailleurs de cette éternelle démangeaison de l'esprit qui fatigue ceux qui écoutent. La conversation de ces hommes était semée d'anecdotes, elle éblouissait, pétillait de mille feux comme les bagues qu'ils portaient au doigt. Ils ne s'asseyaient pas en fils de financier, c'est-à-dire en s'épatant dans un fauteuil; avertis de leur mérite par les prévenances dont ils étaient l'objet, ils songeaient surtout à être aimables; aux grâces de la figure ils joignaient les grâces de l'esprit. La manie des clubs n'avait pas encore perdu la société en France. Des mœurs souples, polies, une musique de langage presque notée lorsqu'on s'adressait aux femmes, un certain luxe de cérémonie dans l'accueil, des dissonances rares, un ton général d'aisance et de liberté, tels étaient les principaux élémens d'un cercle au dix-huitième siècle.

Mais alors aussi on perfectionnait son maintien

comme son esprit ; ces hommes que vous aviez quittés le soir dans un salon, vous les retrouviez le lendemain au tir, au manège, à l'école de danse, au jeu de paume, habiles et consommés dans cette gymnastique assidue, comme d'Épernon, Caylus, Maugiron et Bussy d'Amboise le furent dans leur temps. Quelques-uns ne faisaient leurs académies que pour plaire à leurs familles : c'étaient les maladroits, les timides, les gens taillés pour être robins, contrôleurs, conseillers au parlement, ou recteurs de bibliothèques. A ceux-là, toutefois, l'académie rendait d'utiles services, témoin ce jeune avocat de Poitiers qui tua d'un coup de bâton sa partie adverse, qui avait voulu l'assassiner par vengeance. D'autres avaient une vocation décidée pour le rôle d'*académiste* ; ils s'y livraient de dessein formé et ne quittaient pas le manège ou la salle d'armes. De même que Trénis vous demandait après la danse : « *Étiez-vous vraiment bien placé ?* » les habiles en ce genre vous demandaient : « M'avez-vous vu courir la bague ? faire la voltige sur le cheval de bois, ou danser sur la corde avec Placide ? » Car ils faisaient toutes ces choses-là, nos pères ; et nous, infortunés, nous sommes très-fiers quand nous en savons une seule !

Une remarque qui prouve surtout l'organisation excellente de cette société du dix-huitième siècle, c'est qu'après avoir cessé de plaire, ces hommes à la mode conservaient encore longtemps le privilège de séduire. On ne pouvait avoir commencé ce rôle-là sans figure, mais on pouvait le soutenir sans jeunesse ; cela devenait un droit acquis. Il y avait,

on le voit, sur cet article un contraste assez bizarre entre le sort des hommes et celui des femmes. Comme il n'y a pas de beauté proprement dite chez les hommes, comme il n'y a que de belles manières, ces belles manières constituaient la suprématie élégante dans un âge où l'on perd ordinairement ses droits à tout avantage extérieur. La vieillesse, au lieu d'être morose, n'avait que de spirituels propos et de piquans souvenirs. Un vieillard aimable est aujourd'hui chose rare; à cette époque, c'était un personnage qu'on rencontrait dans chaque salon; il était vert et robuste comme un jeune homme d'aujourd'hui, il ne se plaignait pas de son estomac et montait à cheval aussi dispos que la vieille duchesse de Salisbury, qui suivait une chasse au renard à soixante-cinq ans, en son château d'Hatfield. Cette merveilleuse santé chez un vieillard donnait lieu de croire aux fioles de Cagliostro ou du comte de Saint-Germain; mais la pratique de l'académie la lui avait seule conservée; son activité avait fait tout le miracle.

Cela dit, cher Duc, je vous livre le *Chevalier de Saint-Georges*. Encore un coup, vous allez traverser avec lui Saint-Domingue et Paris, ne l'oubliez pas. La première partie de ce livre ne fait que préparer les voies à la seconde; là seulement vous retrouverez ce Paris dont nous parlons bien des fois!

La société créole aux Antilles sous Louis XV et sous Louis XVI, société luxueuse et indolente, n'avait pas fourni jusqu'ici le moindre rapprochement

entre les causes de dissolution qui l'ont minée et celles qui ont détruit insensiblement notre société. Ces diverses études intéresseront peut-être votre attention.

Un seul mot encore, cher Duc. Vous n'arriverez pas aux dernières pages de ce livre sans y rencontrer un doux et noble fantôme. Regardez-le de près, ce fantôme vous sourira. Vous n'êtes pas de ceux qui ont peur des ombres, cher Duc, et vous pouvez les regarder fixement, la main sur le pommeau de votre épée. Cette femme n'a jamais failli à tout ce qui était grand, cette femme a tendu la main à tout ce qui était généreux ! Comme un dernier parfum de ces souvenirs, cher Jacques, je l'ai choisie entre toutes, ne fût-ce que pour l'opposer à la bassesse et à l'indignité du prince son parent ; — cette femme, c'est la Reine !

Avec le même brisement de cœur que je lui eusse présenté ce livre si elle eût vécu, je vous l'offre à vous qu'elle eût aimé !

ROGER DE BEAUVOIR.

De la Folie-Bellanger, 15 octobre 1839.

SAINT-DOMINGUE.

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.

I.

Ajoupa.

FAUST :

Comme le vent s'agite dans l'air ! De
quels coups il frappe mes épaules !

(*La Nuit du Sabbat, scène 1^{re}.*)

Un soir du mois de juin 17.., après le coucher du soleil, dans le canton de l'Artibonite, à Saint-Dominique, cinq personnes étaient réunies dans l'intérieur d'un *ajoupa*, d'où ressortait, à l'extérieur, la fumée des tiges de cardasses allumées pour donner la chasse aux maringouins. Les vapeurs oranges qui doraient, une heure auparavant, les pitons du Gros-Morne s'étaient fondues en masses ténébreuses à l'horizon; l'écho trop fidèle de ces montagnes grossissait

les éclats de la foudre. Les beaux arbres à verdure fraîche et riante, enchaînés l'un à l'autre par des guirlandes de convolvulus et de lianes qui avoisinent l'Ester et en ombragent les écores, courbaient le front sous cette bourrasque inattendue. L'eau de l'Ester, tranquille et limpide au point d'y suivre les jeux du poisson à vingt pieds de profondeur, soulevait de longues spirales de poussière formant une sorte de trombe; les gramens à tige desséchée jonchaient le sol. L'ouragan, dont les éclairs croissaient, promenant ses lueurs et son murmure jusque sous les campêches les plus touffus et faisant voler devant lui, comme un sinistre avertissement de son courroux, les crâbiers et les aigrettes, semblait prendre plaisir en ce moment à démembrer la couverture de l'*ajoupa*.

Élevée à quelques centaines de toises de la belle habitation de la Rose, qui appartenait, à cette époque, à M. de Boullogne, alors contrôleur général, cette chaumière, protégée par sa seule toiture de feuilles de palmier, s'offrait à l'œil dans un tel état de vétusté qu'on aurait pu croire qu'elle ne tarderait pas à s'affaïsser un jour sur elle-même. Elle ressemblait assez, par sa forme conique, aux tentes nommées canonnières. Quatre bambous fichés autour d'elle semblaient la retenir sur le penchant de sa ruine; toutefois elle était encore joyeuse et répondait à ces préludes de l'orage par le son maigre et monotone du banza, cet instrument dont la danse du nègre s'accompagne. Meublée à l'intérieur de calebasses sciées transversalement par le milieu en guise de

plats, de quelques peaux de bœufs ou nattes de paille au lieu de lits, elle avait l'air de protester contre la tempête par le tintement répété de ses *sicayes*, cuillères du pays faites d'une tranche de calebassier marron que ses cinq convives frappaient en mesure l'un contre l'autre. Le vent soulevait en vain au dehors les lanières de cette misérable cahute; en vain il éparpillait, en se glissant sous la porte, les cendres de son foyer, le bruit des cuillères et le son du banza y duraient encore.

Ainsi que nous l'avons dit, il y avait cinq êtres humains réunis au moment de cet ouragan sous l'*ajoupa*. Ce groupe curieux se composait d'une négresse, d'un vieux nègre guinéen jouant avec les charbons du feu qu'il affectait de prendre dans ses mains de temps à autre, comme étant sûr qu'il n'en serait point brûlé, de deux enfans, l'un négriillon, l'autre mulâtre; enfin, d'un blanc armé d'un long fouet et portant à sa veste un petit sifflet d'ivoire.

Éclairées en ce moment par la vive lueur du bois-chandelle que la négresse se vit contrainte d'allumer pour lutter contre ces ténèbres inattendues, ces figures offraient une étude intéressante de castes distinctives.....

Celle de la matresse du lieu eût attiré la première votre attention.

Cette femme avait dû être belle, de la beauté que possèdent les négresses esclaves aux colonies; elle conservait encore une incontestable perfection de formes sous ses haillons. Les rugosités de sa peau et l'altération de ses traits faisaient rêver douloureuse-

ment à son masque ancien de beauté ; ses cheveux gardaient un luisant de jais , son œil palpitait brillant comme la flamme d'un flambeau qui va s'éteindre. La fièvre donnait à ses joues une couleur livide et plombée ; mais ce site aride et plein de maigreur s'était vu peut-être autrefois réjoui par les fratches brises , ce visage d'esclave avait eu la jeunesse et la fratcheur du fruit. A vingt ans, une négresse est déjà vieille aux colonies , pour peu qu'elle ait servi d'instrument et de ragoût au libertinage ; celle-ci, qui en avait à peine vingt-huit , n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même. Le soleil des Antilles, la fièvre et la misère avaient consommé leur œuvre sur elle comme autant de génies irrités. Le blanc de son œil était imbibé de ces pleurs avarés dont la résignation seule contient la digue. Sous cet ensemble inculte et ces infirmités précoces perçait toutefois une force inouïe de volonté. Son visage exprimait à la fois la résolution et la souffrance. La tête nue, le corps à peine couvert d'un *tanga* en lambeaux, cette créature hébétée pinçait machinalement les cordes de son banza, contemplant avec une fixité de regard stupide la danse de deux enfans au fond de la hutte, et s'inquiétant peu du bacchanal triomphant que faisait l'orage.

Tandis qu'ils brossaient de leur pied endurci la terre poudreuse de l'*ajoupa* , en dansant au son de sa musique , elle prêtait machinalement l'oreille aux paroles inintelligibles que le vieux nègre guinéen marmottait en touchant d'une main hardie les charbons du feu. Cet homme, accueilli par la négresse

dans l'*ajoupa* aux premiers coups de la foudre, paraissait exercer une sorte de terreur magique sur son esprit ; il venait de quitter la natte où figuraient encore les bananes boucanées pour le repas, quelques herbes cuites et des crabes. Ceux qui connaissent la secte idolâtre appelée du nom de *vaudou*, à Saint-Domingue, l'auraient peut-être accusé de n'être point alors dans tout le charlatanisme de son costume. En effet, il ne portait guère que son collier de dents de caïman, une culotte courte de nan-kin, retenue au genou par deux boucles d'acier bruni escroquées à quelque créole, des plumes de toutes couleurs entremêlées à l'aventure dans ses cheveux, et un fétiche assez laid sur la poitrine. Son menton et ses joues n'étaient pas ce soir-là colorés, comme de coutume, de ce rouge vif qui imite le sang, et il s'était dispensé de porter à toutes les articulations les paquets de têtes de couleuvres, talismans inséparables de sa secte.

Assis devant les tisons de l'âtre, il poursuivait en lui-même une sorte de conjuration mystérieuse.....

La négresse avait placé à côté de lui une bouteille de tafia, comme pour le payer d'avance de ses frais cabalistiques, et s'entretenait de temps à autre avec lui en langage guinéen. Le blanc qui fumait dans sa hutte semblait à peine l'occuper, et, bien qu'il fût gérant de la cotonnerie dont elle dépendait, elle avait cru faire assez pour lui en rassemblant, sur une natte à part, quelques pommes roses et des sapotilles choisies.

La *chica* finie, les deux enfans qui l'avaient dansée

s'accroupirent près du feu. Le négriillon tendit sa main au vaudou, qui venait de boire deux ou trois gorgées de tafia, et il lui demanda sa bonne aventure sur cette main, tandis qu'il lui présentait dans l'autre une poignée de beaux coquillages.

Pour l'autre enfant, — dont la couleur était celle d'un mulâtre, — il refusa, malgré les instances de Noëmi, la négresse, de présenter sa main au jongleur. Couché auprès de la natte du gérant, qui bourrait pour la troisième fois sa pipe, il s'occupait à graver un nom sur un couïs, gobelet ordinaire des nègres.....

Si la différence de couleur demeurait sensible entre ces deux enfans, celle du caractère et de l'organisation paraissait aussi évidente. Le négriillon, pour être moins lourd et moins rustre qu'un de ses aïeux africains, restait tout aussi mal partagé du côté de la grâce et de la tournure. Ses épaules étaient trapues, sa lèvre gloutonne, son front avancé. Superstitieux comme tous les nègres, il affichait surtout une grande vénération pour le suif de France, dont il s'était frotté tout le corps, et de plus un culte ardent pour les fétiches ou gris-gris dont il avait orné l'*ajoupa* de sa mère négresse. Ce soir-là, Zäo, c'était le nom de ce nègre, avait, contre son habitude, l'œil plus vif et plus brillant, sa pose était emphatique en tendant sa main au vaudou, et tout annonçait un ébranlement intérieur dans sa nature.

— Eh bien ! Zäo, que veux-tu que je fasse de ta main ? répliqua le vieux jongleur en ayant l'air d'in-

terroger les doigts du noir, je n'y vois pas, ami Zão, de trop bonnes lignes.....

— Mattre, reprit Zão avec une persistance de néophyte, interrogez Dompête, votre Dieu et votre chef, qui lit jusque dans les veines de nos mines, vous me direz à quoi Dompête destine Zão ?

— Mais apparemment à satisfaire les supérieurs, répondit le vaudou, gêné par la présence du gérant, qui l'écoutait d'un air de cacique. Tu continueras, Zão, à peigner l'aloës-pitt et à en tirer, pour tes mattres, une filasse d'un lin éblouissant; tu tresseras des joncs et en formeras de jolies nattes, destinées au service de table; tu chasseras même le caïman, si cela peut te faire plaisir.....

Ici le vaudou but une seconde gorgée de tafia.

— J'entends bien, mattre; Zão est capable de toutes ces choses, mais il y en a d'autres encore. Par exemple, ne nous disiez-vous pas, l'autre été, dans un *calenda*, près de la Petite-Rivière, qu'il y avait en ce canton même, sur les grands Cahos, je crois, une belle grosse grappe attachée à la plus haute croupe du premier morne et nommée la grappe libre ? Ceux qui mordaient, selon vous, à cette grappe avaient la promesse de Dompête de n'être plus esclaves à leur seizième année révolue; or, comme à la lune qui vient j'aurai seize ans.....

— Veux-tu bien te taire, maudit crabe, interrompit le vaudou en faisant craquer sous sa main osseuse les doigts de Zão, dont l'indiscrétion lui déplut. Tu ne vois donc pas, continua-t-il plus bas, que nous ne sommes pas seuls ? Prends garde à toi, Zão, je te li-

vrerai au serpent de Dompête si tu ne contiens ta langue !

Cette menace fit une grande impression sur Zäo, qui s'agenouilla devant le vaudou et se coucha à ses pieds comme un jeune dogue. L'orage continuait avec fureur et faisait bruire chaque feuille de l'ajoupa. Le gérant, homme de quarante années, avait lancé au vaudou un de ces regards significatifs qui traduisait assez la défiance que lui inspiraient ses principes de liberté en faveur de la nègraille. Le vaudou se sentit blessé jusqu'au fond de l'âme de ce regard méprisant et courroucé. Ce n'est pas que l'ensemble de Joseph Platon, gérant de l'habitation de la Rose, fût redoutable, mais le vaudou se repentait d'avoir ainsi mis à jour, pour une bouteille de tafia, la partie la plus dangereuse de sa doctrine devant un blanc, qui pouvait le dénoncer ou le faire traquer comme une bête fauve dans un calenda, malgré son titre de grand prêtre. D'un autre côté, Noëmi, attentive aux mouvemens du vaudou, le pressait d'achever ce qu'il appelait la conjuration ; seulement il était facile de lire dans son regard le déplaisir qu'elle éprouvait de l'indifférence du jeune mulâtre devant le charme commencé.....

Cet enfant, plus jeune de quatre ans que le néggrillon Zäo, avait résisté, comme on l'a pu voir, à l'invitation de Noëmi avec la fierté d'un vrai créole. Laissant son aîné humblement roulé aux pieds du vaudou, il mâchait tranquillement le tabac que lui avait donné M. Platon.

L'expression dédaigneuse qui se faisait jour dans

ses moindres traits avait droit de surprendre chez un mulâtre, mais il faut se hâter de dire que cette nature bâtarde se serait relevée bien vite, même à l'œil jaloux d'un blanc, de toute l'énergie et la finesse de sa trempe.

Singulièrement souple, elle gardait dans chacune de ses fibres une grande valeur d'agilité et de force, elle aspirait déjà la vie et la passion. Le corps de cet enfant mulâtre semblait avoir été jeté dans un moule à part, la puissance physique s'y faisait sentir avant tout; les pieds en étaient à la fois fermes et minces, le torse aussi fort que celui d'un jeune tigre. Pour son col, il était implanté vigoureusement et avec un air réel de noblesse, son jarret semblait tenir du jarret du basque pour la promptitude et l'adresse; ses bras étaient longs et bien attachés. Malgré ses cheveux, aussi crépus que ceux de Zão, et sa couleur plus foncée que ne l'est ordinairement celle des mulâtres, il l'emportait sur le nègre de toute la supériorité du maître sur l'esclave. Sa bouche ne s'était point agrandie à l'instar de celle de Zão, pour aller au-devant de la nourriture, ses organes ne semblaient pas dressés au larcin dès l'enfance, comme ceux de la plupart des nègres. Zão promenait partout son regard hébété, il ne semblait avoir aucune conviction de sa force; c'était une misérable nature d'enfant, fait pour obéir ou pour voler, et se jeter ensuite la face contre terre et les mains sur la poitrine dans quelque jonglerie superstitieuse. Le mulâtre différait en tout de son cousin (car Zão était le fils de la propre sœur de Noëmi, qui le lui avait recommandé en mourant).

Jeune plongeur, entouré de reptiles voraces, on le voyait déjà défilier le caïman, ou chasser, en se traînant sur le ventre, dans l'eau peu profonde des lagon, portant le fusil du gérant de l'habitation sur sa tête, et tuant d'un seul coup plusieurs pintades maronnes. Doué, comme tous les mulâtres, d'une aptitude singulière pour les arts d'imitation, cet enfant de douze ans était déjà, à son insu, un artiste. Son oreille était sensible à la musique; avec quelques mots pris au hasard, il se formait un rythme et une chanson. Pendant que Zäo, ses deux bras sous le menton, regardait stupidement brûler les bouses sèches ou mangeait des melons d'eau à moitié mûrs, le mulâtre s'en allait causer avec les domestiques blancs de l'habitation, qu'il récréait par ses tours d'adresse, ou bien, de concert avec les postillons nègres de Saint-Domingue, il courait près d'eux éprouver la bonté de leur attelage, au grand galop, par les chemins les plus difficiles. Parfois on l'avait vu, à Saint-Marc ou au Port-au-Prince, faire des tours de voltige sur un mulet qui n'était ni sellé ni bridé, tirant en l'air un ramier avec son fusil, et s'élançant de là pour escalader la croupe de mornes pierreux et sans verdure. Amené, il n'y avait pas trois ans, à Saint-Domingue par Noëmi, qui revenait alors de la Guadeloupe, il s'était vu, ainsi que sa mère nourrice, porté sur l'habitation de M. de Boullogne, située à l'Artibonite. Joseph Platon, le gérant de la cotonnerie, demeurait son surveillant et son Mentor.

L'intelligence de M. Joseph Platon, il faut le dire, ne lui donnait guère de droits à une pareille charge.

Mais comme c'était lui qui s'était institué de son plein consentement le patron de ce jeune mulâtre, nommé Saint-Georges, il en résultait que son élève lui faisait honneur devant les autres esclaves de l'habitation, qu'il menait très-gaillardement à coups de fouet. M. Joseph Platon s'était de bonne heure embarqué pour les colonies avec peu d'argent et beaucoup de résolution, comme cela se pratiquait avant les temps qui précéderent les désastres de Saint-Domingue. Nommé d'abord commis aux gabelles par la protection de M. de Boullogne, du ressort de qui cet humble poste dépendait, il y avait encouru certains désagréments qu'il n'avait, hélas ! que trop prévus, tels que platassades et coups de gaule de la part de quidams outrés et mal appris qui font du rat de cave une véritable victime. L'idée de se venger de ses infortunes sur une partie de la société le tourmentant, il avait résolu de faire payer aux nègres des Antilles son passé d'étrivières et d'écorchures. Les citronniers, le ben odorant et les figues bananes l'attiraient moins aux colonies que l'espoir de la domination, et Barthélemi de Las Casas, qui plaida la cause des insulaires opprimés, lui aurait paru dans l'histoire un homme bon à pendre. Le génie de Joseph Platon, si l'on peut toutefois nommer génie l'ambition de la médiocrité, consistait dans une gestion plus heureuse que régulière, une grande fanfaronnade d'aptitude et une ténacité de routine qui aurait fait honneur à un alcade espagnol.

D'une nature poltronne, il s'appuyait sur le code de la force et de l'autorité, comme tous les gens qui

ne sont eux-mêmes que des instrumens vis-à-vis d'autres machines. Le chef abrité par un énorme chapeau de paille et les yeux munis de lunettes vertes que la réverbération fatigante du tuf blanc, qui abonde aux colonies, ainsi que la chaleur violente lui avaient fait adopter, il se promenait régulièrement dans la cotonnerie, tintant lui-même au besoin la cloche de travail, comme s'il était encore sur le port de Bercy, théâtre de ses premières campagnes. Cette fabrique, dépendante de l'habitation de M. de Boullogne et qui ne rapportait pas moins de quatre cents milliers de coton par an, avait de quoi l'occuper.

Le vaudou regardait cet homme d'un air inquiet, ainsi que nous l'avons observé, et sa conjuration magique en demeurait suspendue. Comme tous les prophètes qui ne veulent jamais se compromettre, il jugea prudent d'envelopper sa prédiction d'un nuage énigmatique, et prenant avec résolution la main de Zäo, dont la contenance était devenue assez piteuse, il lui dit :

— Tu m'as demandé, Zäo, d'interroger pour toi le sublime Dompête; eh bien! voici, Zäo, ce qu'il m'ordonne de te dire : « Tu auras un jour un nom illustre, tu seras élevé très-haut, et tu planeras au-dessus de ta tribu ! »

Le vaudou prit en même temps une pincée de terre dans sa poche et la répandit sur les cheveux crépus de Zäo.

— Par Dompête, notre chef, et par cette figure taillée que je te donne en son souvenir, je te répète, Zäo, que tu auras un jour un nom illustre, que tu seras

élevé très-haut et que tu planeras au-dessus de ta tribu.

— Ce qui veut dire pendu ! fit Joseph Platon avec un sourire dédaigneux. Voilà une belle prédiction à double entente !.

Le vaudou se dressa de toute sa hauteur d'un air indigné, pendant que Zão, l'œil rayonnant de joie et d'orgueil, courait comme un insensé par toute la hutte, en couvrant de baisers le hideux fétiche en pierre ollaire verdâtre que lui avait donné le jongleur. Il représentait un crapaud ayant une tête à chaque extrémité des pattes.

— Voilà un joli dieu, continua Joseph Platon en cherchant à le lui arracher, et si jamais celui-là te sauve!..

— Et pourquoi ne le sauverait-il pas ? répliqua le vaudou d'un ton solennel. Dompête est le plus puissant de tous les dieux!...

Joseph Platon se contenta de hausser les épaules.

— Vois donc, mère, dit en ce moment le jeune mulâtre à Noëmi, vois donc, j'ai gravé sur ce coulis le nom de mon bienfaiteur...

Et il présentait à sa mère le gobelet de bois où se trouvait ciselé en effet un fort beau chiffre...

— Que veulent dire ces lettres ? dit le vaudou à la négresse.

Noëmi baissa les yeux d'un air de confusion et balbutia :

— C'est le chiffre de M. le curé de Saint-Marc. Il a protégé mon fils, vous ne l'ignorez pas ; il lui a épargné l'autre jour vingt coups de fouet... Oh ! pour cela je lui donnerais vingt ans de ma vie !

— Dompète n'est pas son Dieu, reprit le vaudou en regardant de travers Noëmi, qu'avez-vous besoin de ce prêtre?...

En ce moment la toiture de l'ajoupa se vit assaillie d'un tel coup de vent que les cendres du foyer voltigèrent à aveugler les interlocuteurs de cette scène. La pluie était plus rare, mais les éclairs ne pouvaient s'éteindre, leur bandeau éblouissait. La saison des secs, qui dure à Saint-Domingue depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mai, avait fui, celle des pluies retrouvait son cours. L'ouragan soulevait ensemble l'air et le sable; les palmiers et les bambous craquaient au loin. Les buttes de terre placées au milieu du petit ruisseau qui avoisinait l'ajoupa étaient couvertes d'une nuée de tourterelles qui venaient en roucoulant avec effroi y éteindre le feu dévorant de la soif. Les hennissements des chevaux restés à l'éperlin se mêlaient aux mugissements des mornes, la poussière et les tourbillons remplaçaient par intervalles la pluie.

Accoutumé à ces retours de tempête, le vaudou, élevant les bras au ciel avec une expression de confiance et d'orgueil, semblait prendre le ciel à témoin de la science de ses prophéties. Les autres habitans de la hutte étaient loin d'affecter une contenance aussi tranquille; principalement Joseph Platon, qui depuis ce dernier choc de la foudre n'était pas fort rassuré. Pour Zäo, il ne cessait de répéter stupidement : *Mari-Barou li après cogné!*¹

¹ *Mari-Barou*, le tonnerre des nègres.

A la seconde invasion de cette cataracte poudreuse, Noëmi avait couru bien vite au jeune mulâtre, abandonnant Zão le négrillon au vaudou... Joseph Platon paraissait contrarié au dernier point de n'avoir pas encore regagné l'habitation, où des affaires importantes l'appelaient sans doute, car il regardait l'heure à sa montre avec tous les signes de l'impatience la plus vive.

La violence du coup de vent était devenue telle que les feuilles de latanier et de palmier arrachées de l'ajoupa voltigeaient dans l'air en tournoyant. L'aile de l'ouragan était de plus en plus lourde, une nuit subite augmenta bientôt les craintes de Noëmi. Zão s'était tu, regardant de ses grands yeux blancs une pauvre aigrette aux plumes démembrées, qui était tombée dans les cendres... Ce fut le signal de la chute rapide de l'ajoupa, dont les quatre pans s'écroulèrent bientôt avec fracas sous une trombe qui permit à grand'peine aux personnages de cette scène de regagner les premières limites de l'habitation.

II.

Joseph Platon.

Sot événement qui me dérange !
(*Mariage de Figaro*, acte III, sc. XVI.)

L'ouragan avait duré six heures. De telles commotions sont fréquentes à Saint-Domingue ; mais le spectacle que présente le sol au lendemain les rend, la plupart du temps, ineffaçables de la mémoire du colon.

L'habitation de la Rose, vers laquelle s'étaient acheminés assez heureusement les acteurs de la scène précédente après l'écroulement de l'ajoupa, conservait partout l'empreinte du désastre. Ses colonnes de palmiers brisées par le vent, ses avocatiers fendus dans toute leur longueur, ses cases suintant la pluie, ses carreaux de terre envahis par le gonflement des ruisseaux, ses pièces de cannes renversées, ici des touffes entières de campêches souillées par le sable, plus loin des bayaondes aux épines fracturées trépanant à terre et rendant le chemin presque impraticable, tel fut le premier aspect de désolation que le jour révéla.

Cependant, dès le matin, les jeunes négresses

étendant leurs bras paresseux , sortaient timidement le pied de leurs cases : quelques-unes chantaient des airs du pays , d'autres allaient examiner en curieuses la plaine immense nommée le *jardin* , terroir aménagé à merveille dans le principe , mais que le défaut de culture avait laissé couvrir , depuis peu , d'herbes parasites. En effet , bien que cette cotonnerie fût une des plus importantes de l'île , il était facile de voir que l'œil du maître lui faisait défaut. Son opulent propriétaire , M. de Boullogne , n'y avait pas mis le pied depuis longues années et ne s'était guère inquiété que de ses possessions à la Guadeloupe , où le cabinet de France l'avait d'ailleurs envoyé , il y avait trois années à peine. La cotonnerie de la Rose était cependant renommée de longue date dans tous les ports de France et d'Angleterre , en raison de la beauté de ses produits , le quintal s'en était payé de tout temps une gburde au-dessus du cours. La surveillance de Joseph Platon n'avait pu effacer , en quelques mois , le dommage de plusieurs années de négligence ; au lieu d'arbres féconds , vivaces , la cotonnerie n'offrait guère que d'humbles plantes grêles et malades , auxquelles pendaient quelques gousses isolées. Les nègres indolens s'y étaient adonnés beaucoup trop au jardinage , la déprédation des intendans successifs de M. de Boullogne les avait encouragés. Indépendamment de cette cotonnerie , l'habitation de la Rose possédait une bananerie superbe , l'ombrage des arbres les plus rares , deux corps de logis fort riches , l'un pour les étrangers , l'autre pour le maître , comme il est d'usage aux colonies ,

un sol fécondé par veines distinctes et divinement choisi, des épiceries et des plantes indigènes.

A cette époque, quelques-uns des plus riches propriétaires de Saint-Domingue, ruinés en partie à la suite de la banqueroute de Law, s'étaient courageusement tournés vers la culture. Du jour où leur fortune s'était évanouie en billets de la Compagnie du Mississipi et que l'établissement dit colonial avait été prononcé, ils avaient senti le besoin de se faire eux-mêmes les exploitateurs de leurs produits, de les défendre et de les garantir contre des calamités qu'ils ne prévoyaient que trop. Le système colonial avait fait abandonner celui des compagnies exclusives, la France entière, pour ainsi dire, s'était faite compagnie à l'égard de sa colonie, elle exerçait envers elle un monopole qui n'était point compensé réellement par la réciprocité. Saint-Domingue, en effet, ne fournissait à la France que des articles dont elle pouvait, à la rigueur, se passer : c'était le sucre, l'indigo, le café ; la France apportait à Saint-Domingue les denrées indispensables à ses besoins : la farine, les bestiaux, les bois. Entre un commerce de luxe et un commerce de première nécessité peut-il exister une réciprocité véritable ? Les plus judicieux ou les plus prévoyans d'entre les colons s' alarmaient donc avec justice de la gêne introduite par le système prohibitif. La rigueur du blocus et la famine de 1745, célèbre autant que celle de 1756, dans les annales de l'île, durent les fortifier, à coup sûr, dans ces idées de découragement.

Par suite du système colonial et de la guerre, le

traité de 1763 était destiné à trouver, comme on sait, Saint-Domingue inculte et dépeuplé ; plus de la moitié des esclaves avait péri. Les nègres marrons se multipliaient déjà avec succès vers cette époque, et, bien qu'ils ne tentassent aucune excursion dans la plaine, on pouvait prévoir en partie leurs succès futurs.

Au temps de cette histoire, il n'y avait guère cependant que les clairvoyans et les désintéressés qui s'inquiétassent de ces choses. L'orage intérieur était sourd ; partout dans chaque veine de cette île, fastueusement nommée la reine des Antilles, bouillonnait la lave qui devait un jour l'engloutir ; mais nul signe extérieur n'avait paru. Imprévoyante de tout, même de la famine, cette colonie se ruinait et se consumait elle-même comme l'antique Gomorrhe. Ses habitans se nourrissaient d'ambitieux mercenaires et sacrifiaient tout à la soif de l'or. C'était bien encore, si on le voulait, ce sol fertile, cet Éden aux fruits d'azur, ces ruisseaux nourriciers et ce soleil fécondant ; c'était bien cette terre ouverte au travail et à l'industrie, qui fournissait tant au commerce et à l'échange, cette nature prodigue et créatrice qui regardait l'homme comme la mère regarde ses fils ; mais aussi c'était le siège des trafics couverts et des lois insuffisantes. Le publiciste qui a dit, en parlant des colonies, que dans l'ordre politique une colonie est ce qu'est un enfant dans l'ordre civil, eût trouvé Saint-Domingue la plus incorrigible et la plus gâtée des filles. L'autorité lui paraissait un joug dur, ses agens l'importunaient. Sa fierté créole en était venue à

mépriser tout, et les gouverneurs salariés dont l'autorité venait d'outre mer, et les hommes de couleur, esclaves nés de son territoire. Rencontrait-elle ses voisins les Espagnols, elle raillait leur sobriété; ses surveillans militaires, elle se prévalait contre eux de ses droits de cour. La facilité que ses seigneurs avaient eue de s'affilier en France avec tout ce que l'Oeil-de-Bœuf avait de plus brillant fortifiait son orgueil de prérogatives et l'exemptait presque de la déférence. Enfin, sa population et l'éclat de ses richesses lui avaient monté au cerveau.

Vainement quelques prétentions locales inquiétaient les riches planteurs et les grands propriétaires; vainement les projets de réforme s'élaboraient sur divers points de son territoire. Les ménagemens et l'esprit des nobles triomphaient aisément de ces résistances partielles; on ne pressentait guère en 1753 le club Massiac et la prise de la Bastille.

Un petit nombre de colons opulens surveillaient, nous l'avons dit, leurs propriétés du Cap ou de l'Artibonite; les grands planteurs résidaient à Paris pour y jouir de leurs richesses. Il leur paraissait charmant de se montrer à Versailles ou à Saint-Cloud avec des habits à paillettes, des bagues, des nœuds d'épée, pendant que les noirs de Saint-Domingue courbaient le front sur leur plantage et que leurs habitations roulaient le sucre. Saint-Domingue, c'était leur ferme annuelle, leur espoir, leur crédit; mais la mer des Antilles leur paraissait loin de l'Opéra, et les courtisans n'aiment guère à rêver les lointains voyages. Tout au plus à la fin d'un souper ou d'une

orgie rêvaient-ils à ce mirage fantastique de l'île lointaine, à ces arbres plantés par leurs pères au profit de leur ambition, à cette terre belle comme le jardin antique d'Hespérus ou quelque pays des contes arabes. Quelques-uns étaient nés dans cette patrie des bananes et de la vanille grimpante ; ils avaient ouvert les yeux devant ces rochers pacifiques, leur odorat, jeune encore, se souvenait de la senteur embaumée des acacias et des pommes roses. Les savanes de Saint-Domingue avaient conservé leur prix pour ces charmans gentilshommes, créoles émigrés de la terre natale, devenus des sybarites français en si peu de temps ! Seulement, déjà pervertis par l'influence des principes de l'Angleterre, ils agissaient en marchands à l'égard de leurs possessions, s'embarrassant fort peu du *principe* que devaient soutenir plus tard le docteur Franklin et Washington. Insouciants des droits de l'homme, ils spéculaient à Paris, du fond de leur petite maison, sur cette marchandise noire dont l'esprit de ruse et de tromperie croissait cependant de jour en jour. Ils s'étonnaient presque de la voir rapporter si peu, et ils accusaient avec assez de raison le climat des colonies de leur dévorer *leurs* nègres. En effet, soit que le ciel d'Afrique s'opposât à leur multiplication, soit plutôt que la servitude et la misère minassent insensiblement les esclaves, la reproduction devenait de plus en plus faible. Dans les temps qui ont précédé 1789, la traite introduisait dans le seul établissement français des Antilles environ trente mille nègres par année, et depuis 1700, la seule partie française de Saint-Domingue en avait reçu neuf

cent mille. Or, en 1789, on y comptait à peu près quatre cent soixante-cinq mille esclaves ; ainsi la moitié de la masse d'hommes importés avait été consommée sans se reproduire. — Ce simple calcul ne juge-t-il pas l'esclavage ?

Chaque nègre rapportait alors à son maître environ un écu par jour ; ceux qui avaient une profession, comme les nègres charpentiers, serruriers, cuisiniers et autres, lui en rapportaient bien davantage. C'était là du moins un bienfait, une route frayée à l'intelligence et au labeur des noirs ; ces esclaves étaient les plus ménagés et les mieux traités. La noblesse de l'île se serait crue stupide de ne pas les distinguer ; autant le mépris des *petits blancs* leur était acquis, autant la tutelle des hauts propriétaires les soutenait, même contre les gérans ou économes d'habitations, accoutumés de longue date à faire gémir leur race sous les fouets. La noblesse du dix-huitième siècle, que tant de pamphlets accusent, fut sincère, il faut le dire, dans tout ce qu'elle eut de philanthropie, quand elle en eut ; elle laissa à l'Angleterre son étalage de principes, maintint, il est vrai, le joug nécessaire aux esclaves de ses possessions, mais leur présenta toutes les chances d'amélioration qui lui semblèrent plausibles. Longtemps elle s'appliqua à substituer la persuasion du bien-être à l'empire, en cultivant elle-même chez ses esclaves des instincts d'intelligence ; loin de les refouler, elle s'en servit. La seule admission des principes du droit de l'homme et du citoyen écartée de sa règle de conduite avec l'esclave, elle se montra mille fois moins dure envers ses propres

sujets que ces aventuriers sans existence, flétris du nom de *petits blancs* à Saint-Domingue, race batarde, fuyant le plus souvent l'Europe pour des crimes, et qui, grâce à la blancheur de son épiderme, fut souvent surprise de retrouver, sous le ciel des Antilles, une considération dont elle était très-certainement indigne. L'exigence impudente de cette caste surpassa de beaucoup les torts des nobles propriétaires : ce furent les vexations de ces hommes, leur dégradation morale, leurs intrigues et leurs attentats juridiques qui fomentèrent les excès de Saint-Domingue.

Cette habitation de M. de Boullogne était donc depuis longtemps inoccupée. D'abord conseiller du roi en son parlement de Metz, intendant des finances de sa majesté, puis contrôleur général et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, M. de Boullogne était retenu à Paris par d'insurmontables devoirs et des alliances importantes pour sa famille. La volonté du roi était qu'il ne s'absentât jamais des conseils, son département d'intendant des finances étant aussi grave que compliqué. Ces raisons de convenance et de haute position l'avaient toujours empêché de revoir la Rose, cette habitation opulente, sœur ou plutôt rivale de celles qu'il possédait à la Guadeloupe. Confiné dans les soins importants d'un ministère, homme d'État et de travail avant tout, à peine reconnaissait-il, sur une carte envoyée de l'île, le tracé de ses richesses, son habitation bordée de palmas-christi et de tamarins plantés symétriquement à cinq pas de distance l'un de l'autre, au milieu d'une haie touffue de citronniers ; la flèche

Saint-Marc fuyant au loin et le bac de l'Artibonite, rivière si dangereuse par ses débordemens limoneux. La fortune coloniale de M. de Boullogne avait bien reçu quelques échecs à la suite de la catastrophe de Law, mais il aurait pu vivre somptueusement encore à Saint-Domingue dans ces jours d'imprévoyance et de luxe, où chacun ne songeait qu'à tuer le temps. La colonnade d'arbres qui conduisait à ses domaines demeurait encore majestueuse, les galeries extérieures de sa grande case étaient construites en bois d'acajou orné de riches dorures et garnies de troncs bruts de lataniers. En sus du coton, du sucre et de l'indigo qui se recueillaient chez lui avec fruit, l'eau s'y rencontrait à cinq pouces du niveau de la terre ; le parfum des aromates l'y disputait à la fraîcheur des cascades. Cette habitation était un véritable village. La cloche y retentissait à la fois dans la cotonnerie pour le travail de la houe, dans la tannerie, située à portée de la rivière si poissonneuse de l'Ester, dans les hattes et dans le cantonnement des cases à nègres. Les seuls cultivateurs à la houe, au nombre de douze cent quatre-vingts, y existaient à la charge de l'habitation, s'étendant complaisamment sur la plus longue partie du vaste canton de l'Artibonite. Un fossé d'eau vive et limpide coupait joyeusement ce beau domaine au sol verdoyant, derrière lequel coulait encore l'Ester.

Cependant nul visage de maître n'avait encore paru, depuis celui de M. de Boullogne, dans cette magnifique demeure. Les plus vieux d'entre ses intendans, c'est-à-dire les plus rusés et les moins pro-

bes en avaient reçu tour à tour la gestion ; mais ils n'en avaient guère respecté les belles futaies , trafiquant avec insolence de tous les produits de son sol. On devinait partout la déprédation et le pillage : les fruits étaient volés par des nègres parasites , même avant leur maturité ; les lambris dorés de la grande case n'avaient point été rafraîchis , c'était un terrain fourragé inhumainement et livré en pâture à la tyrannie mercantile de ses tuteurs. En jetant les yeux sur Joseph Platon pour le nommer économe de cette villa déchue , M. de Boullogne avait plus calculé sur la bêtise de cet homme que sur ses idées ; cette bêtise lui présentait du moins des chances de probité admissibles.

Le premier soin de Joseph Platon avait eu pour objet de discipliner les nègres ; mais il s'était vu bien vite contraint d'y renoncer. Leur malignité ou leur paresse l'avait dégoûté en peu de jours de son projet de législation , qui consistait cependant à les empêcher de prendre des chevaux à l'éperlin pour les monter , à voler le suif de France , leur panacée ordinaire , à ne point battre leurs mères et à jouer de mauvais tours aux fermiers. Dès lors Joseph Platon s'était résolu à employer envers eux les voies de rigueur , qui étaient alors plus que jamais de mode aux Antilles. La seule chose qu'il leur passât , c'était un *calenda* sur les bords de l'Ester , et la chasse , quand ils lui rapportaient du gibier. Joseph Platon , malgré ses lunettes vertes et la dignité de son emploi , estimait singulièrement cet exercice.

Vêtu d'une *vareuse* , espèce de camisole large , d'une

étouffe légère, il se servait des petits nègres comme d'autant de chiens d'arrêt. Quand il ne s'exerçait pas à chiffrer, sa main pressait assez volontiers les gachettes d'un fusil. La chasse de Saint-Domingue ayant plutôt lieu à l'affût, puisqu'on s'y sert rarement de chiens, si ce n'est de ceux des hattes, pour faire lever le gibier dans les fourrés impraticables aux hommes, le gérant emmenait souvent à sa suite ceux qu'il appelait ses protégés, pour porter son sac et ses callebacites. Souvent le long des haies, au milieu des cotonniers, ou dans les champs de maïs et de patates, on voyait se glisser le matin l'ex-commis aux octrois, M. Joseph Platon, tirant au passage les gingons et autres canards, les tourterelles et les ramiers, dont il se faisait composer ensuite des daubes succulentes. Pour la chasse du caïman, il lui arrivait parfois de paraître moins résolu ; il ne l'affrontait guère qu'avec quatre sondeurs noirs munis d'épieux d'une main et d'un coutelas de l'autre. Parmi les compagnons les plus ordinaires de ces sortes d'expéditions brillait le jeune mulâtre, que Joseph Platon avait pris en amitié. Saint-Georges, loin d'être traité par Joseph sur le pied des autres esclaves de l'habitation, recevait chaque jour de la part du contre-maître des témoignages réels d'amitié et d'adoucissement en sa faveur. Ainsi, il l'avait exempté de certains offices trop rudes, comme de puiser de l'eau aux sources lointaines, de courber l'épaule sous de lourds fardeaux ; en un mot, Joseph Platon était devenu économe de son élève à un degré qui eût honoré un philanthrope. S'étant pris un jour à examiner la cons-

titution de ce jeune mulâtre, comme il aurait fait de celle d'un cheval dans une foire, son agilité et sa force l'avaient frappé. Platon chassait souvent, et Saint-Georges aimait passionnément la chasse. L'ex-commis de l'octroi chantait, et le mulâtre ne mettait pas un long temps à lui répéter un refrain des Porcherons ou de Bercy, avec ce léger grasseyement créole, charme enfantin de la voix aux colonies. Enfin Joseph Platon, depuis son arrivée aux îles, avait commencé une fort belle collection d'oiseaux ; l'enfant aidait ses goûts de naturaliste en lui rapportant des pièces rares. Dans l'esprit étroit de Joseph, le mulâtre lui paraissait très-propre à devenir un jour conducteur des moulinières à coton ; sa confiance en son avenir n'allait pas au delà. Il lui faisait don de ses vieilles vestes de nankin, de ses dentelles fanées et de ses boucles de culottes. Comme en sa qualité d'ex-douanier il avait raclé jadis du violon, il n'était pas fâché de se produire avec quelque avantage chez les *petits blancs*, escorté de Saint-Georges, qui lui servait de domestique. Le digne Joseph Platon usait des deux esclaves de la manière suivante : Zão se tenait accroupi par ses ordres sous sa table, quand il écrivait ses additions, pour lui garantir les pieds des moustiques ; Saint-Georges, debout, agitait un ventilateur autour de son corps. Quand il montait à cheval, c'était Saint-Georges qui lui tenait l'étrier, lui encore qui nettoyait ses deux chaînes de montre descendant jusqu'aux genoux et qui auraient pu, au besoin, lui servir à chasser les mouches.

L'équitation n'étant pas le fort de Joseph et cependant une des nécessités de son emploi, il prenait grand plaisir à faire monter à Saint-Georges son cheval de réserve, cheval difficile auquel l'éperon déplaisait et que l'enfant conduisait du bout des doigts avec une dextérité merveilleuse. Cette monture se trouvait ainsi façonnée pour le gérant, qui, on le voit, au lieu d'avoir cet enfant mulâtre pour élève, comme il le disait complaisamment, le trouvait déjà son maître en chacun de ses exercices.

Le perroquet de l'ex-commis aux gabelles mérite bien que nous en disions quelques mots. C'était un charmant oiseau ; il était né dans la partie espagnole de l'île et mangeait le *calalou* avec toute la grâce d'un créole. Cette bête n'avait qu'un défaut, celui de répéter assidûment le même nom et la même phrase : *Rosette ! Rosette ! Pauvre Joseph Platon !* Cette exclamation touchante de l'oiseau se rattachait à un malheur domestique de son maître, sur lequel nous ne nous appesantirons pas. Joseph Platon, étant commis aux gabelles, avait épousé M^{lle} Rosette, blanchisseuse et empeseuse, logeant à l'entrée des Porcherons. M^{lle} Rosette, après une semaine de mariage, avait trouvé bon de se faire enlever et d'en prévenir officiellement Joseph Platon par une épître qu'elle s'était sans doute fait écrire. Cette lettre, le malheureux gérant la relisait maintes fois dans ses jours de fièvre aux colonies, en jetant aux échos son nom et celui de la parjure ; ces deux noms étaient devenus la gamme éternelle de son perroquet.

Seul possesseur par le fait de cette habitation, Jo-

seph Platon coulait donc une vie tranquille au milieu du coton, de l'indigo et du caffier, se livrant moins à la manie des spéculations qu'au bien-être, se nourrissant bien et jouissant de lui-même avec délices. Il rendait une fois par an le pain bénit à la paroisse de Saint-Marc, se montrait rarement chez le gouverneur, lutinait fort peu les mulâtres et, à l'exception de celui qu'il appelait son élève, traitait les autres esclaves fort rudement. Il mettait à part sur ses économies, conservait les revenus de cette possession dont il était le gérant ; mais n'avait, il faut l'avouer, ni génie ni force pour l'amélioration. Il lui paraissait tout simple de rendre, une fois par an, ses comptes à M. de Lassis, ami de M. de Boullogne, lequel vevait surveiller quelques-unes de ses propriétés dans l'île, mais sans appeler la sollicitude de cet inspecteur sur des progrès nécessaires aux ateliers. Depuis trois ans bientôt que Joseph Platon habitait l'Artibonite, il n'y avait guère d'autre société intime que son perroquet, Saint-Georges et le mattre d'hôtel de la plantation, vieillard oublié au milieu de ces magnifiques possessions, délaissées elle-mêmes. Si Joseph Platon avait eu la moindre dose d'intrigue, il fût devenu bien vite un peu mieux qu'un simple gérant ; mais M. de Boullogne, qui s'y connaissait, en contrôleur général, avait su, nous l'avons dit, ce qu'il faisait en le choisissant.

Au sein de ce pacifique Eldorado, que n'avait encore agité aucun trouble, la maigre nature du gérant s'était donc heureusement implantée ; à part le chagrin que lui causait l'enlèvement de M^{lle} Rosette,

son épouse , Joseph Platon pouvait se croire le plus heureux des mortels et des économes. .

Cet état de choses devait cependant changer ; la marquise de Langey venait d'arriver cette nuit même à la grande case, jusqu'alors déserte.....

III.

Une aubade.

Mais, au nom du ciel, que signifie
cette musique confuse, si près de moi ?

HOFFMANN. (*Don Juan.*)

Une lettre de M. de Lassis avait prévenu, depuis huit jours, Joseph Platon de cette arrivée. Elle lui annonçait les intentions de M. le contrôleur général au sujet de la nouvelle hôtesse qu'allait recevoir l'habitation. M. de Boullogne enjoignait à Platon de lui obéir en tout et comme à lui-même, de ne lui adresser jamais la parole qu'avec le plus grand respect ; il ajoutait que tous les gens qu'elle amènerait à sa suite devaient être considérés sur le même pied par Joseph Platon ; qu'il entendait lui faire recevoir à Saint-Domingue les mêmes honneurs que lui-même y avait reçus à son premier voyage, dont la date remontait à 1744 ; que pour elle la maison fût garnie de tout au monde, et qu'elle attendît tranquillement la visite des autorités, au lieu de la prévenir.

Cette missive avait assez d'importance pour que le gérant de l'habitation de la Rose y réfléchît mûrement. La conduite de ces affaires ne lui parut guère embarrassante ; façonné depuis sa naissance à la sou-

mission, il augura heureusement de cette nouvelle pour son avenir, forma le projet de se rendre nécessaire, de gagner l'esprit de M^{me} la marquise de Langey, si bien qu'elle ne pourrait plus se passer de lui ; en un mot, il envisagea la chose plutôt comme une bonne fortune que comme un embarras qui lui survenait au milieu de cette douce et grasse oisiveté qui faisait sa vie.

Pour les embellissemens intérieurs, comme cela demandait du temps et que Joseph ignorait d'ailleurs le goût de M^{me} la marquise, l'honnête gérant jugea prudent d'attendre un peu. Il se contenta de faire assurer les parquets et les solives des chambres, donna ses ordres pour qu'on enlevât les toiles d'araignées, que l'on réparât les nattes et les boiseries, criblées d'insectes. Il décora le maître d'hôtel, à sa demande, d'une belle livrée neuve et daigna même manger, par forme d'essai, plusieurs excellens pâtés de venaison dus au génie de ce Comus sexagénaire, ancien chef du maréchal de Saxe.

A l'égard du programme de cette fête, il l'élabora sérieusement. Il résolut d'y apparaître d'abord en acteur principal et de s'y faire entendre comme violon au milieu de tous ses noirs. Pour arriver à son but, il repassa toutes ses symphonies, ce qui effraya les oiseaux de ces bocages pendant un grand mois. Plus d'une pintade domestique en tressaillit, plus d'un noir s'imagina que le diable Hurrica lui-même donnait des leçons à cet Orphée. En un mot, Joseph n'épargna rien pour satisfaire à la pompe qu'exigeait pareille occasion.

Ce plan de réception , digne en tout de M^{me} la marquise de Langey, fut contrarié malheureusement par l'orage ; elle arriva à la nuit, par un temps affreux, peu propre à la mettre en belle humeur. On ne l'attendait que le 20 juin, et elle arriva le 7. Les premières lueurs du matin, qui éclairaient le désastre, ne lui offrirent que de tristes images : elle aurait pu compter par les croisées de la grande case les arbres déracinés , les feuilles de bambou surnageant au-dessus des rigoles, les lianes inclinées douloureusement, les ravines remplies de boue et de sable. La nuit , malgré la moustiquaire, le bruit de la bigaille avait troublé son sommeil , l'ondée avait ruisselé par les vitres, et les cris des négrites l'avaient effrayée. Tout le monde se trouvait aux plantations dès les premiers coups de la foudre : il ne s'était guère présenté pour la recevoir que le vieux maître d'hôtel, qui n'avait pu lui apprêter que quelques calalous. On l'avait reçue sans tirer un coup de fusil , ce qui est un mauvais présage. Aucun nègre enfin n'était venu au-devant d'elle, et c'était à peine si le maître d'hôtel lui avait su trouver un lit.

Comme pour l'indisposer encore, dès que le chant du coq éveilla l'écho , M. Joseph Platon , qui voulait réparer le temps perdu, se mit en devoir de rassembler, au son du tambour, les noirs et mulâtres esclaves de la Rose, qui accoururent tous , comme une troupe de pintades , sous les fenêtres fermées du balcon.

Brossé, poudré, épinglé, à l'instar d'un bailli d'opéra comique, Joseph Platon les conduisait, escorté

du maître d'hôtel, qui, pour réparer son souper indécent de la veille, était suivi lui-même d'une douzaine de négrillons porteurs du plus rare gibier et des plus beaux fruits.

L'attelage de la marquise demeurait encore exposé aux regards des curieux sous une des remises de la grande case, embarrassé des cordes qu'emploient les postillons nègres, cordes souillées par la boue de la veille et dont le seul éraillage prouvait assez que la voiture avait traversé les chemins les plus épineux. Un noir, étranger à l'habitation, était déjà occupé à nettoyer dans la cour cette magnifique voiture, débarrassée sans doute l'avant-veille de quelque navire, et dont la seule caisse en vernis-Martin colorée (mode très en vogue, à cette époque, aux plus beaux Longchamps de Paris) pouvait bien valoir trente mille livres.

Le noir étranger, tenant en main son étrille, regardait cette députation avec assez de calme, quand Joseph Platon lui fit demander s'il ne venait pas se joindre à eux pour l'aubade. On lui présenta en même temps un *bamboula* et une flûte, à son choix. Ce domestique refusa en disant que ce tintamarre allait déplaire sans doute à sa maîtresse, qu'elle était arrivée depuis deux jours seulement de la Guadeloupe dans l'île et très-fatiguée de la traversée.

Joseph Platon fut sur le point d'arrêter l'élan général, mais comme le temps ne lui semblait pas entièrement sûr, il résolut de mettre à profit les premiers rayons de l'aurore et fit signe à ses musiciens de partir en frappant la terre de son bâton à fouet, comme l'eût fait un maître de chapelle.....

Ce signal devint le prétexte du plus bruyant des charivaris..... Tout l'orchestre noir en reçut le branle et ne tarda pas à remplir la cour de la plus indéfinissable musique dont une oreille humaine puisse être blessée. Ces dilettanti avaient mis en réquisition tous les instrumens connus dans l'île, jusqu'aux chaudières de cuisine. La chanterelle agaçante de Joseph Platon y faisait entendre de véritables cris de sarcelle effarouchée. Le bruit de cette gamme assourdissante et continue monta jusqu'aux croisées en une seconde et réveilla en sursaut la marquise de Langey.

— Finette, cria-t-elle, donne vite la chasse à ces moustiques; va, jette-leur quelques piastres. Tu trouveras des bourses toutes prêtes sur cette table.....

Finette, belle mulâtresse de dix-huit à vingt ans et femme de chambre de M^{me} la marquise, descendit bien vite sur le perron pour exécuter cet ordre absolu. Elle fit voler les piastres au milieu du groupe, avec une main digne d'une impératrice. Elle dit à Platon de faire retirer ses noirs et leur ferma elle-même la porte au nez.

— Sachez donc, une fois pour toutes, ajouta M^{lle} Finette au gérant tout ébahi, que M^{me} la marquise ne se réveille qu'à trois heures! A trois heures vous pourrez lui présenter vos devoirs!

Joseph Platon balbutia quelques mots d'excuses et se retira l'oreille basse. Comme il lui fallait se remettre un peu, il cingla, par contenance seulement, quelques coups de fouet aux musiciens les plus pro-

ches, et, s'appuyant avec dignité sur le bras du maître d'hôtel, M. Printemps, il regagna l'office, où le déjeuner d'habitude les attendait.

IV.

Créole et marquise.

Oh ! ça, je te la ferai connaître ! Elle est femme à dormir sous un ciel de glace ; elle ne joue qu'avec des cartes parfumées. L'autre hiver elle exigea que chacune de ses femmes ne se présentât devant elle qu'à la Bergamotte.

(La Princesse Bambiche, livre Ier.)

Joseph Platon dévora. Son appétit, aiguisé par l'air du matin et doublé par la colère, lui fit goûter de tous les plats sans préférence ; il but, en homme acharné, à des dieux meilleurs, à une maîtresse plus matinale et plus sensible aux doux charmes de l'harmonie. Rosette lui revint alors à l'esprit, cette Rosette si fratche, si accorte, si chantante, qui trouvait son violon un orchestre sans rival, et qu'il avait cependant perdue comme Orphée perdit Eurydice !...

Joseph Platon but un excellent verre de rota en essuyant deux larmes parallèles qui roulaient sur son gilet blanc à fleurs.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il devant le mattre-d'hôtel, que ces grandes dames sont difficiles à contenter ! Mon violon est cependant un violon de Paris, il m'a

été cédé à bons deniers comptans par M. Exaudet , second violon de l'Opéra. Il logeait alors rue Croix-des-Petits-Champs , chez le pâtissier , vis-à-vis le cloître Saint-Honoré. Le digne homme que cet Exaudet ! il avait joué avec ce violon tout l'opéra de *Jephthé* !... Je le vois encore avec son habit couleur de noisette et sa petite perruque... Eh bien ! où est-il donc passé , mon violon ? me l'aurait-on pris ?

Il se leva tout effaré de la table , où Noëmi , Zäo et le jeune Saint-Georges se trouvaient assis la minute d'auparavant. Joseph les avait tous trois admis à ce banquet avec les autres domestiques blancs de l'habitation , pour prix de l'hospitalité qu'il avait rencontrée la veille sous leur ajoupa , détruit à cette heure. Le digne gérant leur avait promis son aide auprès de M^{me} de Langey.

Comme il furetait encore dans l'office , cherchant son précieux instrument et donnant son voleur à tous les diables , le verger , que l'on entrevoyait par les fenêtres de la salle , s'emplit subitement d'une harmonie nouvelle jusqu'alors pour les oreilles de Platon.....

Le virtuose inconnu qui maniait ainsi le violon du gérant exécutait un trait en double corde disposé par Tartini , de manière à faire croire que deux instrumens se faisaient entendre à la fois. Des trilles brillans et pleins d'audace , des gammes chromatiques , dont les notes vivement attaquées semblaient autant de fusées éblouissantes , succédaient tour à tour à ce duo ravissant qui précédait et suivait le solo que faisait entendre l'archet , après avoir char-

mé l'oreille par l'harmonie pleine et mordante de l'ensemble.

— Par la sambleu ! c'est voire élève , comme vous nous le dites toujours , monsieur Joseph , s'écria le maître d'hôtel ; il vient de s'enfuir à travers la halle dès qu'il vous a aperçu. Il faut lui pardonner , car le gaillard est presque aussi fort que vous. Je vous préviens que j'ai bu trop de Madère , et qu'il fait un peu chaud pour que je courre après lui.

Le gérant de la Rose demeurait plongé dans une rêverie profonde ; l'agilité de l'enfant l'avait confondu. Joseph Platon avait beau n'être pas un Corelli en fait de violon , il s'y connaissait assez pour trouver le jeune mulâtre supérieur à sa propre science , il en devenait jaloux à son insu. Il lui paraissait inouï qu'il lui eût ainsi dérobé son violon sans lui rien dire , et il s'apprêtait à le gronder d'importance , quand un petit noir sauta par-dessus une palissade de la cour , courant à toutes jambes comme s'il eût vu le diable à ses trousses.

La chaleur était accablante , le sol brûlant comme un lendemain de pluie à Saint-Domingue. Le négriillon en sueur s'assit sous un cirouellier , regardant de toutes parts avec l'effroi d'un enfant poursuivi. Un frémissement étrange agitait son corps. Il levait tantôt ses yeux au ciel d'un œil inspiré , tantôt il ceignait son front d'une couronne de fleurs diversement nuancées , sous lesquelles il semblait se pavaner d'un air glorieux. Évidemment le négriillon croyait être seul , car il se promenait par instant , sautait , dansait et se frottait le ventre contre terre à la ma-

nière des esclaves. Joseph Platon et le mattre d'hôtel ne l'eurent pas envisagé trois secondes qu'ils reconnurent Zão, mais Zão à moitié fou, trébuchant comme après une longue course ou une orgie, Zão n'ayant plus que la moitié de sa veste à force d'avoir couru. Ils ne pouvaient comprendre quelle poursuite l'avait amené dans le verger, dont les branches épaisses les dérobaient tous deux à son regard. La présence subite du vieux vaudou, qu'ils avaient entrevu la veille dans l'ajoupa de Noëmi, tira bientôt Joseph Platon de son incertitude à cet égard ; cet homme, sortant tout d'un coup d'une enceinte voisine protégée par des pingoins et des raquettes, se posa subitement devant Zão en lui demandant si tout était prêt.

— Je guettais, mattre, je guettais, fit Zão avec un mouvement de crainte. Moi être d'avis qu'il nous faut attendre jusqu'après demain ; après demain il y aura plus de chances pour notre projet,...

— Songe bien, Zão, que tu n'auras la *grappe libre* qu'à ce prix...

— J'ai promis, mattre ; Zão vous tiendra parole.

— Surtout, pas un mot. Je compte sur toi pour après demain. Adieu.

.

Le vaudou s'était abîmé dans les broussailles. Joseph Platon allait appeler Zão pour lui demander compte de ce singulier entretien, quand Finette, en belle robe de mousseline blanche, s'avança vers lui. Trois heures sonnaient à l'horloge de la grande case.

— Ma mattresse m'envoie vous chercher, monsieur Platon; ne vous avais-je pas prévenu qu'elle se levait à trois heures ?

— Mille pardons, mademoiselle, répondit Joseph en rentrant par la salle de l'office, où il trouva Saint-Georges nettoyant l'un de ses fusils. Le jeune mulâtre venait de serrer le violon dans sa botte, après l'avoir enveloppé dans sa couverture de serge verte avec tous les soins possibles.

— Attendez-moi dans cette salle jusqu'à mon retour, mon Orphée jaune, et n'oubliez pas de m'y faire arranger mes bottes par Noëmi avec des feuilles de palma-christi, des oranges aigres et du noir de fumée, pour les rendre luisantes... Hier encore elle me les apporta couvertes de pepins et de plaques de noir non broyé.

En parlant ainsi, Joseph Platon n'était pas fâché d'humilier, en passant, le talent de son élève. L'enfant ne répliqua pas et fut s'asseoir dans un coin. Noëmi n'était plus là.

Après un coup d'œil donné, dans la salle, à un grand miroir piqué de mouches, coup d'œil qui servit à Platon pour resserrer le nœud de sa cravate et donner un tour gracieux à son jabot, le gérant de la Rose suivit la nouvelle Iris de M^{me} la marquise.

Chemin faisant, Platon chercha vainement à la faire causer, ce fut en pure perte; M^{lle} Finette n'était point une servante de comédie. Elle marchait d'un air fier et résolu, se fiant sans doute à sa beauté, qui était grande, et à l'importance de son rôle de

camériste auprès d'une marquise. Platon, qui de sa vie n'avait aimé que Rosette, fut interdit rien qu'en la voyant.

La lettre de M. de Lassus et ses instructions ne lui apprenaient rien sur l'âge de la dame qu'il allait complimenter. Était-ce une douairière, une vieille demoiselle ou une jeune femme ? Joseph Platon se demandait à lui-même avec quelle phrase il lui faudrait aborder la marquise de Langey, cette noble hôtesse inconnue que M. de Boullogne, avec une lettre, installait ainsi d'un seul coup dans ses domaines. Il lui vint en pensée que le mieux serait d'attendre qu'elle l'interrogeât lui-même ; il la salua du plus loin qu'il l'aperçut, agitant autour de lui, dans cette obséquieuse salutation, un nuage odorant de poudre à la maréchale.

S'étant annoncé de la sorte dans le salon, le gérant put voir une jeune femme de vingt-cinq années au plus, vêtue de noir comme le serait une femme en deuil. Elle était couchée sur un sofa ou *chinnta* qu'elle avait fait emballer sans doute avec elle, car Joseph ne reconnut pas ce meuble ; du haut de ce trône, elle causait avec une négresse qui lui chatouillait les pieds. La voluptueuse nonchalance de son regard n'en tempérerait en rien la fierté ; il était facile de voir que les moindres désirs de cette femme servaient de lois. Son teint, d'une incomparable blancheur, avait la pâleur mate d'un camée ; la langueur de ses mouvemens, ses cheveux noirs et la finesse de son pied annonçaient une créole. La marquise en demi-toilette n'en parut pas moins à

Joseph Platon une beauté surhumaine. Pendant quelques minutes, le gérant de la Rose resta interdit devant cette statue royale qui avait l'air de quelque Diane en marbre sortie du parc de Versailles. La marquise avait à peine remarqué son entrée, elle riait avec sa négresse et un gros vilain singe mangeant une goyave. M^{me} de Langey toisa Platon de la tête aux pieds, Finette lui avança une chaise en canne. Le malheureux vit le moment où, faute de phrase de début, il allait être obligé de baiser la pantoufle de M^{me} la marquise. Rien ne lui parut plus glacial et plus majestueux que cet accueil.

— C'est donc vous, monsieur Joseph Platon ? je ne suis pas fâchée de vous voir, dit-elle avec un petit éclat de voix sèche. Vous dirigez tout ici, n'est-il pas vrai ?

Joseph Platon pressentit une tempête.

— Vous avez eu pour moi, continua-t-elle, des attentions inimaginables..... Le coucher d'abord, puis l'aubade. Dites - moi, monsieur Joseph, en étiez-vous ? Finette prétend que vous la dirigiez comme violon.....

— C'est un instrument que j'aime assez, répondit Platon avec un sourire de modestie gênée ; madame la marquise ferait-elle aussi de la musique ?

— Pas tout à fait aussi bien que vous, monsieur Platon. Ah ! ça, dites-moi, vous ne m'attendiez pas si tôt ?

— M. de Lassis m'avait écrit pour le vingt.

— C'est à cela sans doute, mon digne monsieur Platon, que j'ai dû ma belle réception ! J'avais

compté sur une nuée de tapissiers et de peintres décorateurs pour m'arranger ces appartemens ; il paraît que vous y avez renoncé. Je trouverais plaisant d'en écrire à M. le contrôleur général, si je ne vous savais son protégé... Sa grande case, ma foi, ne ressemble pas mal à une grange et ses lits à des banquettes d'Opéra ! A la Guadeloupe, je vous en préviens, j'étais mieux traitée. Tous les matins d'abord, sachez-le, mon très-excellent monsieur Platon, je prends un bain. Les parfums de l'oranger et du frangipanier me vont encore, mais j'aime aussi les parfums de France, et vous m'en aurez, n'est-ce pas ? Je vous préviens aussique je n'ai pas assez d'un singe, il me faut le plus joli de vos négrillons pour porter mon parasol. Qu'il soit bien appris, et remplace auprès de mon fils un angora magnifique que nous avons eu le chagrin de perdre dans la traversée..... A propos, l'avez-vous vu mon fils ? Nègresse, allez donc chercher Maurice !

Joseph Platon avait écouté cette tirade, prononcée avec une dédaigneuse paresse, sans oser même respirer. Il semblait s'attendre à une seconde avalanche de reproches. L'air embarrassé, il tournait bêtement son chapeau de paille entre ses mains et regardait l'horrible singe de M^{me} de Langey comme pour se donner une contenance...

La nègresse revint, portant M. Maurice, âgé de six ans, entre ses bras. Cet enfant, contrarié de se voir distrait de ses jeux, pleurait d'avance, il arriva de fort mauvaise grâce devant Platon. M. Maurice avait toutes les allures d'un enfant gâté, il commença

par enlever à Joseph Platon la badine à glands qu'il portait et par la donner au sapajou, qui la brisa comme une allumette. Cela fait, il tira à les casser les chaînes de montre du gérant, et lui souffla la poudre de son collet dans les yeux. Joseph Platon déclara ces gentillesse adorables ; il félicita M^{me} de Langey sur la beauté de son fils. Encadrée par de charmans cheveux blonds, la figure de Maurice, frêle et délicate, semblait être, en effet, une miniature de celle de sa mère : elle avait cette même couleur molle et limpide, cette chair blanche qui indiquent plutôt l'opulence que la santé ; les cheveux et les cils de l'enfant, sa bouche ronde et pure, son nez mince, témoignaient assez en faveur d'un enfant de bonne race. La fée Heureuse semblait s'être penchée en souriant sur le berceau de cet enfant, en le dotant de tous les dons du bien-être et du visage.

— Mon fils a six ans, monsieur Platon, reprit la marquise, et, le croiriez-vous ? il n'est point encore baptisé. Des raisons diverses ont retardé cette cérémonie pendant que j'habitais la Guadeloupe. Vous m'obligerez, monsieur Platon, d'en écrire ce soir même à M. le curé de Saint-Marc, qui est, je le crois, votre paroisse. Je connais l'esprit des habitans de l'Artibonite, la promptitude de cette démarche est de conséquence pour moi. Songez-y donc, et rapportez-moi la réponse demain matin. Encore un mot, monsieur Joseph Platon. Je ne vous gênerai en rien, pourvu que vous suiviez toujours mes volontés. Au revoir, monsieur Joseph Platon.

La négresse remporta Maurice, qu'on ne laissait

jamais marcher, fût-ce sur les nattes des cases. M^{me} de Langey se leva avec des façons languissantes et se retira après avoir donné encore d'autres ordres à Joseph. Une volonté très-ferme de domination perçait dans chacune de ses paroles. Joseph Platon en conclut qu'elle allait bientôt le tyranniser, il avait toujours craint les maîtresses femmes. Sur le pas de son boudoir où elle entrait, la marquise lui dit cependant avec complaisance :

— Était-ce vous, monsieur le gérant, qui jouiez du violon dans le verger, il n'y a pas encore une heure ?

— Vous êtes bien bonne, madame la marquise, c'était mon élève, un jeune mulâtre !...

Tout en rendant de la sorte hommage à la vérité, Platon appuyait beaucoup sur le mot *élève*.

— Je vous en félicite, monsieur Platon, vous voilà précepteur de noirs, vous nous amènerez ce garçon-là ; il apprendra le menuet à mon singe. Entendez-vous, je veux le voir dès demain !

Moitié ébaubi et moitié satisfait de cet accueil, Joseph Platon s'était éloigné. Il songeait aux choses qu'il avait à préparer pour le lendemain, au baptême futur de M. le marquis Maurice de Langey, néophyte, âgé de six ans ; à l'envoi d'un messenger au curé de Saint-Marc, et enfin à la présentation du mulâtre, son élève, à M^{me} de Langey. Cette dernière recommandation le fit souvenir de Saint-Georges, auquel il avait enjoint de l'attendre à l'office. Il le trouva dans la société du maître d'hôtel, M. Printemps, qui, en sa qualité d'ancien soldat du maréchal de Saxe,

lui contait toutes ses guerres. Ce Mars caduc assaisonnait ce récit de quelques tranches de gibier et de vin de Bourgogne de l'ancienne cave du maréchal. La négresse Noëmi, les coudes appuyés sur la table, prêtait une vive attention au récit du maître d'hôtel, qui en était au plus beau période de la bataille de Fontenoy quand Joseph Platon entra...

A son air morose et préoccupé, tous jugèrent prudent de ne pas l'interroger ; lui-même il coupa court à toute question en ordonnant à Saint-Georges de prendre un mulet et d'aller prévenir le curé de Saint-Marc qu'il se tint prêt le surlendemain, dès l'aurore, pour un baptême.

V.

Conversations à l'office.

CLAUDIO :

Vous croyez que je veux rire ? De grâce,
dites-moi sincèrement comment vous la
trouvez.

(Beaucoup de bruit pour rien, acte 1^{er}, sc. 1^{re}.)

Le galop du mulet sellé par l'enfant résonnait encore, et Noëmi l'écoutait avec une attention inquiète, lorsque plusieurs noirs, esclaves familiers de l'habitation, entrèrent avec des paniers dans cette salle, apportant les objets utiles à la consommation du lendemain ; ceux-ci des patates, d'autres des poules ; les pêcheurs, des écrevisses et des tortues ; les chasseurs, du gibier, provisions que M. Printemps recevait du haut de sa grandeur et de son fauteuil.

Le maître d'hôtel inclinait sa tête à droite et à gauche, accueillant ces richesses comme un prince eût accueilli des ambassadeurs ; son bonnet de coton, d'un blanc irréprochable, sa perruque et son épée en faisaient presque un monarque aux yeux des noirs. Ces esclaves à demi nus, revenant du travail, la poitrine haletante comme le soufflet d'une forge, con-

trastaient avec le calme majestueux du maître d'hôtel, se carrant seul dans son fauteuil de velours d'Utrecht fané, en accordant à peine un sourire aux jeunes négresses qui faisaient autour de lui des ouvrages de couture. A la tête de ces négresses, préposées au linge de table, figurait Noëmi, élue ce soir même d'un commun accord, et dont Joseph Platon regardait le travail avec une anxiété visible, car il s'agissait d'un superbe gilet à fleurs qu'il devait porter le lendemain et que Noëmi raccommodait de son mieux.

— *Bravissimo!* mes enfans, s'écria enfin d'une voix de Stentor M. Printemps, le maître d'hôtel, *bravissimo!* cela veut dire en latin : *je suis content!* Vous aurez la petite goutte de croc si vous continuez, car les beaux jours de la cuisine française vont, je l'espère, renaître dans l'île. Nous avons après demain un banquet à la suite du baptême. M. l'intendant doit venir, M^{me} l'intendante l'accompagnera; il y aura M. Gachard, M. de Vannes... du beau monde! Tout cela n'est que pour commencer, nous verrons bien d'autres choses!...

La négresse ne répondit rien. Nul ne bougea.

— Comment, vous vous taisez, canailles! vous voilà tous comme des caymans rôtis! Mais, vive Dieu! à votre place je danserais, moi, et je *gragerais*¹, comme vous le dites, à me démettre les lombes... vous devez être fiers d'appartenir à M^{me} la marquise de Langey!

¹ *Grager*, sorte de chica modifiée,

Disant ainsi, le vieux maître d'hôtel touchait complaisamment sa livrée neuve. Dans l'idée de M. Printemps, changer de collier n'était rien, pourvu que le collier fût d'or.

Ce soir-là même, en femme habile et prudente, la marquise de Langey avait envoyé par son noir ses gratifications aux gens ordinaires de M. de Boullogne. M. Printemps était donc sous le poids d'une ivresse double, celle de la gratification et de la livrée.

Les nègres n'osaient se lancer en fait de joie, comprimés qu'ils étaient par l'aspect rechigné de Joseph Platon, appuyé sur son grand fouet.

Sa contenance devait être, à vrai dire, une énigme pour eux. Pendant que le maître d'hôtel chauffait l'enthousiasme, Platon, livré sans doute à quelque rêverie contemplative, regardait tristement les boucles de ses souliers gris. Un combat intérieur le brisait, il faut le croire; car soudain il se leva et frappa sur la table un coup de manche de fouet à écraser les maringouins sifflant autour des chandelles...

— Hors d'ici, négrites, dansez la *chica* si vous voulez, on vous l'accorde, mais qu'après demain tout le monde soit sur pied!

Un murmure de joie accueillit cette sortie. Les nègres, en voyant Platon lever son fouet, croyaient être battus; il leur permettait la danse. Le mot de *chica* une fois lâché, la salle d'office fut vide. Il ne demeura que le maître d'hôtel, Platon et Noëmi.

— Tu ne vas pas avec eux, Noëmi? dit le gérant.

— Si vous le permettez, maître, je préfère rester ici; ce linge est d'ailleurs en mauvais état, et je ne

voudrais pas encourir le blâme de *M^{me} la marquise* de Langey, répondit Noëmi en appuyant sur ce mot.

Joseph Platon se contenta de reculer sa chaise loin de Noëmi avec un dédain assez marqué, et pendant que la négresse s'occupait assidûment de son travail, à la lueur d'une petite lampe, il causa avec M. Printemps ainsi qu'il suit :

— Eh bien, je l'ai vue, Printemps ?

— Pardine ! moi aussi, mais c'était à la nuit. N'importe, je la tiens pour une belle femme, monsieur Joseph ! et je m'y connais..... Voilà une maîtresse femme, celle-là !

— A quoi jugez-vous cela, Printemps ?

— A ces dix louis qu'elle m'a envoyés, monsieur Joseph. C'est une femme rare, une femme de qualité, qui me paraît beaucoup tenir à sa cuisine... C'est à la bouche qu'on reconnaît une marquise, voyez-vous...

— Marquise tant que vous voudrez, reprit Platon ; mais si vous aviez vu avec quelle dextérité son singe, qu'elle nomme, je crois, Poppo, m'a cassé ma badienne... C'est un fort vilain être que ce Poppo !

— Elle a un singe ! C'est encore au singe que l'on reconnaît la vraie marquise !... Ah ! il est vrai que M^{lle} Lecouvreur, pour laquelle M. le maréchal de Saxe m'a fait rôtir et confire prodigieusement, dans les temps, en possédait un fort journalier..... Quelle comédienne que cette demoiselle Lecouvreur !

— Printemps, vous qui avez de l'esprit, que pensez-vous qu'elle vienne faire ici ?

— Pour cela, je ne puis pas trop vous dire. M. le maréchal de Saxe avait pour coutume de prêter souvent son hôtel à des comédiennes quand il partait en campagne ; M. le contrôleur général, homme raisonnable, agit peut-être ainsi pour ses protégées.

— Dites ses parentes, Printemps ; M^{me} la marquise de Langey ne peut être, ne doit être que sa parente, reprit Joseph avec une pruderie manifeste de dignité.

— Sa parente, soit ; mais il me revient en mémoire l'aventure de certaine cousine du maréchal de Saxe qu'il faut, monsieur Joseph, que je vous conte. C'était en 1730... ma foi... L'armée...

Des cris perçans arrêterent l'histoire de M. Printemps dès son début, l'on vit entrer dans la salle plusieurs nègres de houe armés de pioches, amenant un petit noir qu'ils tenaient par le collet. Derrière cet enfant marchaient, d'un air piteux, plusieurs négrillons, ses amis et ses complices sans doute, car les nègres de houe ne s'en étaient rendus maîtres eux-mêmes qu'en les battant. Le héros de la troupe porta la parole devant Platon ; il dit avoir trouvé Zäo selant lui-même un cheval pris à l'éperlin ; que sur les flancs du cheval pendaient deux paniers remplis de morue sèche, de viande salée et de fruits, des pipes, du tabac, un habillement neuf, tout ce qui peut servir à un voyage de longue haleine ; qu'après avoir battu et questionné Zäo sur ces choses, volées sans doute, ils n'en avaient tiré aucune réponse, et qu'ils l'amenaient pour que Platon lui-même l'interrogeât.

Le premier acte d'autorité de M. Joseph Platon fut de faire fouiller le négrillon, sur lequel on trouva d'autres objets : des serpes, du cordage, des clous, une lime et une scie. Les nègres fugitifs, dits marrons, sont nantis ordinairement de ces objets. L'exploration plus approfondie des deux paniers donna matière à l'étonnement des assistans ; ils étaient remplis en effet de fétiches de toute sorte, bizarrement taillés et coloriés, que Zão avait cachés au fond sous des feuilles de palmistes. Loin de nier son projet de fuite et ses vols, Zão affecta une véritable résolution.

— Voilà qui est bien, mes braves noirs, dit le gérant ; quoique vous n'ayez fait que votre devoir, j'aurai soin de faire couler demain dans vos gourdes autre chose que de l'eau. Quant à ce méchant petit crabe-là, j'aurais bien envie de le jeter aux poissons de l'Ester, mais ils n'en voudraient pas, tant il est laid. Il me vient à l'idée de le réserver pour après demain en guise d'exemple. Allons, Zão, tu te résoudras peut-être à nous nommer ton complice, car tu n'as pas fait tes provisions pour toi seul. Songe à dire la vérité, ou je te livre à messieurs les dragons jaunes..... En attendant, tu jeûneras dans la chambre que voici, et dont les serrures sont bonnes. Bonsoir, ami Zão, cette fenêtre est bien grillée, je t'en préviens ; elle donne, pour plus de sûreté, sur le puits de la *noria* ; ainsi ne te berce pas d'un faux espoir. Vous autres, gardez-le, vous aurez demain double paie.

Joseph Platon s'éloigna quelques instans, puis revint bientôt armé d'un cadenas énorme et d'une

clé digne de la geôle de la Bastille. Zão ne sourcil-lait pas ; son œil , parmi cette foule, venait de ren-contrer un autre œil , celui du vaudou. Appuyé en dehors de cette fenêtre non fermée encore , auprès du puits de la *noria* , dont les festons de lianes grim-pantes le cachaient , cet homme exerçait sur l'enfant la puissance de son regard... Le fouet se fût levé sur Zão qu'il ne lui fût pas échappé une plainte ou une parole sous cette magique influence..... il ne s'ap-partenait plus !

Les nègres de houe emmenèrent Zão. L'assurance du négriillon ne s'était pas démentie une minute ; il jeta même sur Platon un regard assez insolent pour celui d'un enfant de son âge ; mais le vertueux gé-rant n'y prit garde. M. Platon , pour se faire valoir, écrivit sur-le-champ à M^{me} de Langey le récit fidèle de l'événement ; aidé, pour ce procès-verbal , de M. Printemps , duquel il avait appris insensible-ment les us et le beau langage des personnes de qualité.

VI.

Une mère.

Je suis assise dans ma douleur, j'attends le matin dans les larmes.

Colma. (OSSIAN.)

Noëmi n'avait prêté qu'une attention assez ordinaire à la scène précédente. Le délit singulier dont les nègres de houe venaient d'accuser Zäo lui semblait la conséquence ordinaire de ses conversations avec le vaudou ; elle était convaincue que cet homme l'avait fanatisé, qu'il lui avait jeté ce qu'on appelle au pays un *ouanga*, sortilège qu'il ferait cesser à sa prière dès qu'elle le rencontrerait.

Cette idée la rassurait presque sur le sort de Zäo, dont le jeune âge devenait, du reste, la meilleure excuse. Il faut le dire aussi, et le lecteur a pu s'en apercevoir à certains traits épars dans nos premières pages, Noëmi avait accepté Zäo, le fils de sa sœur, plutôt comme un fardeau pour sa misère que comme un bienfait. C'était le mulâtre qu'elle chérissait par-dessus tout, le mulâtre plus leste mille fois et plus adroit que Zäo, dont l'intelligence n'allait pas au delà de l'humilité et de la superstition envers le jon-

gleur. Pour Zäo, la négresse eût consenti peut-être à se voir battue ; pour Saint-Georges, elle eût donné sa vie et son sang ! Saint-Georges était le Benjamin de Noëmi, son bonheur, son idole de tous les jours ! Au moindre désir exprimé par lui, on la voyait s'empresser et courir, esclave de ses volontés, l'embrassant et l'adorant comme un idolâtre eût fait d'un fétiché. C'était elle qui le lavait soir et matin, elle qui s'occupait de sa *rechange*, équipement consistant en une chemise, un pantalon et une veste de toile que portait l'enfant lorsqu'il suivait M. Joseph Platon à la chasse. Devait-il monter par ces durs chemins aux roches tranchantes et calcaires que les nègres nomment *roches à ravets*, Noëmi visitait le soir ses pieds endurcis à la fatigue, dans la crainte d'y trouver quelque piqure de ronce ou de serpent. Orgueilleuse de son fils, lorsqu'elle faisait le tour des cases, elle avait l'air de briguer les suffrages de chaque noir de l'habitation. C'était elle qui l'avait allaité à la Guadeloupe, ce pays qu'elle semblait tant regretter, surtout depuis qu'elle était à Saint-Domingue. Ce fils bien aimé était si beau pour Noëmi ! Un mouvement fébrile la saisissait quand il était loin de l'ajoupa, une larme brillante se faisait jour alors à travers ses longs cils noirs ; son trouble était visible, malgré le crêpe éternel impitoyablement jeté sur son visage, ce voile immuable qui cache jusqu'à la pâleur ! Souvent la nuit elle se levait de sa couche pour le contempler dormant sur sa natte ; elle lui choisissait les plus belles goyaves, frugale pour elle-même jusqu'à l'abstinence. Dans la traversée, il n'était sorte de soins qu'elle n'e

lui eût prodigués, au point de vendre pour lui son collier de verroteries et ses boucles d'oreilles, seule relique qu'elle eût conservée de la Guadeloupe.

Il y avait des jours où Noëmi ne pouvait concevoir qu'elle eût mis au monde cet enfant, elle se demandait par quel céleste bienfait il lui avait été donné. Sa vie de misère s'étonnait de cette douce rosée de tous les jours, de ces gentillesse, de ces sourires. Les négresses, pour la plupart, n'aiment guère leurs enfans que tant qu'ils conservent l'ignorance du premier âge, elles les choient plutôt comme nourrices que comme mères. Chez ces femmes, aucune gradation : l'âge de la raison une fois atteint par l'enfant, elles oublient presque qu'elles ont été mères. Elles les livrent aux chances de la servitude, les abandonnant ainsi de plein gré après les avoir amollis par leurs anciennes caresses. L'esclavage, cette main de fer, les prend alors, et sa tyrannie est d'autant plus dure qu'elle est soudaine. Rien n'a préparé le nègre enfant à cette transition subite, il se réveille avec sa chaîne comme un homme que l'on vient de jeter dans un cachot. Ses parens eux-mêmes se font exécuteurs et bourreaux à son égard ; ils le punissent bientôt autant qu'ils le gâtaient, c'est à la loi seule qu'il appartient.

Noëmi n'aimait pas ainsi son enfant. La pauvre mère n'avait compris que trop vite à quelles dures épreuves celui qu'elle appelait son *ange noir* devait être un jour réservé par sa seule tâche originelle ; abîmée dans sa contemplation, elle le préservait déjà dans son cœur contre toute atteinte et toute morsure. Il lui paraissait affreux de penser que ces mains ro-

bustes, faites pour manier le fouet, dussent un jour se voir flagellées inhumainement à la moindre faute ; que cet être si complet, si beau, ignorant encore jusqu'à sa force, ne fût qu'une marchandise ! Elle admettait bien les coups et le trafic pour elle, dont les mains commençaient déjà à se gercer, dont la peau avait perdu son lustre, pauvre pacotille de négresse avariée, et qui avait eu son prix ! mais son fils, son beau Saint-Georges ! Il n'avait pas été admiré pour rien dans la traversée ce cher trésor, il n'avait pas été caressé par les matelots et le capitaine sans qu'il n'y eût sur son front quelque ligne glorieuse inscrite par les destinées ! Les fanfares des fifres et des tambours lui plaisaient, ce serait peut-être un jour un grand capitaine ! Son mouchoir de Madras, il le ceignait déjà avec grâce sous son large chapeau de paille tressée ; il dansait et montait à cheval mieux qu'un créole. Enfin, chose neuve assurément pour une mère de cette couleur, elle était déjà récompensée de sa pauvreté et de ses douleurs par l'âme de son enfant !

Noëmi, la triste mère, regardait cette âme s'ouvrir, comme la fleur ouvre ses pétales odorantes après la pluie... L'œil de son amour n'y découvrait qu'une chose encore, l'envie de se distinguer, cette ambition des âmes nobles qu'on opprime ; elle n'y soupçonnait pas l'amour, ce volcan plus furieux que l'obstacle des sociétés irrite ; Noëmi, qui n'avait jamais connu que l'obéissance, ne pouvait deviner cet aiguillon des grandes révoltes, ce niveleur glorieux qui arrive à tout !

Sa crainte la plus forte, c'était que son fils ne revînt tard, qu'il ne se perdît dans les mornes et ne couchât sur la terre humide encore de rosée ! Ses courses aventureuses l'agitaient, elle écoutait chaque bruit qui pouvait le lui annoncer : celui des oiseaux, du vent, des vagues lointaines. Le devançant quelquefois pour l'attendre jusque près du pont de l'Estér, à la tombée de la nuit, elle y demeurait pensive, comptant et recomptant les minutes avec des grains de maïs, son sablier ordinaire. Vainement les judelles et les râles se jouaient-ils dans les branchages et les lianes autour d'elle, vainement le jakana s'argentait-il à la lune de ses couleurs les plus belles pour raser les plantes flottantes ; absorbée dans son inquiétude, Noëmi ne rêvait qu'à son enfant. Parfois alors il y avait un bruit léger auprès d'elle, comme si quelqu'un passait, elle se levait toute droite et la sueur sur le front, la pauvre mère ! mais c'était pour voir le caïman s'élancer d'un bond à la poursuite d'une tortue fuyarde. Quand elle entendait le chant de Saint-Georges, elle n'y pouvait tenir et se jetait contre terre, bénissant Dieu.....

Ce nom de Saint-Georges n'avait pas été donné au jeune mulâtre par une simple préférence de nom, comme il arrive fréquemment aux colonies. Le plus beau navire en rade à la Guadeloupe, lorsque l'enfant y était né, lui avait servi de parrain ; c'était Noëmi qui l'avait ainsi voulu, la plus belle et la plus triste chose à la fois pour une négresse, étant un navire de France, parce qu'il les enlève et les ramène en leur patrie.

Peut-être aussi Noëmi attachait-elle à ce nom

d'autres idées, peut-être lui rappelait-il une époque de sa vie sur laquelle sa bouche s'était fermée à tout jamais comme la pierre sur le sépulchre. Accablée souvent par la souffrance et prête à livrer sa main au désespoir, elle s'arrêtait tout d'un coup et relevait le front avec orgueil, comme si elle eût entrevu quelque aurore lointaine dans un mirage. Dans ces instans de crise et de fièvre, elle nommait des sites oubliés depuis longtemps, elle suivait le cours de ruisseaux taris et désolés. Suspendue à ces souvenirs intelligibles pour tous, elle poursuivait en elle le sens de cette mystérieuse énigme, elle pleurait et souriait tour à tour..... Plus forte bientôt contre la peine, elle se renfermait dans tout le courage de son martyre. Son état de santé variait selon les joies ou les douleurs enfantines de son fils. Elle souriait de son sourire et s'inquiétait de ses moindres maux; dépendante et méprisée, elle lui cachait chacune de ses amertumes. L'habitude de la souffrance avait fait enfin de cet instrument de passion une grande et belle âme, rachetant amplement, aux yeux de Dieu, même sans être chrétienne, les condescendances coupables de sa jeunesse et des voluptés qu'elle avait plutôt subies que cherchées.....

Quand le pas du mulet retentit près de la hutte, Noëmi veillait encore, bien que la nuit fût profonde... Elle songeait moins à coup sûr alors à Zão le captif qu'à Saint-Georges l'absent... Elle s'arracha de sa natte aux premiers bonds de l'animal dans la grande cour, et pressant le jeune mulâtre entre ses bras, elle l'inonda de larmes...

Après avoir étanché sa sueur et lui avoir fait avec son pouce un signe sur le front, elle agita sur lui les feuilles d'un frangipanier chargées de rosée qu'elle avait cueillies, et ne s'endormit qu'après s'être bien assurée qu'il dormait.

VII.

Le départ.

SANCHE :

Je ne sais ce qui arrivera ; mais, s'il
plait à Dieu, Jeanne, tout ira bien.

(Le meilleur alcade c'est le roi, sc. III.)

Le jour choisi par M^{me} la marquise de Langey, pour la cérémonie du baptême de Maurice, les esclaves de la Rose reçurent en effet double ration ; on leur distribua des bananes mûres, des figues et des patates en abondance. Tout se mouvait, s'attifait et chantait dans l'Artibonite. Les vestes rouges et les vestes blanches rayonnaient au soleil ; les coups de fusil, tirés par les nègres créoles, le bruit et les chants, annonçaient la joie. La classe noire se cramponne d'ordinaire à toutes les occasions qu'elle trouve de se réjouir, peu lui importe la cause, c'est un jour de plus d'affranchissement conquis sur la servitude.

La fabrique, ce matin-là, ressemblait presque à un manoir du moyen âge qui donne quelques heures de répit à ses vassaux. M. Joseph Platon parcourait les ruelles des cases avec un air de bénignité qui semblait être de commande ; il se laissait aller jusqu'à

être bon prince et à goûter du *moussa* et du *tumtum*, comme pour s'assurer par lui-même de la nourriture de sa colonie. Le repos accordé aux esclaves pour ce jour de solennité assurait au gérant un travail plus opiniâtre et plus fructueux de leur part quand viendrait le lendemain ; c'était une machine aux mille roues qui promettait de fonctionner avec plus de force, et que l'on ne laissait reposer qu'à ce prix.

La miraculeuse berline de M^{me} la marquise de Langey était déjà prête à partir, une foule de noirs l'entouraient, curieux d'en admirer de près les riches dorures. Les lames d'un soleil éblouissant se jouaient à ses panneaux, où le peintre avait entouré l'écusson de la marquise d'une nuée d'amours et de colombes. Le train du carrosse était réchampi de bleu et d'or, sa forme présentait, vers le bas, celle d'une gondole surmontée d'un treillage de pampres verts en guise de dôme. C'était une voiture de princesse digne de la chaussée de Versailles ; M^{me} la duchesse de Valentinois en possédait seule une semblable.

Les chevaux attelés à la berline et qui piaffaient dans la cour sortaient tous de la halle de la Rose. On se sert peu de chevaux pour les attelages de voitures à Saint-Domingue, où l'on emploie plus communément les mulets, comme devant moins succomber à la fatigue ; mais comme les chevaux nés dans l'île sont difficiles à manier, les nègres, qui s'exercent de bonne heure à ce manège dangereux et se vantent de les réduire, avaient voulu prouver leur valeur en cette occasion. Les noms des meilleurs maquignons et mattres en cette science venaient d'être ballottés dans

le tricorne galonné de M. Printemps, le maître d'hôtel, qui regardait ce départ d'un air d'envie et de chagrin, les devoirs de sa charge le retenant aux cuisines.

Les deux noms qui sortirent furent ceux de Saint-Georges, appartenant à l'habitation de la Rose, et celui de Toussaint-Breda¹, appartenant à l'habitation de M. Noë, située à une lieue de la ville du Cap.

Ce dernier nom se vit accueilli par des murmures. Le noir qui le portait, plus âgé de deux ans que Saint-Georges, n'était pas de l'Artibonite, il était venu à la suite de quelques personnes de l'habitation Noë qui visitaient M^{me} de Langey, dont la famille leur était connue pour avoir habité la Guadeloupe. Joseph Platon chercha vainement à faire comprendre aux noirs de la Rose que Toussaint-Breda représentait alors les maquignons de la ville du Cap. La jalousie de ceux de l'Artibonite ne voulut rien écouter. M^{me} de Langey descendait déjà par le perron, et Joseph craignait quelque sédition populaire..... Le noir de l'habitation Breda choisit ce moment pour prendre son élan et courir à sa monture. C'était, par malheur pour lui, un cheval *pautre*, comme on dit à Saint-Domingue, cheval non dressé et qui s'indignait déjà de se trouver à côté d'une autre bête docile et froide. A peine le noir l'eut-il enfourché que

¹ Toussaint-Breda, depuis Toussaint l'Ouverture. Il était né en 1748. M. Bayon de Libertat, procureur de M. de Noë, en fit son cocher. Il portait alors ce nom de *Breda*, du nom de l'habitation.

l'animal lui imprima une forte secousse. Toussaint fut lancé au milieu d'un groupe de noirs, qui battirent des mains à sa défaite.

Le noir, honteux, se releva, grommelant entre ses dents. Il était pourtant renommé au Cap pour cet exercice ; mais, cette fois, le cheval auquel il s'attaquait ne lui était pas connu. Il cherchait encore à enlever la poussière qui couvrait sa veste à carreaux blancs et rouges, quand un coup de fouet victorieux retentit, et le noir du Cap eut le désappointement de voir le jeune mulâtre de la Rose maîtrisant chaque mouvement de l'animal et faisant décrire à la berline un tour gracieux jusqu'au perron.....

Les applaudissemens de tous les noirs de l'Artibonite lui furent prodigués. Sa casaque vert-pomme, sa bonne mine et sa grâce avaient frappé tous les spectateurs..... M^{me} de Langey, la nourrice, l'enfant, et Fincelle la mulâtresse montèrent dans la berline, que suivait une voiture de l'habitation Noë, dont Toussaint se vit heureux d'occuper l'arrière-train, aux cordons duquel il se suspendit d'un air piteux... Saint-Georges conduisait seul l'attelage brillant de M^{me} de Langey, qui sillonna bientôt de ses roues les sables du chemin qui mène à Saint-Marc.

A la suite de la berline et juché sur un cheval dont il déchirait les flancs, Joseph Platon se tenait en selle tant bien que mal, constamment préoccupé de la bataille que livrait la brise à ses lunettes vertes et à son grand chapeau de paille.

Entre les négresses de l'habitation, attroupées pour voir ce départ, Noëmi suivait de l'œil avec plus

d'attention qu'aucune autre la glorieuse caravane. Elle avait passé une partie de la nuit à terminer l'équipement de Saint-Georges, c'était elle qui avait attaché les rubans et les fleurs de son chapeau ; son orgueil crédule s'imaginait que tous les yeux cherchaient son enfant. Elle n'ignorait pas qu'il se levait souvent la nuit, comme un maraudeur, pour prendre un cheval à l'éperlin et le dresser sans être vu ; malgré son habileté, elle éprouvait une certaine frayeur à le voir en selle.....

L'heure du départ sonna. La robe isabelle du bâtard anglais que montait Saint-Georges disparut bientôt aux regards de Noëmi ; bientôt elle n'entendit plus autour de la case que des chansons de hatliers sortant le *cachimbeau* à la bouche et le grand fouet sur l'épaule. Un sentiment de tristesse indicible la saisit en se retrouvant seule loin de cet enfant chéri que la protection de son amour ne quittait pas. C'était pour la négresse un sacrifice immense et qu'elle ne tarda pas à trouver au-dessus de ses forces. Sans compter la fatigue qui pouvait résulter pour lui de cette route par un soleil accablant, fatigue que ses soins empressés lui eussent rendue moins pénible, la cérémonie dont il allait se trouver témoin lui paraissait de nature à exiger impérieusement la présence de sa mère. Quel intérêt cette pompe chrétienne pouvait-elle avoir pour une idolâtre comme Noëmi, pourquoi cette paroisse de Saint-Marc l'attirait-elle ? Noëmi seule le savait. Du jour où l'humble prêtre de ce modeste lieu s'était interposé entre le fouet d'un commandeur brutal et son malheureux enfant

coupable d'une faute légère, Noëmi l'avait considéré comme son sauveur. Elle avait été plus d'une fois au-devant de ses conseils ; son intelligence bornée ne les analysait point, elle demeurait étrangère au dogme, tout en adorant l'apôtre. Un vaudou de sa secte passait-il chez elle pour y secouer la poussière de ses sandales à son foyer, Noëmi lui parlait avec admiration, vous l'avez vu, de cet autre vaudou qui avait fait preuve d'assez de puissance pour conjurer une punition suspendue sur la tête de Saint-Georges ; c'était là tout ce qu'elle avait compris de notre Évangile, la pauvre mère ! Sa force agissante, son intervention sacrée, sa main tendue vers le faible ! Dès lors elle était devenue d'une curiosité extrême à l'endroit de ce pouvoir qu'elle avait jugé devoir être son unique sauvegarde ! Émerveillée de ce qu'il avait risqué pour elle, la négresse le considérait comme une arme à toute épreuve pour son enfant. Si incertaines que fussent ces lueurs, ces adorations, ces extases, elles plaçaient Noëmi sur la pente d'un terrain nouveau pour elle. Un prêtre de sa secte n'eût pas délivré son fils, un prêtre qui n'était pas de sa religion l'aurait préservé, et cela sur une terre où l'homme ne régnait que par le mal !

Rien au monde n'avait égalé la reconnaissance de Noëmi, si ce n'est peut-être son étonnement. La seule fois qu'elle était entrée dans son église, sa nature abaissée s'était relevée de tout l'orgueil qu'inspire un air libre ; en voyant la Vierge, son nouveau-né dans les bras, elle avait prié machinalement..... ; La douleur qu'elle éprouvait de se voir retenue loin

de Saint-Georges un jour pareil, peut-être aussi le poids d'autres réflexions accablantes pour Noëmi, l'empêchaient de se livrer à son travail ordinaire ; c'était fête, d'ailleurs, pour l'habitation ; la cloche annonçant les différens jeux des noirs tintait agile entre leurs mains, Noëmi les voyait passer par bandes devant elle, traînant après eux leurs enfans, qui faisaient rouler entre leurs doigts les bamboulas de la danse. Toutes ces natures, emportées vers le plaisir, ne purent la distraire de sa pensée, elle songeait que parmi tous ces obscurs produits de l'esclavage il n'y avait pas un seul être que le fouet ne pût déchirer inhumainement ; seul entre eux tous, son fils avait échappé, par une protection nouvelle pour la pauvre mère, à ce supplice, à ces plaies ! Que faisait-elle là, devant cette foule réjouie, elle qui ne partageait en rien ses joies ? Des voix secrètes lui murmuraient sans doute à l'oreille d'étranges paroles ; car tout d'un coup elle sortit d'un petit sac de cuir quelques grains de verroterie et les offrit à un aide de cuisine, homme de couleur, qui lui demanda, en surplus, cinq escalins pour la conduire à Saint-Marc.

Comme il était chargé de rapporter à M. printemps quelques fruits rares pour la table de la marquise, il avait attelé lui-même deux excellens chevaux pris aux écuries de la grande case.

La carriole partit au grand trot, la bouteille de tafia que le valet avait bu l'excitant à ne pas ménager sa monture.

VIII.

Deux baptêmes.

Je veux des enfans..... parce que
lorsqu'ils sont bien habillés, cela fait
bien sur le devant d'une calèche.

(*Une femme à la mode.*)

Judith, ayant cessé de crier au Seigneur, se leva du lieu où elle était
demeurée à terre.

(*Judith, chap. X.*)

Le parfum de l'acacia et des citronniers embaumait la route, la voiture courait aussi rapide que l'éclair. Voluptueusement couchée au fond de la berline, M^{me} de Langey admirait intérieurement ces chemins nuancés de festons de toutes couleurs : ici des raquettes à fruits rouges, des karatas à bouquets aurore, plus loin des buissons élégans de *grad-gale* ; mille teintes, en un mot, s'élevant du sol jusqu'à la corne des rochers. La nourrice de l'enfant était vêtue d'une robe de serge noire, livrée de deuil que sa maîtresse seule conservait ainsi qu'elle ; l'enfant, se jouant sur ses genoux, avait une veste blanche serrée par une riche ceinture à franges d'or.

Dans cette cérémonie du rite catholique qui allait

avoir lieu, M^{me} de Langey venait-elle accomplir une vaine formalité, ou bien suivait-elle une inspiration religieuse de sa conscience? La question était facile à résoudre. La religion chrétienne, si féconde en poétiques aspects, n'avait guère plus d'influence alors sur l'esprit des créoles de Saint-Domingue que sur celui des Américains d'aujourd'hui. Hors la partie espagnole, qui avait conservé les pompes du culte dans des églises aussi ornées que ses maisons étaient pauvres, quel pouvoir à Saint-Domingue eût songé à relever une religion exposée en France à tous les pamphlets amers des philosophes, outragée, battue en brèche par des écrits qui avaient la prétention d'être lus et commentés jusque dans les îles? Ce germe divin de perfectibilité pour toutes les classes, les suzerains et mattres des noirs avaient plutôt intérêt à le laisser périr; il devenait un contrepoids de leur pouvoir du jour où il fécondait l'intelligence des esclaves. La religion chrétienne devait paraître, en effet, une puissance dangereuse dans un pays où elle parlait de l'âme à des opprimés qui ne s'y croyaient possesseurs que d'un corps : la loi civile avait beau déclarer ces hommes une denrée et une chose, la loi chrétienne les instruisait d'une autre chose et d'une autre denrée non vendue, l'intelligence! L'Église, mère tendre, donnait aux esclaves l'instruction que leur refusaient leurs mattres : en regard de la philosophie avare du dix-huitième siècle, philosophie écrasante pour eux, elle seule, vraiment philosophe et libérale, ouvrait à leurs désirs, jusqu'à comprimés, le chemin des facultés humaines. Le

seul droit conservé à l'esclave était son culte : la religion lui enseignait donc le courage. Dans les temples protestans d'Amérique vous verrez encore les noirs, à l'heure qu'il est, parqués dans un endroit à part, car la séparation des blancs et des nègres se trouve partout à Philadelphie, dans les hôpitaux, dans les prisons, au théâtre, jusque dans le cimetière. Relégués dans un coin de l'église, ils peuvent prier, mais seulement comme Lazare, à quelque distance du riche¹.

Mais à Saint-Domingue, qui comptait alors un bon nombre de familles françaises attachées à la religion catholique, l'église leur ouvrait du moins les bras : la population noire trouvait un libre accès dans les temples, elle s'y agenouillait matin et soir, comme pour contraster, par sa foi vive, avec l'incrédulité railleuse et la corruption déjà avancée des créoles. Ébranlés dans leurs croyances par les doctrines qui leur venaient de France, les colons ne fléchissaient plus en effet le genou qu'avec une sorte de répugnance. Au Cap, on lisait Voltaire en place de la Bible ; à Saint-Marc, au Port-au-Prince, les romans de Crébillon le fils faisaient fureur. Le vent qui soufflait de France n'était pas au respect des choses saintes ; l'escarmouche philosophique y avait envahi jusqu'à la chaire ; le clergé, comme la société, semblait prendre à tâche de ruiner et de dissoudre sa puissance : les convulsionnaires d'un côté et les prélats musqués

¹ Voir l'ouvrage excellent de M. Gustave de Beaumont, *Marie*.

de l'autre n'y militaient guère qu'en faveur du ridicule. Toutes ces folies, dont le contre-coup se faisait ressentir aux fles, n'y mettaient guère le pouvoir religieux en crédit; les colons en pressentaient le déclin. Les passions orgueilleuses des blancs s'indignaient de ce que les ministres catholiques leur débauchassent presque leurs esclaves; ils n'allaient à l'église que parce qu'ils la considéraient comme moyen de distraction : leurs femmes s'y montraient avec les mêmes fleurs et les mêmes dentelles qu'au bal; on n'y priait qu'en paniers et en satin. Quelquefois, pendant le prêche, indécemment troublé par les causefies et les œillades, au milieu de cette assemblée si coquettement impie, on voyait entrer comme contraste, par un des bas-côtés du temple, un homme au teint basané, l'air humble et son cha-pelet au cou : c'était quelque Espagnol apportant des fruits ou des cocos au marché; il restait les bras croisés, priant Dieu l'espace d'un quart d'heure, puis remontait sur sa mule, suivi des petits enfans qui riaient de lui quand il longeait les arbres de la promenade. La présence de ce croyant semblait avoir purifié l'église, où le bruit ne recommençait que trop tôt.

Pour la marquise de Langey, l'objet de cette cérémonie était donc moins le baptême de Maurice qu'un déploiement de luxe et de belles façons dans la colonie : c'était en quelque sorte le programme de sa richesse qu'elle déroulait, en même temps qu'elle prouvait par là son mépris pour tout ce qui pouvait se trouver israélite ou protestant autour d'elle. Caroline de Langey, femme noble avant tout, était loin

d'avoir oublié son origine : c'était une marquise et une créole dans la stricte acception de ces deux titres. Marquise, elle avait toujours devant les yeux le nom que M. de Langey, neveu d'un commandeur au service de mer, lui avait apporté en mariage ; créole, elle avait retenu de sa mère ces leçons d'empire souverain dans lesquelles l'entretenait le privilège de l'épiderme. Or, elle arrivait dans un pays où ces doubles qualités devaient prévaloir et lui assurer les admirations de la foule ; elle allait se lancer bientôt comme une frégate légère au milieu des vagues ; elle allait vivre au sein d'une société tendrement nonchalante ou ardemment dissolue... Il lui fallait d'un seul coup conquérir tous les suffrages, affronter ce climat brûlant des Antilles et s'y trouver bien vite à sa place par quelque vice ou quelque vertu d'éclat. Il ne manquerait pas, à coup sûr, de gens maussades qui éplucheraient ses actions, sa froideur ou ses caprices. M^{me} de Langey voulait marcher seule, indépendante de toute impulsion particulière ; ce qui pouvait la mettre en relief par les autres lui importait peu : c'était un acier trop finement trempé pour ne pas résister à tout par sa propre force. Veuve et libre, jeune et belle, elle ne songeait qu'à vivre comme elle l'entendait, avec une franchise d'allure que des puritains auraient peut-être appelée licence. Ceux qui admirent la Médée antique comme la plus parfaite concentration de volonté auraient admiré M^{me} de Langey : c'était un singulier mélange de beauté et de tyrannie, femme et marbre tout à la fois ! Jamais peut-être plus décevante image de pas-

sion n'avait traversé le cerveau ; les plus indifférens se laissaient aller devant elle à des rêveries et à des extases. Le poète tombé dans les filets d'une pareille femme eût été perdu ; le philosophe n'eût pas été à couvert. Modulé comme une musique, son parler s'élevait en gammes vives ou s'abaissait doucement en notes éteintes. L'orgueil, plus que la tendresse, se peignait dans ses beaux yeux ; mais c'était un orgueil consacré et si peu fait pour être mis en doute que son moindre sourire l'adoucissait. Elle avait la peau fine et les plus belles dents du monde. Son regard mourant, son air abattu, inspiraient à l'âme une de ces fatales voluptés dont on ne peut se distraire une fois qu'on en est esclave ; elle avait pour elle jusqu'au charme de la maussaderie enfantine, apannage distinctif des belles créoles ; défaut si charmant qu'il devient chez elles un mérite et souvent même une étude.

Son deuil récent la rendait plus attrayante encore en l'encadrant de sa bordure noire, comme une tête sévèrement noble de Velasquez ou de Carrêno. Pourquoi s'était-elle astreinte à ce deuil, même le jour d'un baptême ? C'est ce que chacun ignorait. Quoi qu'il en fût, ce rigide costume était loin de lui être défavorable : au lieu de voiler ses formes, il les dessinait et leur imprimait cet air de suprême dignité qui convient aux belles femmes. Son voile laissait échapper ses cheveux tombant en grappes soyeuses. Enfin l'harmonie de ses mouvemens était telle qu'on eût dit qu'elle les avait répétés devant un miroir.

Lorsqu'elle arriva après un trajet rapide à la paroisse de Saint-Marc, le curé vint la recevoir à l'entrée de l'église, comme il eût fait pour M. de Boullogne lui-même. Joseph Platon, descendu à son honneur de sa monture, lui offrit la main....

La cérémonie commença suivant les coutumes de l'église catholique; le baptistaire était entouré de curieux. La nourrice de l'enfant avait quelque peine à le contenir. Maurice ne comprenait guère ce qu'on lui voulait, et la marquise, assez indifférente à l'importance sacrée de cet acte, songeait plutôt à se faire voir qu'à prier. Les habitants de Saint-Marc, opulens colons pour la plupart, furent surpris de sa beauté, de son faste et de la nouveauté merveilleuse de son équipage, remis à l'ombre sous les arbres touffus implantés devant l'église. L'arrivée de cette jeune et belle femme dans la colonie était bien digne d'y faire sensation : peu s'en fallut que le canon des forts ne la saluât comme un navire attendu. M^{me} l'intendante vint à sa rencontre avec son mari dès le pas de la paroisse; plusieurs officiers de la ville, des personnes de l'habitation Noë, des nègres et des négresses de la Rose formaient le cortège de la marquise.

Entre tous les actes chrétiens, le baptême est certainement celui qui donne le plus à réfléchir : c'est le premier flot d'huile sainte qui coule sur le front de l'enfant avant tous les autres; il n'est peut-être pas de symbole d'égalité plus complet que cette eau lustrale versée indistinctement sur le pauvre comme sur le riche, qui sert au peuple comme au roi. Ainsi

consacrée sous l'œil de Dieu , l'existence de l'enfant semble s'ouvrir aux brises propices , comme le calice d'une jeune et belle fleur. La bénédiction céleste est descendue sur lui ; il pourra du moins recourir au sein de Dieu si quelque jour le sein maternel lui manque. Pour lui , le baptême est la porte d'un monde nouveau ; monde divin , poétique, semé d'ombres fraîches , de haies vives , d'aspects doux et consolans ; monde que recherche l'âme brisée après la tourmente , l'âme usée par les fausses joies , l'âme esclave qui aspire aux sommets libres. Mais le baptême , ce premier gage de protection que vous donne l'Église , existe plus solennel encore aux colonies que partout ailleurs : devant l'idolâtrie et la superstition des noirs , dont une faible portion recourt à lui , il devient une distinction utile au principe d'asservissement. L'enfant du créole y naît libre , l'enfant du nègre y appartient au maître : de là une différence sensible dès le seuil de la vie. Le colon s'empresse peu de faire baptiser l'enfant noir , l'avenir d'un tel être ne valant pas autre chose pour lui que dix acres de terre en bonne culture. Rarement le noir courbe le front sous l'onde salutaire , rarement l'étoile lumineuse scintille sur sa tête ; sa mère , à laquelle la loi le dispute , l'allait , parce que les bêtes fauves allaitent leurs petits ; ce temps passé , il n'existe plus que par lui seul. Le baptême donnerait-il au nègre , dans la colonie , un rang moins inférieur aux yeux de tous ? l'empêcherait-il d'être la chose d'autrui ? Hélas ! cette chose humaine ne doit pas laisser plus de traces dans la société religieuse

que dans la société civile ? son cerveau étroit est mesuré au compas, il n'y a pour lui ni naissance, ni décès, ni mariage. Affranchi par l'ablution chrétienne, le noir n'en resterait pas moins un ilote¹.

Mais la religion chrétienne se rit de la loi des hommes ; alors comme aujourd'hui elle ouvrait ses bras à tant de misères. Ses rayons, si rares que l'incrédulité les eût faits, pénétraient encore le fond des savanes ; ils y portaient l'espérance et le remède aux maux violens. Considérée comme contre-poids au fouet, à la torture, l'indulgence naturelle au prêtre, à l'homme de Dieu, paraissait à quelques-uns de ces opprimés un véritable refuge. La loi civile ne se produisait jamais à l'œil du noir qu'armée de paroles menaçantes et de supplices ; la loi chrétienne l'abritait, souvent même elle était assez courageuse pour intercéder en sa faveur. Merci ! répondait l'esclave au prêtre. C'était à Dieu que l'esclave eût dû répondre merci ! mais il ne connaissait que l'idée palpable, le sacerdoce. Chez ce clergé d'alors ce n'était pourtant déjà plus la même foi, la même charité ardente, le même amour véhément qui dirigeait les anciens missionnaires ! Le sang de ces premiers martyrs, aussi inspirés que Paul, accourus de toutes parts sur cette

¹ Des législateurs de la Caroline du Sud ont bien senti toute la portée du principe moral dont le christianisme renferme le germe, car dans l'un des premiers articles du code qui organise l'esclavage, ils ont pris soin de déclarer en termes formels que l'esclave qui recevra le baptême *ne deviendra pas libre par ce seul fait*. (Lois de la Caroline du Sud. — *Brevard's Digest*, page 229, tome 2, v° Slaves, § 3.)

plage pour racheter des âmes à Dieu , ne fécondait plus le courage au cœur de leurs descendants apostoliques. Effrayés par tout l'appareil de force dont se faisait précéder le pouvoir colonial de la métropole , ils n'osaient agir aussi ouvertement qu'autrefois pour la cause de l'Église. Intéressés à reconnaître ce pouvoir, ils se contentaient des vertus humbles et pacifiques de leur état ; on ne les voyait plus la croix haute, par les chemins , promenant les images à châsses d'argent, les statues, les ex-voto, au son des cloches et des acclamations de tout un peuple avide de se suspendre à leur parole. La raillerie philosophique les intimidait. En abordant la hutte du noir, leur charité devenait presque tremblante. Et cependant c'était toujours la même croix de bois qui avait sauvé le monde, c'était la même piscine ouverte aux infirmes , le même doigt qui guérissait l'âme et le corps !

Le spectacle d'une cérémonie pareille eût donc intéressé doublement toute autre femme que la marquise de Langey, en faisant remonter ses regards du fond misérable et méprisé des cabanes noires jusque sur le berceau de Maurice. Un grand nombre de nègres demeuraient encore agenouillés hors de l'église, pendant qu'elle se tenait debout à côté du baptistaire ; vous eussiez dit une princesse du Bas-Empire devant son évêque. Elle avait passé la main avec une douceur toute maternelle entre les cheveux de l'enfant , l'invitant elle-même à s'agenouiller près du prêtre... Malgré sa mutinerie ordinaire, Maurice, à force de bonbons et de caresses, en était venu à son honneur pendant le cours de la cérémonie ; et M^{me} de

Langey, après avoir fait inscrire son nom sur les registres de l'église, se disposait à partir quand il y eut tout d'un coup un grand tumulte... Une négresse, que nul n'avait remarquée jusque-là, parut bientôt, son madras et sa jupe blanche couverts de poussière; elle fendit la foule, et se jetant aux pieds du prêtre, elle les tint d'abord étroitement embrassés.

Le Dieu des chrétiens n'était pas le Dieu de cette femme, le prêtre la reconnut, la releva et s'écria :

— Noëmi !

La marquise allait sortir, elle se sentit clouée à sa place par un pouvoir indéfinissable...

— Oui ! moi, Noëmi ! moi la négresse, moi qui baise vos pieds, monsieur le prêtre, je viens vous demander pour mon fils, que vous avez déjà sauvé une fois, ce gage sacré..... qui, dites-vous, fait l'égal de tous !

M^{me} de Langey recula.

— Quoi, le même jour que mon fils ! murmura-t-elle à voix basse au curé de Saint-Marc. Cette femme est mon esclave, monsieur. Cela ne se fera pas !

Noëmi n'entendit point, mais voyant que le curé hésitait :

— Monsieur, je n'ai que deux mots à vous dire.....

Le curé pencha la tête et prêta l'oreille à la négresse..... La confiance qu'il avait reçue et surtout l'air inspiré avec lequel Noëmi venait de la lui faire amenèrent un tressaillement léger sur ses traits ; il écarta doucement la négresse. Derrière elle se tenait son fils, qui venait de confier ses chevaux à l'auber-

giste... Le jeune mulâtre, appuyé contre un des pilastres extérieurs de l'église, avait contemplé d'abord à distance le baptême de Maurice comme un tableau dont il n'osait approcher, n'étant pas initié à la sainteté du lieu. Il n'avait compris qu'une chose de cette solennité, la blancheur des dentelles et de la peau de Maurice, l'enfant blanc pour l'enfant mulâtre devant être toujours un objet de culte ou d'envie. Mais en voyant Noëmi entrer résolument dans ce lieu, y assister, le front contre terre, à ces chants qu'il ne comprenait pas plus qu'elle, il s'était hasardé à l'approcher, n'ayant pas oublié qu'il avait trouvé dans le prêtre de cette église une aide touchante, inattendue.

— Quel nom donnerai-je à votre fils, Noëmi ? reprit le curé de Saint-Marc, élevant la voix avec fermeté.

— Le nom de Saint-Georges, répondit-elle.

Agenouillée contre le marbre du baptistaire, la négresse, en parlant ainsi, fixait avec orgueil M^{me} de Langey. Dans ce cœur qui ne battait que pour son fils, il se livrait alors un de ces combats sublimes dont les anges seuls admirent la beauté sans aucun voile.

Dès que l'eau du prêtre, cette même eau qui avait touché le front de Maurice, eut touché le front du mulâtre, Noëmi se releva, et les deux enfans que l'Eglise venait de faire chrétiens virent fermer sur eux les portes du temple.

Quelque étrange que dût sembler ce double baptême à la marquise, elle se remit bien vite de sa mau-

vaise humeur en considérant l'âge des deux néophytes et en réfléchissant aux devoirs accoutumés de l'Église. La brillante berline repartit au trot, suivie des acclamations de tout le peuple.

IX.

Un nègre et un perroquet.

Lugete, ô Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum.
(*Luctus in morte passeris, CATULLI liber III.*)

L'étonnement du jeune mulâtre n'avait pas été moins grand que celui de la marquise. Poussé par sa mère au pied de cet autel qu'il abordait humblement, forcé d'obéir à cette volonté qu'il ne se donnait pas même la peine d'approfondir, il n'emportait guère qu'une perception vague de tout ce qui venait de se passer.

Devant la joie de Noëmi, joie nouvelle chez cette mère, joie élevée, infinie, il n'avait conçu qu'un enchantement réel, celui de voir couler sur son front l'eau qui avait été puisée au font baptismal pour l'enfant blanc de M^{me} de Langey, d'approcher son genou du même coussin, d'entendre les mêmes paroles sortir de la bouche du prêtre. Sauvé par cet homme une première fois, il avait éprouvé un secret bonheur à le retrouver ; il l'aimait d'instinct. Trois degrés de la chapelle l'avaient rapproché de lui, et le balustre doré qui s'était fermé sur les acteurs de cette scène

religieuse avait paru à l'enfant la porte du ciel. La veille, il n'envisageait Maurice qu'avec une sorte de frayeur respectueuse ; à la sortie de l'église, il marcha presque son égal en voyant les noirs se ranger d'eux-mêmes devant Noëmi, comme si elle eût accompli un acte surnaturel... La négresse le tint longtemps serré contre sa poitrine, qui battait avec violence ; le sourire sur les lèvres et les larmes dans les yeux, Noëmi semblait murmurer en elle un chant d'allégresse intérieure... Elle-même lui tendit l'étrier quand il dut remonter en selle : un baiser la récompensa de ce soin. Noëmi, plus vaine que jamais de son enfant, le regardait comme une vierge altière du Titien regarderait Jésus.

Cependant la berline, remorquant à sa suite un honnête carrosse des temps passés, où se trouvaient M. et M^{me} l'intendante, laissait derrière elle les ormes de l'église. Avec quelle joie Saint-Georges retrouvait-il les regards flatteurs de tous les habitants de Saint-Marc ! avec quel orgueil enfantin vit-il le soleil ruisseler à flots sur cet équipage dont il était le guide ! Il continuait à le maintenir en tête de tous les autres. La course n'était pas si rapide cependant qu'il n'eût le temps de s'apercevoir des louanges et des gâteries de Finette ; il l'entendait vanter derrière lui sa bonne grâce à cheval. Cette fille était de sa couleur, et, à ce titre, elle lui devait protection. Elle causait de lui avec la nourrice, pendant que M^{me} de Langey demeurait rêveuse au fond de la voiture. M. Joseph Platon avait beau crier à son élève de ne pas aller si vite, Saint-Georges n'en tenait compte et feignait

de ne pas entendre. Noëmi avait eu soin de mettre dans une des poches de sa casaque une gourde d'excellent vin ; quelques gorgées lui rendirent courage à demi-route. On arriva bientôt à la grille de la Rose. Joseph Platon ne fut pas peu surpris en approchant de voir plusieurs bandes de nègres en désordre : les uns sautaient, d'autres criaient ; il y en avait qui éteignaient brusquement leurs torches. L'un d'eux s'approcha de lui, quand il descendit de sa monture, pour lui faire lire un papier semé de lignes rouges et de signes auxquels il ne comprit rien. Le gérant de l'habitation de la Rose se vit bientôt conduit à la chambre ou plutôt à la prison dans laquelle il avait enfermé Zão : là il trouva M. Printemps qui verbalisait. Zão s'était enfui avec le vaudou pour les Grands Cahos, retraite ordinaire des noirs marrons.

A la vue du maître d'hôtel remplissant par intérim les fonctions de haut justicier, M. Platon s'emporta beaucoup ; il demanda comment le captif avait pu scier si habilement les barreaux de la fenêtre. M. Printemps ne lui répondit qu'en lui remettant, avec un soupir, un de ces petits couteaux que les nègres nomment *jambettes*, couteaux semblables à une lime grossière par les brèches faites au tranchant de la lame. Le vaudou avait laissé une lettre à l'adresse de Noëmi ; elle était en langue guinéenne. Joseph Platon en demanda l'explication à l'un des noirs, qui s'en fit de la sorte le traducteur :

« Votre neveu Zão me charge de vous apprendre qu'il se sent né pour de grandes choses. Il a eu, cette nuit même, une vision de Dompète, qui lui a apparu.

dans sa prison et a détaché ses liens , à la condition qu'il deviendrait son serviteur. Pour cela , il était nécessaire à Zão de quitter les blancs , et c'est ce qu'il a accompli à l'aide de Dompête et de moi. Après lui avoir imprimé son image sur le bras gauche , je l'ai dévoué à notre culte solennel ; vous ne le reverrez qu'aux temps voulus. Adieu , fille et mère de ma tribu ; Dompête vous protège ! Pour vous consoler et vous redonner la force , voici une tortue représentant un soleil sur sa carapace ; Zão m'ordonne de vous la laisser. »

Sur le rebord de la fenêtre et auprès de la tortue de Zão on voyait encore les arêtes de poisson à l'aide desquelles le vaudou avait tatoué le jeune homme. Le sang du néophyte les arrosait ; il y avait aussi des taches de ce sang sur les nattes. Les noirs avaient écouté la lecture avec une admiration stupide ; ils croyaient voir Dompête , leur dieu , dans chaque recoin de la chambre. Noëmi , prosternée aux pieds de Joseph Platon , ne protestait que d'une chose , c'est qu'elle avait été étrangère à la fuite de Zão. M. Printemps , assuré que le fugitif ne pouvait manquer d'être saisi , venait de mettre à sa poursuite plusieurs nègres et les molosses de la bananerie. Malgré l'obscurité , il espérait bientôt s'en rendre maître ; d'ailleurs , la disette de vivres le forcerait bientôt à revenir sur l'habitation de la Rose pour obtenir sa grâce. Ainsi raisonnait le vénérable M. Printemps , faisant valoir en outre au gérant un motif de consolation très-rassurant , suivant lui , c'est que Zão , comme tous les nègres esclaves , était sans nul doute *étampé* sur le

sein, et que cette étampe indiquait le nom et la résidence de son propriétaire; puis, il y avait eu chez lui *vocation*, le jongleur l'avait catéché pendant un mois! M. Printemps ne se dissimulait pas que le négroillon de douze à seize ans se vendait de 11 à 1,500 liv.; mais il serait arrivé pour Zão tôt ou tard certains cas rédhibitoires, le mal caduc, par exemple, autrement appelé mal Saint-Jean, maladie que les fréquentes illuminations du vaudou lui auraient donnée. En un mot, ce n'était point un nègre *pièce d'Inde*¹, un nègre dont la perte dût entraîner celle de 2,400 livres!

Joseph Platon, malgré les beaux calculs du maître d'hôtel, dont il ne goûtait guère le raisonnement, demeurait encore stupéfait de l'aventure quand le domestique noir de M^{me} la marquise vint l'avertir que la compagnie l'attendait et que la collation était finie. Le malheureux gérant de la Rose trouva en effet M^{me} de Langey assise dans le grand salon, pendant que quelques jeunes officiers du Port-au-Prince multipliaient déjà leurs agaceries autour d'elle. Diverses tables de jeu étaient préparées autour de M^{me} de Langey pour ses hôtes, qu'elle avait accueillis malgré sa fatigue, autant dans la crainte de s'ennuyer que par le désir de se former vite une cour. Après avoir proposé un *biribi* à un lieutenant de vaisseau et à M^{me} l'intendante, qui avaient fini par s'en accommoder, elle avait arrangé un *cavagnol* entre un conseiller du Port-au-Prince et le procureur de l'habitation de

¹ C'est-à-dire âgé de dix-huit à vingt ans.

Breda, appartenant à M. de Noë. Ces graves figures ne ressemblaient pas mal à une garniture de cheminée en magots de la Chine ; mais il fallait bien que M^{me} de Langey se contentât d'abord de ce qui lui tombait sous la main. Le bruit de son arrivée lui avait amené moins de papillons que de moustiques. Cependant on parlait déjà autour d'elle de son attelage, de sa beauté, de son luxe. Ce n'était pas assez des camaïeux de sa berline, de sa doublure intérieure, d'un velours à la reine lilas, brodée en chenilles couleur de rose, elle avait encore sur ses genoux un chat et une petite chienne gredine du plus beau poil du monde ; ménagerie princière, s'il en fut, mais dont Poppo le singe était à coup sûr le roi.

Et puisque ce nom de Poppo intervient ici dans mon récit, je dois déclarer que ce charmant animal faisait le sujet de la conversation quand M. Platon entra. La marquise eut l'air de se faire violence pour ne pas étouffer de rire du plus loin qu'elle entrevit le vertueux gérant. Par contenance, elle se mit à faire des nœuds. M^{me} la marquise avait échangé sa robe du matin pour un peignoir blanc garni d'une échelle de rubans noirs. Ces nœuds galans voltigeaient autour d'elle avec des frôlemens de soie délicieux...

A peine le gérant fut-il entré qu'elle l'invita à prendre un fauteuil auprès de sa *chinnta*, en lui disant :

— Monsieur Platon, j'ai de grands remerciemens à vous faire.

— M^{me} la marquise est contente, fit ingénument Platon. Tant mieux, j'avais peur que les chevaux ne la versassent.....

— Cela aurait bien pu m'arriver sans votre petit postillon mulâtre, que vous me présenterez demain, car vous me l'avez promis, M. Platon ; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit...

— J'entends ; M^{me} la marquise veut me dire que la collation de M. Printemps a eu du succès. En cette saison, on fait ce qu'on peut.....

— Vous vous moquez, ce n'est nullement de ma table qu'il s'agit, c'est de la table de Poppo, mon singe.

— Je me flatte, madame, que rien ne lui manque.....

— Oh ! je le crois bien, il ne se plaint pas ! vous faites les choses admirablement pour lui ; nous l'avons trouvé achevant ce perroquet...

La marquise écarta les feuilles de laque d'un beau paravent chinois qui cachait Poppo ; le singe apparut à l'œil de Joseph Platon comme une monstrueuse représentation du vautour de Prométhée. Les plumes de l'infortuné perroquet jonchaient le tapis.

— C'est mon perroquet ! s'écria Platon éperdu.

— Comment ! votre perroquet ! reprit la marquise.

Il y eut un éclat de rire si communicatif dans le salon que toutes les vitres le répétèrent... La pose superbe de Poppo, son dédain et une sorte de satisfaction intérieure qui perçait jusque dans son silence, allumèrent encore plus la fureur du gérant..... Silencieux et triste, il se contenta de ramasser les plumes de l'oiseau et de les serrer dans sa poche de l'air d'un amant qui ramasserait les morceaux d'une miniature chérie...

— Ce pauvre ami ! murmura intérieurement Platon. Qui me répétera maintenant le nom de Rosette ?

Il jeta au singe un coup d'œil oblique qui voulait dire : Tu mourras ! Poppo fit une gambade, M^{me} de Langey sourit.

— M. Platon, les devoirs d'un gérant d'habitation n'autorisent pas semblable holocauste. Si Poppo n'eût point rencontré ici votre perroquet, il ne lui aurait point fait ce mauvais parti ; mais le maître d'hôtel ayant jugé convenable de le lui présenter avant son dîner pour qu'ils fissent connaissance, Poppo a pris cela pour un à-compte..... Inclinez-vous, Poppo ; pour vous punir, on ne vous servira plus que des ananas.....

Et du bout de ses doigts rosés, M^{me} la marquise envoya au nez de son singe la plus adorable des pichenettes.....

— Ne m'avez-vous pas écrit, monsieur Platon, reprit-elle négligemment, pour me prévenir d'un vol ; un négrillon que vous devez châtier, je crois ? J'entends, je veux que pour le baptême de mon cher Maurice, vous lui fassiez grâce...

— Il a devancé votre clémence, madame la marquise, il a pris la fuite vers les Grands Cahos...

— La fuite ! oh ! alors qu'on le poursuive, que l'on crève plutôt vingt chiens pour le ressaisir ! Je connais le prix d'un nègre, monsieur. Celui-là avait-il la peau frottée d'huile de palme ? était-ce un Guinéen ou un créole ? l'a-t-on acheté avec sa mère ? Parlez. Il faudrait peut-être punir la mère ; elle dirait la route qu'a prise le fugitif... Battue ou mise en

prison, monsieur ! j'ai vu ce moyen-là réussir à la Guadeloupe !...

— Croyez, madame la marquise, que c'est la première et dernière fois !...

— C'est trop d'une, monsieur Platon ; vous ne savez pas vous y prendre, j'en suis sûre. Un esclave, c'est un revenu fixe, annuel, et vous ne voulez point, je pense, priver votre maître de ses revenus ! Je gage que vous surchargez la négaille ! Le difficile, monsieur, est de conserver un nègre en le nourrissant peu et de le faire travailler sans l'épuiser. Je vous ferai donner un excellent mémoire de France qui a paru là-dessus... Tenez-vous prêt, je visiterai demain les cases.....

M^{me} de Langey laissa le contre-maître anéanti de son ton et de sa logique. Dans la colonie la plus florissante de l'univers, comme on nommait encore Saint-Domingue à l'époque de ce récit, l'arrivée de cette exigeante maîtresse était bien faite pour effrayer une conscience de gérant aussi peu en ordre que celle de Joseph Platon. Il affecta toutefois une certaine assurance dans le *oui* résigné qu'il prononça, et se retira après avoir bien promis à M^{me} de Langey d'être exact et de lui présenter dès le lendemain, à sa visite dans les cases, le jeune mulâtre, futur valet de chambre de Poppo, à qui il se jura bien de donner de tels conseils pour l'éducation du singe que le coupable animal mourût avant quinze jours.

Il avait paru plus cruel au gérant de perdre son perroquet que Zão.

X.

Le mapou.

En ce pays-ci, chacun se hâte de vivre ; les nerfs facilement excités portent au plaisir ; on se dépêche de faire ses affaires : ils ont tous l'air de marchands dans une foire. Il n'y a en réalité ni nobles, ni bourgeois, ni rentiers, ni beaux esprits.

(*Collection des Mémoires sur les colonies, etc., par V.-P. MALOUEZ, ancien administrateur des colonies et de la marine. (An 10.)*)

De quoi ai-je donc peur ? De moi ? Il n'y a ici que moi.

(*Richard III, acte V, scène III.*)

On poussa le cavagnol assez avant dans la soirée ; il s'y perdit même de grosses sommes.

— Savez-vous, monsieur de Vannes, disait le conseiller du Port-au-Prince à un jeune homme de manières élégantes, que vous nous renversez comme la faux abat l'épi ? Vous jouez avec un bonheur !.....

— Qui n'a droit, je pense, d'étonner personne, repart aigrement M. de Vannes.

— Je n'ai point voulu vous offenser, monsieur ; je dis seulement que vous avez du bonheur.

— Et voilà ce qui vous trompe, monsieur le conseiller, interrompit un autre personnage portant l'uniforme râpé de colonel de cavalerie ; de Vannes n'est pas plus heureux que moi ; la protection de messieurs de la colonie ne nous caresse pas ici... n'est-ce pas, de Vannes ?

Le joueur inclina le front en signe d'assentiment.

— En vérité, reprit l'ex-militaire, il n'est sorte de tracasserie qu'on ne nous suscite. Ne vont-ils pas jusqu'à dire que j'ai été remercié en France et que j'eusse été cassé, à la tête de ma compagnie, sans mon prompt départ.

— Vous jouez gros jeu, M. de Vannes.

— C'est une maudite habitude, mon cher conseiller. J'ai perdu, en revanche, tout l'automne dernier, et je me suis vu sur le point de me faire économiste de sucrerie...

— Par la sambleu ! de Vannes, reprit un planteur de la Petite-Rivière, tu aurais fait bonne figure à pied ou à cheval autour des cases ; il faut pour cela un tempérament robuste, et je te crois plus propre à réussir au cavagnol ou au bîribi que dans l'inspection des jardins et des cafétéries, comme Platon que voici...

— Que veux-tu, mon cher, depuis qu'il y a un tas de roturiers qui sont venus faire à Saint-Domingue le rôle de gentilshommes, la vraie noblesse agonise...

— Ne m'en parle pas ; tu as raison, il nous pleut ici des intrigans qui font le rôle de gens d'affaires

dans les villes et dans les plaines, ce sont les moteurs d'une foule de mauvais procès. M. le conseiller peut d'ailleurs ici l'avouer, un dixième des revenus de la colonie est absorbé en frais de justice. Il faut être huissier ou greffier pour briller ici...

— Cependant, monsieur, il y a plus de quatre mille soldats à entretenir, des officiers de guerre, des....

— Vous ne parlez pas des mulâtresses, messieurs, interrompit un ex-financier bossu de sa personne, qui vint s'épater au milieu de cette conversation ; les mulâtresses, bon Dieu ! voilà notre véritable ruine. Depuis 1700 surtout, c'est un luxe qui ne connaît pas de bornes.

— Monsieur le financier parle d'elles en homme expert, interrompit le lieutenant de vaisseau ; il devrait seulement, pour mettre au courant des passagers dans la colonie comme moi, m'inviter à souper dans sa petite maison de la *Croix-des-Bouquets*, dont on raconte des merveilles, car M. Gachard a inauguré ici la petite maison... continua-t-il en se frottant les mains.

— Ce me sera grand honneur, si M. le lieutenant veut la visiter. Je ne vous offre pas de vous y faire servir par mes trois cents nègres... Cependant, si vous voulez...

— On sait votre luxe, monsieur. A Paris vous meniez grand train. Je suis d'autant plus ravi de vous retrouver que voici une traite à laquelle, je n'en doute pas, vous ferez honneur. Elle est de la maison Malthus de Bordeaux. Elle date de votre dernier bilan...

— Et je serais un ingrat de ne pas l'acquitter! Comment donc! une faillite d'un million donne un produit net de deux cent cinquante mille livres; c'est la règle. Mon dernier *malheur*, ainsi partagé entre mes trois associés, m'a enrichi... Il m'est facile...

— Papa Gachard, interrompit M. de Vannes, je n'oublierai pas que vous m'avez aidé, à mon arrivée dans la colonie, à distinguer les vrais sentiers qui conduisent au temple de la Fortune; vous m'avez soutenu de vos capitaux et de votre crédit, je suis reconnaissant, et je m'invite à souper dans votre petite maison, après demain...

— J'en veux être aussi, reprit à voix basse le conseiller, mais à la condition que l'on jouera un jeu modéré, messieurs. La dernière semaine j'y ai perdu six nègres contre M. l'intendant...

— Bah! c'est une misère!..... nous nous en tiendrons cette fois, avec M. le lieutenant que voici, à deux balles de café pour ouvrir le jeu.

— Je ne prends jamais mon café sans sucre, messieurs, dit M. de Vannes avec un sourire dédaigneux; monsieur le lieutenant, aux balles de café ajoutons, s'il vous plaît, des balles de sucre...

— Tout ce que vous voudrez; j'arrive de la Jamaïque, et ma cargaison est assez belle.

— Vous prit-il envie, monsieur le conseiller, d'assister à la procession de la partie espagnole? L'on m'a vu, moi qui vous parle, à Santo-Domingo, un cierge en main: il est vrai que l'évêque don Fernando del Portillo officiait et nous donnait ensuite à dîner.

— Et que vous aimez fort, nous a-t-on dit, une certaine Thécla, maîtresse du café *del Sol*, qui fait le chocolat comme un ange.

— A propos, dit M. de Vannes, voici une pacotille de vers charmans, de M. Dorat, qui m'arrivent en droite ligne de France. Les plus belles manchettes sont toujours de chez M^{me} Leleu, les plus charmantes bottes de chez Ravechel. Mes frères m'en écrivent long sur l'Opéra de Paris. Par exemple, dans *Acis et Galathée*, la caverne de Polyphème était à faire compassion; le char est resté une mortelle minute de trop sur le théâtre. Conçoit-on la reprise de cet opéra de Lulli? Du reste, à Longchamps de la pluie et peu de carrosses. La petite baronne d'Hormès m'écrit que le président Bailli l'a versée! L'état d'un président est de siéger sur des fleurs de lis et non sur le trône d'un cocher. Voilà ce que c'est que la manie de conduire!

— Et les spectacles de Choisy?

— Charmans. M^{lle} Clairon y a été vue près de la marquise de Sabran et de M^{me} de Makau. M^{me} de Montesson compte riposter par ceux de Bagnolet.

— Que dit-on de nous là-bas?

— Que nous sommes impardonnables de n'avoir encore établi que deux spectacles dans la colonie! Rebel et Francœur nous mandent qu'ils tiennent à notre disposition plusieurs déesses du grand Opéra...

— On ne t'envoie rien de France?

— Si fait, le *Journal des modes*, par Léonard. Ces dames y verront des *pouffes* et des *fontanges* adorables.

Au récit de ces nouvelles, que celui qui parlait eut soin de faire sonner haut, afin que les dames de la compagnie l'entendissent, M^{me} de Langey retourna la tête nonchalamment. Le journal venu de France fut bientôt dans toutes les mains ; il contenait au reste de merveilleux détails sur la dernière ambassade de M. le duc de Richelieu à Vienne. Le récit de cette pompe, consistant en soixante-neuf beaux carrosses à six chevaux, et six autres de la plus grande richesse, avec des chevaux bai brun couverts de plaques d'argent doré et de points d'Espagne ; six coureurs habillés de velours rouge, entièrement galonnés d'argent ; douze heiduques tenant en main des masses d'argent ; douze pages à cheval, avec le gouverneur des pages, le sous-gouverneur, l'écuyer, les sous-écuyers, six suisses et vingt-six palefreniers tant à cheval que tenant des chevaux en main, donna furieusement à penser à M^{me} de Langey, éprise avant tout de la vanité des équipages et du luxe des livrées. Quelques autres détails relatifs à la vie de cour, qu'elle trouva dans cette feuille venue de France, réveillèrent bientôt en elle d'autres bouffées d'amour-propre ; elle se dit sans doute qu'il ne tiendrait qu'à elle de voir un jour toutes ces choses. Penchée comme une sultane souveraine au milieu de ce harem d'esclaves nouveaux, elle éprouva d'abord quelque peine à le trouver si restreint. En effet, soit que le bruit de son arrivée dans la colonie ne fût pas encore répandu, soit que certaines susceptibilités aristocratiques attendissent de plus amples informations pour la visiter, le premier aspect de son salon

lui parut triste. M^{me} l'intendante, la baronne d'Esparbac, personne d'un âge assez mûr, n'était guère faite pour épouser son intimité : c'était une femme qui s'évanouissait à la première sonate attaquée sur un clavecin, et M^{me} de Langey raffolait de la musique. Par-dessus le marché, l'intendante ne pouvait souffrir aucune odeur, et M^{me} de Langey était trop à la mode pour n'en point avoir sur elle à entêter la colonie. L'intendante avait des spasmes en voiture, et le goût des chevaux avait pris tellement à M^{me} de Langey qu'elle en était devenue une véritable amazone. Le premier visage de femme que la marquise rencontra dans Saint-Marc fut celui de M^{me} l'intendante, enfouie dans une berline basse, sur laquelle deux grands laquais jetaient leurs bras à la nage. Cette vieille figure avait l'air de la narguer en lui prédisant l'avenir le plus ennuyeux dans la colonie. De temps à autre l'intendante levait les yeux de dessus ses cartes pour jeter à la marquise un de ces regards scrutateurs de vieille femme qui sondent toute une vie..... Les autres personnes rassemblées autour des tables de jeu s'en éloignaient à leur tour par intervalles, afin de venir balbutier de froids complimens aux bords de la *chinnta* où M^{me} de Langey était étendue plutôt qu'assise. Parmi ces officiers du Port-au-Prince, il y en avait sans doute de fort dignes en tout point de toucher la nouvelle reine, si l'âme de cette femme, ainsi exposée aux hommages de tous, n'eût jeté d'avance l'homme assez hardi pour l'interroger dans une suite de perplexités cruelles.

Au milieu de ce monde rassemblé ainsi à l'aventure,

M^{me} de Langey conservait un air ennuyé. Était-ce l'influence de sa robe de veuve, ou bien venait-elle d'aborder intérieurement une question chagrine ? Ce qu'il y a de certain, c'est que sa coquetterie excessive s'affligeait déjà d'avoir quitté la Guadeloupe pour Saint-Domingue. A la Guadeloupe, elle était admirée, fêtée partout ; à Saint-Domingue, et malgré l'hospitalité créole, le noble domaine sur lequel elle posait le pied lui susciterait sans doute beaucoup d'envieux ; les méchantes langues s'attaqueraient à une femme sans mari, sans protecteur, sans mère ! Maîtresse d'elle-même et de sa conduite, elle tremblait. Oui, c'était bien un sentiment de crainte qui amenait un pli à ce beau front. Parmi ces êtres si cruellement positifs réunis autour d'elle, vicieux ou froids, libertins ou enchaînés à leurs affaires, M^{me} de Langey avait compris bien vite qu'il n'y en avait pas un non-seulement assez fort pour le rendre un jour le dépositaire de ses secrets et de sa destinée, mais aussi qu'il n'en existait aucun dont le charme l'attirât. L'empire qu'elle gardait sur elle lui fit juger d'un seul coup cette jeunesse déjà vieille, ridée par la mollesse et le plaisir, imbue de la funeste oisiveté des garnisons, ou déjà perdue aux souffles contagieux des vents de France, usée de dettes, et n'ayant plus même de patrie. Dans ces quelques hommes qui étaient venus s'abattre ainsi chez elle dès l'abord, comme autant d'oiseaux de proie, elle découvrit sans peine des aventuriers, des intrigans, des ennemis. Tous ces masques, recouverts de je ne sais quel vernis d'élégance et de politesse, la main

de M^{me} de Langey les souleva impitoyablement.

M^{me} de Langey n'était point femme à se laisser duper, elle pénétra bien vite cet abîme de corruption. L'adresse de M. de Vannes le joueur qui corrigeait la fortune, la stupidité du Crésus bossu, la vénalité du conseiller et l'active méchanceté de l'intendante, tout cela fut de cristal pour elle ; la froideur même de cette première soirée l'éclaira. Il y eut chez elle une joie secrète à condamner tout d'abord cette société ; elle échappait de la sorte à tout péril de séduction ; elle était sûre de ne point succomber, tant elle lui était supérieure par la trempe de sa nature. Pour M^{me} de Langey, caractère habile et froid, il ne s'agissait pas d'une intrigue, mais d'une affaire ; son passe-temps n'était pas d'aimer, mais de s'arranger un amour ; or, il n'y avait là aucune composition possible. Assise à la galerie, elle observait ; mais son cœur ne battait pas.

Pour l'honneur de la colonie et des habitations voisines de celle de la Rose, il est juste aussi de déclarer que la répugnance de M^{me} de Langey s'attaquait plutôt à quelques êtres isolés qu'aux véritables représentans de cette partie de l'île. Comme on voit le nègre esclave s'enorgueillir quelquefois en raison du rang que son maître occupe dans le monde, ainsi se pavanaient dans les salons de M^{me} de Langey les agens subalternes du ministère français, fantômes épars de cette soirée. L'habitation de la Rose ayant appartenu de tout temps à M. de Boullogne, il avait paru de haute convenance à certains agitateurs en place de grossir le nombre des visiteurs chez M^{me} de

Langey. C'était peut-être la dispensatrice des faveurs ; par elle ils auraient l'oreille d'un contrôleur général en France. Tôt ou tard M. de Boullogne reviendrait visiter son habitation et sa châtelaine. Les hauts emplois de la métropole ne passaient pas pour être alors occupés par des gens désintéressés de tout trafic ; si quelque étranger avait pu même conserver des doutes à cet égard , les confidences naïves de ces fonctionnaires l'en eussent tiré. Ministres arbitraires , ils ignoraient jusqu'à leurs ennemis et leurs fautes. Obstinés comme presque tous les gens de finance , ils formaient autour du gouverneur de la colonie une chaîne qui ne laissait arriver à lui aucune récrimination. La coupable idolâtrie de l'argent , plus que celle des honneurs , se dénotait chez eux par une profusion d'échanges, de trafics sourds, honteux. L'erreur semblait être l'apanage de leur esprit. Humbles et rampans auprès des nobles , ils jouaient chez eux le rôle de charlatans politiques, cachant les blessures de la colonie sous la couche brillante de ses vices ; ce furent ces mêmes hommes qui tarirent la source la plus abondante des richesses de la France , ces mêmes hommes dont la négligence coupable livra Saint-Domingue au désastre et au pillage !

Abîmée dans la contemplation muette de cette société dont elle étudiait les figures, la marquise avait perdu ses airs de gaîté. Pendant que tout ce monde lui vantait déjà les plaisirs de l'île , elle en était à se demander à elle-même la raison de sa tristesse. Comme un malade qui goûte le breuvage qu'il s'est fait , elle trouvait la première de l'amertume au fond

du vase. Si elle avait choisi Saint-Domingue pour sa résidence, tout en obéissant aux volontés de M. de Boullogne, c'était parce qu'elle cherchait l'étourdissement. Or, elle abordait, par un calme plat, cette colonie qu'on lui avait dépeinte sous les couleurs de la féerie et du plaisir. Son deuil lui interdisait la danse, la danse aux mille bras, qui l'eût emportée dès son arrivée au milieu de ses tourbillons joyeux ! Si du moins les fêtes, la musique l'eussent fait valoir aux yeux de tous avec le prestige de son attrayante langueur ! Le bal, qu'elle regrettait, le bal, cet ami qui ne manque jamais aux femmes ; le bal, qu'elle ne pouvait reprendre qu'au bout de cinq mois, eût fait ressortir la souplesse de sa taille et cette démarche de créole dont les Européennes sont jalouses ! Là se seraient endormies, aux balancemens de l'orchestre, je ne sais quelles tristesses inquiètes, pâles visions des nuits de M^{me} de Langey ! Non, ce n'était pas ainsi que devait s'offrir à ses yeux cette seconde France, cette étourdissante contrée vers laquelle la jeune femme avait bien des fois tendu les bras ! M^{me} de Langey s'adressait à cette terre comme à une amie secourable. Peut-être avait-elle conçu l'espoir d'y faire prendre le change à son ennui, à quelque chagrin intime, dévorant ! Elle n'était pas de ces femmes, nous l'avons dit, dont l'âme se réfléchit dans la franchise du regard ; une sérénité froide réglait ses mouvemens et sa démarche. Dans ses yeux seulement demeurait écrit, de façon profonde, immuable, le mépris qu'elle eût fait d'un homme assez lâche pour pâlir devant un péril ou s'en faire

payer le prix. Tout lui semblait dû , à cette nature égoïste , jalouse , avant tout , d'être belle et de se l'entendre dire , admirablement créée pour entraîner et pour perdre , pour vivre d'elle seule et de son amour exclusif , insensible à toute autre adoration qu'à la sienne , condamnant la passion et n'autorisant que le calcul !

Appuyée contre le rebord du balcon à demi ouvert sur les jardins , M^{me} de Langey causait alors familièrement avec Finette , armée d'un long éventail de plumes de paon pour écarter d'elle les moustiques. Pendant que les valets noirs faisaient circuler les ananas et les fruits glacés sur les plateaux , la marquise s'était fait apporter Maurice sur les nattes du balcon ; elle aimait à caresser ses cheveux , les plus blonds et les plus doux qu'une femme pût toucher. Égayé doucement par le chant des rossignols et des moqueurs perchés sur les arbres de la pelouse , le jardin de la grande case invitait à respirer le frais. La lune dardait ses rayons sur le parasol épais de figuiers qui ombrageait le perron ; sa balustrade de fer , entourée par un jasmin qui la côtoyait comme un feston , répandait le parfum d'une cassolette. Ça et là des bourdonnemens de mouches brillantes , quelques chants de colibris sautillant , comme des écrins mouvans , de fleur en fleur sur les plates-bandes du sol. Les vagues enchantemens de la lune donnaient à ce tableau une teinte magique de rêverie ; les rayons de l'astre , perçant la verdure condensée des arbres énormes et touffus de la pelouse , réalisaient une pluie d'argent sur ce tapis. A la sen-

teur odorante des haies vives de la route se mêlèrent bientôt les aromates du citronnier et du bois de campêche, venant embaumer pour la nuit les appartemens dorés des cases. Au dehors, les négresses, assises en rond, chantaient d'une voix légère, ne s'interrompant que pour sucer des cannes à sucre, des bananes mûres ou quelque salaison dérobée. Le monbin, le cirouellier, le tamarinier et le pommier rose formaient, du haut de cette terrasse, un assemblage de panaches divers sur le terrain; le rouge de la pomme d'acajou et le vert sombre du corrossol s'y confondaient avec le jaune terreux de la sapotille et le vert glauque du cachiment. Les arbres de haute stature s'y partageaient le sol en géans et jetaient leur ombre jusqu'aux ajoupas, près desquels dormaient les gazelles.

M^{me} de Langey aspirait avec bonheur ces suaves parfums du soir pendant que les quadruples et les piastres tintaient bruyamment sur les tapis de ses tables de jeu et que cette ancienne demeure, fermée depuis longues années à toute réception étrangère, s'illuminait ainsi comme par magie. La marquise, loin de ce cercle affairé, interrogeait Finette sur les événemens de la journée. Le babil de la jolie mulâtresse paraissait sans doute une musique agréable à ses oreilles, car elle avait passé sa main royale autour de son cou et prenait plaisir à dérouler doucement ses cheveux de jais à demi contenus par le madras.

— Tu écoutais ce soir les récits de M. Printemps, Finette ?

— Imaginez donc, madame la marquise, qu'il sait toutes les batailles du maréchal de Saxe ! C'est à faire dresser les cheveux dessus la tête. Il a commencé par me demander le mariage, ce qui a failli me faire avaler de travers, parce qu'alors nous étions à table..... Le mariage ! M. Printemps serait mon grand-père, madame ! c'est comme si quelque jour M. de Boullogne demandait à vous épouser !

La marquise, à ces paroles étourdiment prononcées, quitta subitement les cheveux de sa mulâtresse, la regarda fixement et lui enjoignit de se retirer. Finette, sans le savoir, avait fait vibrer au cœur de M^{me} de Langey sa corde la plus tendue et la plus sensible. Étonnée du ton d'autorité que venait de prendre sa maîtresse vis-à-vis d'elle, elle se hâta d'emporter M. le marquis Maurice, auquel les embrassemens de M^{me} l'intendante, survenue vers la fin de cette conversation, semblaient fort peu convenir.....

— Qu'avez-vous, ma chère ? dit la baronne d'Esparbac à M^{me} de Langey. Ne rejoignez-vous pas un peu notre compagnie ? Le jeu s'échauffe, je le sais, à un point tel que l'on s'apercevra peu de votre absence.....

— Un instant de promenade dans les jardins me remettra, madame l'intendante. La fatigue de ce jour m'a paru grande, et si vous le voulez.....

— Volontiers, moi je raffole de la promenade du soir. Mettez votre masque de gaze contre les moustiques, chère belle.

Les deux femmes, après avoir descendu le perron,

foulèrent bientôt les gazons autour desquels gazouillaient plusieurs ruisseaux détournés comme autant de bras de l'Ester. M^{me} de Langey réfléchissait encore aux mots inconsiderés de Finette ; elle se disait sans doute intérieurement qu'elle n'était qu'un enfant ; cette légèreté l'avait rejetée néanmoins dans un ordre d'idées inattendues. Un orage sourd couvait dans ce cœur, agité déjà de tous les vents de l'ambition ; Finette, par un seul trait , y faisait germer la crainte du ridicule. L'imprudente enfant venait de contrarier ouvertement l'une des plus intimes espérances de la marquise , et le courage de M^{me} de Langey en était presque abattu. En se retrouvant près de la vieille baronne d'Esparbac , M^{me} de Langey se sentit plus forte, elle marcha presque à l'aise. Le souffle de Finette venait d'ébranler sa volonté pour la première fois peut-être, comme il eût fait d'un château de cartes ; la présence de M^{me} l'intendante la soutint, M^{me} l'intendante n'ayant guère d'autres appuis à invoquer, dans cette première conversation avec la marquise, que les lieux communs, ces bons amis qui ne manquent jamais au besoin.

Profitant de la fraîcheur de la nuit pour reposer son teint hâlé par la route, M^{me} de Langey avait dépassé les arbres de la pelouse ; bientôt elle se trouva dans une partie assez reculée des jardins, devant un mapou dont le tronc colossal eût pu faire un canot d'une seule pièce.....

Creusées par le temps , les fissures nombreuses de cet arbre scintillaient alors à la lune..... Ses bras nouveaux , s'élevant à une hauteur prodigieuse , ne

portaient plus guère qu'un bouquet de feuilles rares ; au sommet des branches perchaient quelques oiseaux tristes et sans voix.

La marquise considérait encore le mapou se dessinant avec fierté sur le parc, à l'angle des communs de la grande case, lorsque M^{me} d'Esparbac s'écria :

— Voyez donc ! marquise, il y a un nom entaillé sur l'écorce de cet arbre.

Les deux femmes approchèrent et lurent ce nom : *Tio-Blas*.

— C'est un nom espagnol, murmura M^{me} l'intendante.

— Remontons les degrés de la case, reprit vivement la marquise, l'air m'a saisie, et je ne me sens pas bien.

— *Tio-Blas!* répéta la marquise à voix basse et avec angoisse.

Lorsqu'elle reparut au salon, tout le monde fut frappé de sa pâleur. Elle eut cependant la force de les congédier tous avec un sourire, et M. Platon reçut d'elle l'ordre de l'accompagner dans la visite qu'elle devait faire aux cases le lendemain.

XI.

Normi.

En vérité, dit le docteur, ce qui est en honneur parmi les hommes est souvent digne de leur mépris, et ce qui est méprisé d'eux mérite souvent d'en être honoré.

(*La Chaumière indienne.*)

Dès le premier chant du coq, les ruelles voisines de l'habitation de la Rose attendaient déjà, fratches et parées, la visite de M^{me} de Langey.

Construites en bois revêtu d'un enduit de terre franche, ces humbles cases, ou maisons des nègres, semblaient dès l'abord prévenues de l'importance de cette visite; les noirs *anciens* les avaient ornées d'arbustes et de fleurs du pays; les feuilles de roseaux, de lataniers et d'herbes à panache formant leur toit, doucement caressées par les brises de mer, gardaient aux passans de suaves murmures. Le jour s'était levé calme et serein, et avant le jour M. Joseph Platon, encore ému du sort de son infortuné perroquet, dont le gérant n'avait, hélas! sauvé que les plumes. Après la fuite de Zão, dont nul indice n'avait pu faire découvrir la trace, mais que Joseph

Platon supposait avec raison perdu pour l'habitation de la Rose à tout jamais, il lui importait de prouver du moins que ses nègres étaient entretenus proprement, qu'ils vivaient en bonne intelligence, et que le *moussa* et le *tumtum* ne leur manquait pas. M^{me} de Langey avait habité la Guadeloupe, et Platon jugea qu'elle aurait le droit de se montrer difficile. Le raccommodeage étant parmi les nègres une sorte de déshonneur, le gérant leur avait fait distribuer, dès le matin, un équipement nouveau : c'était pour les hommes plusieurs pantalons de zinga, des jupons à longue queue pour leurs femmes, des boucles d'oreilles et quelques verroteries pour les mulâtres. Les nègres infirmes avaient reçu l'ordre de rester à l'hôpital, comme ne devant pas attrister la vue. Pour les mulâtresses, quelques-unes s'attifiaient déjà avec une certaine coquetterie devant leurs cases et parfumaient leurs cheveux avec l'huile odoriférante du palmier à chapelot, après s'être vêtues de leur mous-seline la plus blanche.

M^{me} de Langey apparut bientôt avec Finetto aux portes de la bananerie. Les mulâtres préposés à la garde de cet emplacement, dont l'entretien constitue dans chaque habitation créole leur meilleure nourriture, rentraient alors les bananes convenables à la consommation du jour, pendant que plusieurs, assis en rond devant les portes des cases, chantaient quelque air du pays sur un rythme lent et mélancolique. De distance en distance on apercevait des *ajoupas* construits dans la place pour préserver les noirs de la pluie ; quelques nègres *commandeurs*,

épars sur la terrain, avaient l'œil sur ceux qui se rendaient au travail. Ceux-là étaient vêtus proprement et mieux entretenus que les autres ; ils portaient en se rendant au jardin des casaques d'étoffe bariolée. Quelques cases rares en maçonnerie frappaient l'œil de temps en temps ; mais presque toutes, formées d'un cours irrégulier de chevrons, ne s'élevaient guère qu'à la hauteur d'un rez-de-chaussée, long de vingt à vingt-cinq pieds environ. De simples cloisons de roseaux les partageaient en deux ou trois petites chambres obscures qui ne recevaient le jour que par la porte d'entrée. Les plus belles s'enorgueillissaient pourtant d'une petite fenêtre par laquelle de vieilles femmes allongeaient alors le cou, dans leur impatience de voir leur nouvelle maîtresse. Plus recherchés que les nègres créoles dans leur parure, les mulâtres avaient tenu à honneur, pour ce jour-là, de se vêtir de la veste, du pantalon de toile fine, des mouchoirs de tête et de cou les plus galans. La plupart étaient jeunes, et leur menton sans barbe leur conservait toute la fraîcheur de l'âge ; mais le blanc des yeux, jaunissant chez d'autres, décelait leur vieillesse et leur vanité ridicule. Escortée de M^{lle} Finette, qui accordait de temps à autre à ses compatriotes un salut de grave protection, la marquise parut d'abord frappée du luxe déployé autour d'elle par certaines mulâtresses ; les plus riches étoffes de l'Inde ornaient les épaules brunes de ces femmes. A cette époque, en effet, le rang que les mulâtresses tenaient dans la colonie était tel que ces filles, une fois maîtresses d'un créole, pouvaient changer d'ajustemens et de toilette

chaque jour de l'année. Les libéralités de leurs amans et la multiplicité de leurs intrigues leur donnant le droit de marcher souvent, dans l'audace et l'ivresse de leur triomphe, à l'égal des femmes créoles, elles renchérisaient sur elles en fait de luxe, de bijoux ; les plus belles, les plus riches productions étaient sacrifiées à leur caprice. Plusieurs nobles de l'île ne rougissaient pas de les avouer pour maîtresses ; à force de lubricité, elles étaient devenues les reines véritables de Saint-Domingue.

Le regard assuré que la marquise jeta sur ces femmes ne les déconcerta aucunement ; Finette était d'ailleurs de leur caste. La marquise ne consentit à leur adresser la parole qu'en portant la main à sa ceinture : à cette ceinture pendait un petit fouet à manche d'ivoire, dont les femmes créoles de véritable naissance usaient encore avant les premiers troubles de Saint-Domingue. A la seule vue de la toilette insolente de ces filles, une indignation visible se peignit sur les traits de M^{me} de Langey ; elle demanda à Joseph Platon si elles faisaient partie de l'habitation de la Rose.

— Quand M. le contrôleur général partit de Saint-Domingue, à son dernier voyage, madame la marquise, ces filles-là étaient encore bien jeunes ; elles ont grandi ; mais je me souviens qu'il m'en recommanda un bon nombre... Dame ! M. le contrôleur général était galant !

— Madame veut-elle visiter la case que voici ? interrompit Finette, qui sentit que Platon avait dit une bêtise. C'est la case n° 12.

●

— La case de mon élève, dit aussitôt le gérant en se rengorgeant. Ouvrez, Noëmi ; M^{me} la marquise vous fait l'honneur de sa visite !

— Volontiers, reprit la marquise, bien que la promenade m'ait fatiguée.....

Noëmi parut et s'inclina devant la marquise. Il n'y avait qu'elle dans la case..... La négresse rangeait quelques calebasses où reposaient ses provisions.

— Et Saint-Georges ? demanda Platon avec un air visible d'autorité.

— Il est sorti, monsieur Joseph, depuis ce matin pour chasser dans les lagons avec le procureur de l'habitation de Breda, répondit Noëmi presque tremblante.

— Sans ma permission ?

— Le procureur de l'habitation de Breda lui a dit qu'il s'en chargeait.

— Noëmi, retenez ceci ! Le procureur de l'habitation de Breda ne sait pas tirer, *ergo* votre fils ne rapportera pas une seule pintade. Ensuite la place de votre fils est ici, et, pour tout vous dire, il ne doit chasser qu'avec moi..... pour l'entretien de la table de M^{me} la marquise.

— Madame la marquise m'excusera, reprit Noëmi, si je ne lui offre que mon banc : je n'ai que ce coffre, cette natte et cette table. C'est assez pour une mère noire et pour un enfant mulâtre..... Il fut un temps où j'eusse mieux reçu madame la marquise ; mais je ne suis plus à la Guadeloupe.....

— Vous avez habité la Guadeloupe ?

— J'y suis née.

— Sur quelle habitation ?

— Sur celle des Palmiers, appartenant à M. de Boullogne.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-huit ans.

M^{me} de Langey recula ; elle crut que Noëmi voulait la tromper, et elle reprit :

— Vous dites vingt-huit ans ?

Noëmi secoua la tête..... Son aspect misérable ne confirmait que trop l'état de vieillesse précoce dans lequel elle était tombée. Sa maigreur excessive épouvanta M^{me} de Langey.

— Vingt-huit ans !

Il semblait que la marquise n'abordât qu'en tremblant cette créature minée par la fièvre. M^{me} de Langey ne pouvait souffrir le spectacle de la misère ou du chagrin. La pauvreté de l'intérieur de la case répondait à son entrée : deux ou trois planches élevées sur quatre pieux fichés en terre et couvertes d'une natte y formaient le lit ; un tonneau défoncé par un bout servait à renfermer les patates et les bananes ; quelques vases à eau, et pour tout décor un assortiment d'oiseaux tués sans doute par Saint-Georges ; des fioles et des paquets d'herbes séchées. La marquise demanda à Noëmi quel rang elle occupait dans l'habitation des Palmiers.

— Aucun, madame ; j'étais négresse.....

— Et pauvre ?

— Pas toujours. Oh ! j'ai eu de l'or à moi.....

— Et comment cet or ?.....

Noëmi baissa la tête. Il y a chez les négresses une sorte de honte instinctive. Celle-ci ne voulait pas donner à M^{me} de Langey le droit de la mépriser. Elle se hâta de reprendre en relevant le front :

— Oh ! mais c'est qu'alors j'étais belle, si belle, madame, que M. de Latour, un peintre français, fit ma miniature... Voyez !

Et Noëmi détacha de son cou un médaillon qu'elle présenta à la marquise.

Dans ce portrait, elle était peinte avec un simple madras ; ses cheveux, le bronze de son teint, y contrastaient heureusement avec la blancheur éblouissante de ses dents.

La marquise, en comparant l'original au portrait, sourit de ce sourire qui retombe de tout son poids sur l'être dégradé ; elle passa le médaillon à Finette... La mulâtresse, dans un geste étourdi, le laissa tomber.

Le verre vola en éclats, deux grosses larmes sillonnèrent les joues de Noëmi... Elle ramassa le médaillon et fut le serrer près d'un petit crucifix que lui avait donné le curé de Saint-Marc.

— Madame la marquise, dit Platon, me permettra sans doute d'augmenter la portion de terrain consacrée à Noëmi ? Cette négresse a la connaissance de plusieurs simples qui croissent dans l'île ; elle nous a rendu de véritables services.....

Noëmi sourit de ce sourire hébété qui semblait indiquer le peu de cas qu'elle-même faisait de sa science ; bien souvent on l'avait vue se diriger vers l'hôpital des nègres pour leur porter sa petite phar-

macie lorsqu'elle en était priée ; elle composait elle-même leurs boissons médicales , et dans toutes les cases on l'appelait *chirurgien noir*.

— M. le gérant a déjà fait beaucoup, Noëmi, en vous recueillant ici avec votre fils après la chute de votre ajoupa. Votre fils travaille sans doute à l'atelier ; je lui assure , de ce jour, ma protection. En le faisant baptiser le même jour que mon fils, continua M^{me} de Langey avec hauteur, vous assuriez du moins à mon cher Maurice un fidèle domestique. Il nous a conduits hier comme un ange, et cela par les chemins les plus épineux.

— Tout ce que je gagne, madame la marquise, passe à mon enfant. Oh ! le ciel m'en est témoin ! Il est si beau mon enfant !

M^{me} de Langey ne put retenir un éclat de rire, même devant sa mulâtresse Finette.

Noëmi ne comprit pas ce rire dédaigneux.

La pauvre mère avait mis sa tête à la lucarne en entendant retentir des pas sur la terre battue de sa ruelle. Deux figures se montrèrent bientôt au seuil de la case : c'était le procureur de l'habitation de Breda et Saint-Georges, qui lui portait ses fusils et ses carniers.

Dès qu'elle l'aperçut, la négresse s'en fut à lui ; l'enfant tenait sa main droite enveloppée d'un mouchoir rouge.

— Bonne chasse, mère, bonne chasse, cria-t-il en déposant sur la natte plusieurs coqs d'eau, des pluviers dorés et des bécassines. Quant à vous,

mattre , continua-t-il en s'adressant à Platon , voici votre lot.

Le jeune mulâtre tira de son sein un charmant crabier des mangles.

Le gérant courut à l'oiseau , le flaira comme tout bon naturaliste doit le faire ; il n'avait jamais rien vu de plus élégant. Le crabier offrait à l'œil le manteau le plus richement nuancé : le devant de sa cravate d'un blanc parfait, ses parties latérales d'un fauve ondulé, ses grandes pennes noires et ses pieds d'un jaune verdâtre, transportèrent de joie M. Platon , qui n'ignorait pas qu'on ne rencontrait cet oiseau qu'au milieu des paletuyiers et dans les endroits les plus déserts. L'oiseau trouva dans Finette une admiratrice non moins grande.

— Il faut , dit Joseph , que tu aies bien fait courir M. le procureur de l'habitation de Breda pour me rapporter un pareil cadeau.

— Vous dites vrai , monsieur Platon , répondit le procureur de Breda , c'était par ma foi dans un lieu où l'on n'apercevait que le ciel , l'eau et les arbres. Votre élève vous fait honneur.

— Tu as du sang , cher Georges , interrompit Noëmi. D'où vient ce sang ?

L'enfant recula sa main.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle , il aura voulu écarter de son chemin quelque épine , ou bien serait-ce le bec d'une tortue de l'Ester ? Et tout aussitôt Noëmi se hâta de sucer le sang et d'appliquer quelques herbes sur sa blessure...

— Vous n'y êtes pas, mère négresse, reprit le pro-

cureur, et puisque votre enfant ne veut pas parler, je vais tout vous dire, moi. Apprenez donc que ce matin en me venant chercher pour la chasse, ainsi que je le lui avais demandé, il s'est battu...

— Battu, s'écria Noëmi avec angoisse.

— Oui, battu, battu aux couteaux, rien que cela.

— Et avec qui ?

— Avec un nègre assez robuste de notre habitation, le nommé Toussaint Breda. Une simple querelle de *maquignons*.

— Comment cela ?

C'est la suite du triomphe obtenu hier par Saint-Georges comme maquignon sur Toussaint. Le nègre a été furieux de se voir vaincu par le mulâtre. Ils ont joué des couteaux ce matin ; mais nous étions là !

— Vous, monsieur le procureur ? s'écria Platon avec un sentiment d'humanité dont il avait pourtant perdu l'habitude.

— Moi-même ; nous étions convenus de les séparer au premier sang... Ce n'est pas moi qui laisserais sacrifier un de mes nègres ! Je sais trop leur prix... Je l'ai coté là sur mon carnet !

— Mais Saint-Georges m'appartient !

— D'accord..... Aussi n'ai-je regardé la chose que comme un combat de coqs ! Allez, soyez tranquille, le mulâtre a rudement frotté le nègre !

— Voilà un bien misérable exemple pour les noirs ! reprit Joseph Platon ; vous, un procureur d'habitation, assister à ce combat !

— Comment donc, mon cher ! M^{me} la marquise aurait elle-même bien ri de voir Toussaint l'œil enflé,

le muflle écumant comme un jeune taureau !.... Il y avait là vingt noirs, et pas un ne songeait à séparer les deux braves !

Pendant ce dialogue de deux procureurs d'habitations distinctes, auquel M^{me} de Langey ne prêtait qu'une attention médiocre, Noëmi, empressée auprès de son fils, lavait sa main enflée par le maniement du fusil, en jetant un regard courroucé sur le procureur de l'habitation Breda, homme dur et sévère.... L'enfant allait presque s'évanouir de fatigue. Quelques gouttes de tafia versées sur ses lèvres par Joseph Platon le remirent sur pied.

— Un duel à douze ans ! Peste ! mon gaillard ! c'est commencer de bonne heure ! tu iras loin. Mais je te pardonne en faveur de ton crabier ; n'est-ce pas, madame la marquise ?

Puis, comme M^{me} de Langey respirait nonchalamment un flacon d'odeur pour conjurer ce qu'elle appelait le mauvais air de la case, Platon lui proposa de diriger la promenade vers les travaux de la cotonnerie.

— Les autres cases, reprit-il, ne valent guère mieux que celle-ci. A part quelques officiers du Port-au-Prince, qui font ici de la dépense pour des négresses, le mobilier de ces créatures ne mérite guère l'attention de M^{me} la marquise. J'observerai en passant à M^{me} de Langey que voici des haies vives que j'ai fait tailler et chausser au moins trois fois l'an..... J'ai ordonné hier que l'on fît boucher ces brèches et fermer les entourages..... Trouvez-vous, madame la marquise, ces cabrouets et ces chariots

en bon état ? Pour les instrumens de jardinage, je veux que vous les voyiez. L'état des malades est satisfaisant, et.....

La marquise s'empressa d'avertir Finette pour qu'elle fît avancer sa calèche, qui l'attendait à peu de distance ; elle avait assez de l'éloquence verbeuse du gérant et se trouvait déjà fatiguée de la promenade. Les deux laquais la portèrent bientôt jusqu'à sa calèche, qui partit au milieu d'un attroupement confus de noirs. Quand elle passa vers les dernières cases, les mulâtresses, tant vieilles que jeunes, se levèrent par respect. Platon et le procureur de l'habitation de Breda écartaient à coups de fouet les négrillons qui tendaient la main vers la voiture.

La négresse ne fut tirée de l'espèce d'apathie où l'avait plongée le péril couru par son enfant que par le bruit du fouet et le retentissement de la voiture sur le sable. Les douces senteurs du soir venaient de s'abattre déjà de toutes parts sur le sol, le fond du paysage était zébré de longues bandes d'azur. Saint-Georges s'était jeté sur la natte de la case, épuisé par la fatigue ; la sérénité siégeait sur sa douce figure d'enfant : vous eussiez dit un jeune pasteur d'Égypte endormi. En le regardant ainsi reposer, sa mère ne pouvait songer sans frémir encore aux périls qu'il avait courus parmi les monts hérissés et la vase épaisse de ces marais. Les poissons dangereux, tels que les caïmans et les bécunes, qui peuplent les eaux de Saint-Domingue, apparaissaient à ses yeux comme autant de monstres que l'adresse et le courage de l'enfant avaient domptés. De cette contemplation tacite

de son fils, la négresse passa bientôt à la visite qu'elle avait reçue, à la belle dame qui, la minute d'avant, avait apparu chez elle. Pourtant, comme le prouvera bientôt ce récit, ce n'était pas la première fois que la négresse voyait la marquise..... Mais ce jour-là son incomparable beauté captivait impérieusement son attention, elle provoquait chez Noëmi un ressouvenir amer... En regardant le banc de la marquise, devenu vide tout d'un coup, Noëmi se frotta les yeux; comme après la disparition d'une fée. Un parfum charmant remplissait encore la case... La négresse rêva bientôt de ces divinités de Fida, le pied chargé de clochettes d'or, la bouche parée de dents limées en festons, la chevelure ornée d'anneaux et de perles. L'éblouissante beauté de M^{me} de Langey était certainement le trait distinctif qui avait le plus frappé Noëmi, elle en gardait un étonnement sauvage et presque stupide. Un morceau de miroir ingrat cloué aux bambous de sa case lui ayant alors rendu ses traits, la négresse soupira, se tordit les mains, se rapprocha de la glace encore une fois, puis s'écria, immobile de douleur en considérant ses traits flétris :

« Et moi aussi j'ai été belle ! »

Murmurant alors intérieurement des mots qu'elle seule comprenait, elle se rassit et se cacha la tête dans ses deux mains. Saint-Georges dormait : il ne la vit point pleurer.

XII.

Conversation d'une robe feuille-morte.

Voilà ce que l'on dit, et que dis-je autre chose ?
(BOILEAU.)

En rentrant à la case, la marquise trouva M^{me} d'Esparbac qui l'attendait assise sur un des sofas du boudoir.....

Ce boudoir était une véritable grotte tapissée de coquillages et de mousse ; des oranges et des limons, posés sur de longs plateaux d'argent, y réjouissaient la vue. Quelques melons d'eau, des pommes roses et des sapotilles choisies recevaient du demi-jour réservé tout exprès pour ce lieu charmant une foule de teintes blondes et violettes que la palette de Chardin eût enviées. Plusieurs coquilles de marbre, soutenues par de petits Amours, imploraient l'eau d'une gueule de dauphin, sur lequel chevauchait Amphion portant sa lyre. La marquise mâcha quelques pommes roses et se jeta, non sans se plaindre beaucoup de la chaleur, sur un lit aux rideaux de gaze. Ses longues paupières chargées de langueur, sa respiration lente, et je ne sais quel air très-impérieux d'ennui répandu peut-être à dessein sur sa personne, auraient fait

comprendre suffisamment à toute autre femme qu'à M^{me} l'intendante que la marquise désirait demeurer seule ; mais la baronne d'Esparbac n'en tint compte.

— Vous êtes une vraie déesse, ma toute belle, et je pense que l'on peut bien pénétrer dans votre sanctuaire..... à mon âge !

La baronne s'éventa après cet aveu, qui sans doute lui avait coûté.

— Quel roman lisez-vous là ? continua-t-elle. *Elmire, ou les Malheurs de l'inconstance* ? Vous me le prêterez, et M. d'Esparbac me le lira. Il faut que je vous dise que j'ai trouvé un moyen délicieux d'utiliser mon mari. Il me lit tout les romans de France, ma chère !

— Tous ?

— Ou du moins les plus huppés. Que cela est fade, bon Dieu ! auprès de la vie que nous menons ici dans la belle saison ! Voilà dix-neuf ans bientôt que j'habite la colonie avec M. l'intendant, et je puis dire que je m'y suis divertie ! A propos, quelle sorte de compagnie aviez-vous donc, l'autre soir, ma divine ? — Des joueurs acharnés au biribi, comme ce petit de Vannes, ou le conseiller, qui, lorsqu'il perd, a de l'humeur comme un dogue ! Pour les femmes, passe, il n'y avait que moi..... Mais il faudra changer tout ce monde..... Nous autres de Saint-Marc, nous vous aiderons.....

Le rideau à franges roses qui servait de porte d'entrée se leva, et M^{lle} Finette s'avança dans le boudoir escortée de deux valets noirs portant des caisses.

— Pardon, madame la marquise, ce sont les dernières modes de Paris que vous envoie M. le contrôleur général, des poupées de chez du Chapt..... des garnitures, voyez !

Les valets sortirent, et M^{lle} Finette déploya d'abord les *poupées*, qu'elle tira de leur caisse. Elles étaient de la grandeur de Maurice ; il n'y manquait pas un pompon. M^{me} de Langey sourit : l'aspect de ces chiffons avait chassé son chagrin.

— Voilà des éventails qui viennent du Palais et de véritables poupées de cour ! s'écria M^{me} l'intendante.

— Ce que renferme cet écrin joint aux poupées vaut peut-être plus, galante baronne : ce sont des *esclavages* de chez l'Empereur, le bijoutier.

— Ne me parlez pas de l'Empereur. Dans le temps où nous résidions à Paris, M. le baron d'Esparbac et moi, le drôle nous a donné à sa campagne une fête illuminée et garnie de pots à feu... Ces diamans feraient à merveille sur une robe blanche dauphine à bouquets d'or...

— Une robe blanche, vous croyez ? reprit M^{me} de Langey.

— Folle que je suis ! j'oublie que vous êtes en deuil !

La marquise soupira. Elle ne regardait plus les bijoux. La baronne reprit :

— Savez-vous que par ma mère nous étions alliés de loin à M. le marquis de Langey ? un de mes neveux, le capitaine de Lemps, a fait sous lui son noviciat de marin. M. de Lillebonne, qui l'a connu, en disait un bien...

— Voulez-vous m'arranger un de ces citrons, baronne ? la chaleur est suffocante....

— Vous avez raison, l'orage était cependant terrible, l'autre jour; il nous a surpris chez le curé de Saint-Marc, que nous étions allés visiter. Je ne saurais vous dire quelle horrible peur m'a fait cet orage! Les cloches de l'église tintaient à vous rendre sourd..... M. l'intendant, par contenance et pour ne point m'effrayer en paraissant lui-même avoir peur, feuilletait plusieurs livres de la bibliothèque du curé, quand il tomba tout d'un coup sur le registre des morts de la paroisse, et.....

— N'avez-vous pas entendu gratter à la porte, baronne; peut-être Finette, qui m'amène Maurice... Je ne puis me soulever, j'ai une migraine affreuse.....

L'intendante reprit, après s'être levée et avoir prêté l'oreille à la porte :

— Vous vous trompiez, marquise, personne ne venait. Je vous disais donc, reprit-elle avec une tranquillité imperturbable, que sur le registre mortuaire de la paroisse de Saint-Marc, nous avons trouvé sans peine le nom de M. de Langey... C'est un noble de la partie espagnole de l'île, le comte de Cerda, qui vint lui-même remplir ce triste office près de M. le curé de Saint-Marc.

— On me l'a écrit, baronne : j'étais à cette triste époque à la Guadeloupe. J'ai perdu mon mari le 3 janvier de cette année; il était à la veille de remonter *l'Ariane*, bâtiment qui devait me le ramener...

— Le registre, continua mielleusement M^{me} l'intendante, porte que le comte de Cerda, accompagné de deux noirs de San-Yago, pourvut lui-même à tous les frais de sépulture... Je regrette, en vérité,

que cet événement tragique ait passé dans l'île si inaperçu ; nous n'en avons eu connaissance, M. d'Esparbac et moi, que par une lettre de M. le curé de Saint-Marc adressée à l'intendance. Il nous annonçait avoir pris sur lui d'ensevelir M. de Langey, tué en duel auprès de Rio-Verde. Son adversaire, sir Craiton, capitaine anglais en rade à la station du Cap, avait, d'après le récit du comte de Cerda, pris la fuite vers Cibao.....

— C'est la vérité, ma *chère parente*.

— A titre d'alliée à M. de Langey, j'exprimai alors à M. le curé de Saint-Marc le désir de voir la sépulture du défunt entourée d'un marbre qui rappelât du moins son nom et ses titres. Les noirs de la colonie sont bannis de ce cimetière, il est vrai, mais une simple croix de bois distingue jusqu'ici la tombe de *notre* parent. Je dis notre parent, les registres de notre famille en font foi... Ma mère, en 1682.....

— Je me souviens, en effet, d'avoir ouï prononcer votre nom dans ma famille... M. de Boullogne, qui a pris lui-même en pitié ma douloureuse position.....

— M. de Boullogne nous avait parlé de vous, marquise, avant le fatal événement, à son dernier passage à Saint-Domingue. Il faisait voile pour la Guadeloupe, le pays de ses possessions héréditaires... A la Guadeloupe, il fréquentait votre maison ?

— C'est à la Guadeloupe que M. de Langey me le présentait.

— Sa magnificence n'y est-elle point passée en proverbe ? Elle égalait, dit-on, celle de M. de Saint-James, le fermier général.

— Cela est vrai.

— Et on le dit fort empressé près des dames, pour un contrôleur général des finances de sa majesté.

— Les occupations de M. de Boullogne ne lui laissent guère le temps de s'occuper de bagatelles à Paris... reprit sèchement M^{me} de Langey.

— Mais à la Guadeloupe, il a eu des aventures...

— Vous croyez ?

— Quand ce ne serait que celle arrivée à ma cousine de Fleury !... Écoutez donc, M. de Boullogne, à son âge, est encore fort bien ; il a la main royale et le port très-noble..... Son esprit.....

— Chère baronne, je veux dire *chère parente*, seriez-vous en instance près de lui pour affaire de son département ?

— Non pas que je sache ; mais j'ai entendu dire par ma cousine qu'il accordait assez volontiers... Le menu de ses dîners rappelle ceux de M. de Beaujon. Après tout, ses nègres étaient fort heureux là-bas, on en disait ce que l'on dit ici des nègres de M. de Galliffet¹... Je suis enchantée de savoir qu'il a connu à la Guadeloupe feu M. le marquis...

— Ainsi, continua-t-elle en s'éventant, vous voilà par votre deuil condamnée, ma chère, à regarder seulement nos fêtes ! cela est vraiment dommage, surtout avec ces diamans que je vois là, et qui sont d'une richesse !...

— Finette ! s'écria d'un air grondeur M^{me} de Langey en sonnant sa mulâtresse, pourquoi n'avoir

¹ « Heureux comme un nègre à Galliffet, » disait-on en effet alors à Saint-Domingue.

point serré ce collier?... Vous savez que je n'aime point qu'il traite !

— Vous avez raison ; il est aussi beau que celui de saint Dominique à la cathédrale espagnole... Ce grand saint Dominique, que vous verrez, n'a pas moins de six pieds de haut ; il est d'argent massif, et on ne l'extrait que pour les grandes fêtes de sa chasse de bois d'acajou. Un beau jour il disparut ; aussitôt la ville de sonner les cloches. Quelque temps après on le retrouva près de Monte-Christ ; mais dans quel état, ma chère ! Nu comme Lazare, nu comme la main, indignement dépouillé par des misérables, des contrebandiers sans doute, qui s'apprêtaient à réduire son corps en lingots, après l'avoir dépouillé de ses ornemens, quand la grâce les toucha... C'est une histoire connue dans le pays, et plus encore dans la partie espagnole, mais que vous ne savez pas, vous fraîchement débarquée... Les prêtres de Santo-Domingo ont eu grand soin d'annoncer au peuple que saint Dominique n'avait disparu et entrepris ce voyage que parce qu'il n'avait pas voulu demeurer au milieu de gens aussi dégénérés de leur première foi. L'archevêque, qui n'a pas renoncé encore aux biens de ce monde, a éprouvé surtout une grande joie à retrouver son saint Dominique d'argent, de six pieds de haut... Je vous le ferai voir quand nous visiterons cette digne colonie espagnole, qui ne vit que de prières, d'ennui et de chocolat !

— Je crois avoir entendu dire que ces ours de la partie espagnole, vos très-basanés voisins, étaient vindicatifs à l'extrême, reprit indifféremment M^{me} de Lan-

gey en disposant autour de sa taille les plis de sa robe.

— Pour mon compte, chère marquise, je n'en sais rien. M. d'Esparbac et moi, nous ne recevons guère à l'intendance que le chef civil et militaire de leur colonie ; sous le titre de président de l'audience royale, il réside d'habitude à Santo-Domingo. Nous voyons aussi l'évêque don Portillo, l'oncle de ce comte de Cerda dont je vous parlais tout à l'heure... que je ne connais pas, mais que l'on dit avoir eu de fort grands biens. Il paraît qu'il a été le témoin de ce duel de M. de Langey ?... Le curé de Saint-Marc ne nous en a pas dit plus.....

— Cette fois, je ne me trompe pas, la cloche du perron a sonné ; c'est une visite... Ne pourriez-vous pas me dire, en soulevant ce store à gauche, qui me fait l'honneur ?.....

— Le gérant de votre habitation en personne, ma toute belle ; il est suivi d'un jeune mulâtre...

— La suite de ma ménagerie ! s'écria la marquise en ayant l'air d'échapper, comme par une secousse électrique, à quelque pensée amère qui l'avait agitée l'espace de deux secondes. Restez, baronne, vous allez m'aider à recevoir le valet de chambre futur de Poppo mon singe !

— L'idée est sublime, marquise ; seulement M. d'Esparbac et moi, nous aurions pu vous amener notre noir, *Pompée*, pour lui tenir compagnie...

— Attention ! c'est mon petit monstre de safran foncé... Vous allez voir !.....

Le rideau se souleva, et M. Platon entra précédant Saint-Georges.

XIII.

Poppo.

VIOLA :

N'es-tu pas le fol de la dame Olivia?
(*La douzième nuit, scène V, acte III.*)

De son côté la marquise sonna Finette pour qu'on lui apportât Poppo.

— Il faut, reprit-elle, que les choses se passent dans les règles !

Un grand vilain nègre , à la livrée de la marquise, survint bientôt apportant monseigneur Poppo entre ses bras. Deux clous étaient fichés au plafond de cette chambre ; il y suspendit un hamac de fibres de latanier, dans lequel il coucha voluptueusement Poppo. Cela fait, il donna le branle à cette balançoire, puis il étendit sous elle une natte d'une finesse miraculeuse, zébrée de charmans dessins et travaillée comme le serait le rochet d'un cardinal.

Après l'avoir arrosée d'eau de senteur, il sortit.

Finette déposa M. Maurice, qu'elle portait entre ses bras , sur cette natte , ainsi qu'elle eût fait d'un fils de mandarin dans le royaume de Canton.

L'enfant regarda le jeune mulâtre d'un air d'éton-

nement profond ; Poppo poussa un cri enroué, guttural, un cri de mauvaise humeur.

— Seriez-vous déjà mécontent de votre valet de chambre , Poppo ? dit la marquise à l'horrible singe ; il est cependant fort convenable...

— Comment donc ! il est charmant ! reprit la baronne... Des dents d'une blancheur de perle , et les cheveux du plus beau noir !... Ah ! il est excellent teint !

— Et il a , Dieu me pardonne ! apporté son violon , murmura à l'oreille de la baronne M^{me} de Langey.

— M. Platon possède un élève accompli , continua la baronne.

— Je vous le livre , mesdames , pour un garçon qui mérite vos bontés.

— Son âge ?

— Douze ans et demi.

— C'est dommage qu'il se nomme Saint-Georges , j'eusse autant aimé *Jupiter* , ou *Scipion* , *Narcisse* , *Acajou* !

— *Saint-Georges* n'est point mal , ma chère ; c'est un nom français , un nom de roman. Voyez *Saint-Preux* , *Saint-Phar* et tant d'autres saints ! J'aime *Saint-Georges*.

— Pour mon début dans la colonie , je ne veux pas , baronne , me montrer trop difficile. Tu garderas ton nom , mon page jaune ; je te promets de t'avancer si tu plais à Maurice et si tu amuses Poppo !

— Je réponds de lui , madame la marquise. Vous l'avez vu , c'est un chasseur décidé.....

— Oh ! nous vous le laisserons de temps en temps , monsieur Joseph ; nous ne prétendons pas éteindre

chez lui ce noble instinct... Vous demeurerez son instituteur... A propos, je veux m'entendre avec vous sur l'habit qu'il va porter. Oui, je veux un turban orné de perles avec une veste de damas lilas rayé d'argent... Cela fera fort bien quand j'irai visiter en chaise quelque voisine... Avec mon parasol et mon singe, ce sera miraculeux !

— Madamela marquise sera satisfaite. Du reste, le gaillard n'est ni voleur ni gourmand, deux vices chers à la race des noirs créoles. Moyennant quelques coups de gaule que je lui ai donnés par-ci, par-là, afin de mûrir son éducation, c'est un garçon accompli.....

— Allons, Saint-Georges, reprit-il, ouvrez proprement cette orange pour la présenter à Poppo sans qu'il vous morde.

Saint-Georges ouvrit le fruit et le présenta fort élégamment à Poppo, qui ne lui fit pas mauvais accueil.

— A présent, Saint-Georges, une chanson pour amuser M. le marquis Maurice !

Saint-Georges se leva de l'air calme et modeste d'un petit page brun de Velasquez et chanta l'air créole qui suit :

Aza ! guetté com' z'ami toué,
Visag' li fondi semblé cire !
Temps la ! toué ! tant loigné de moué !
Jourdi la guetté moué sourire !

La gentillesse et la naïveté de l'air ravirent M^{me} l'intendante. Elle tira de sa poche de côté sa boîte à la

bergamote et jeta sur la natte quelques pastilles au mulâtre.

— Décidément, dit la baronne d'Esparbac, il a toute la douceur de Médor. Est-il tatoué ?

— Pour peu que ce soit agréable à madame la marquise.....

— Inutile, monsieur Platon. N'oubliez pas seulement de lui faire confectionner sous peu un *harnois* à sa taille pour lui faire traîner Poppo dans sa *berline*.

L'annonce du dîner de la marquise mit seule une fin à cette indécente conversation. Platon salua et laissa son élève enchanté de la compagnie de Poppo et des pastilles de M^{me} l'intendante.

Cette pauvre denrée humaine se réjouissait de la promesse d'un turban de perles et de l'honneur insigne d'appartenir à M^{me} la marquise de Langey.

XIV.

L'homme à la couleur.

Culebra ! culebra !
(*Cringle's log.*)

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de la marquise.

M^{me} de Langey s'était levée vers les quatre heures de l'après-midi, le visage plus pâle que de coutume.

Finette l'avait trouvée debout près sa cheminée, dont elle avait allumé le feu avec sa bougie. Elle brûlait un à un plusieurs papiers renfermés jusque-là dans un coffret de bois rose.....

L'air abattu de M^{me} de Langey, sa tristesse mystérieuse firent place, dès qu'elle aperçut Finette, à ce masque de convention qui n'a de nom dans aucune langue, livrée banale sous laquelle il devient difficile de reconnaître la pensée, à moins d'être devin ou alchimiste.

Or, la pauvre Finette n'était rien de ces deux choses.

Au rebours de beaucoup de ses pareilles, la maîtresse ne possédait guère qu'à demi la confiance de sa noble mattresse, M^{me} de Langey. La marquise ne

demandait pas mieux que de s'ébattre avec Finette aux belles lueurs d'un soleil couchant, sous les feuilles dentelées de ses grands arbres, de poser elle-même sa main royale sur ses épaules, au rebord de sa *chinnta*, de marcher avec elle par les pelouses pour y admirer les plantes rares, quelquefois même de folâtrer avec Finette, comme une femme se joue avec un ramier chéri; mais, à part cet abandon commun aux belles créoles, M^{me} de Langey se gardait bien de la rendre dépositaire de la moindre confidence intime.....

L'âge de la mulâtresse autorisait-il cette discrétion prudente, ou bien la marquise avait-elle résolu de ne donner à personne la clé de son âme? C'est-ce qu'il importait peu à Finette de pénétrer; aussi entra-t-elle en véritable étourdie dans cette chambre, riant à gorge déployée et montrant à sa maîtresse un beau collier formé des graines rouges du cailtier que M. Printemps, son *amoureux*, venait de lui offrir.

— Je ne saurais vous donner une idée, madame la marquise, des belles histoires que débite M. Printemps, dit Finette en renouant devant la glace les deux bouts de son madras. Il faut croire que chez M. le maréchal de Saxe il a eu beaucoup d'aventures, car à la veillée d'hier il n'a pas cessé de nous en dire! Ajoutez, madame, qu'il n'y a pas d'homme comme celui-là pour apprêter le *sang gris*¹!

— Ouvrez la fenêtre, Finette; il y a, je crois, un

¹ Boisson en usage au moment où la chaleur est accablante et qui se fait avec du *rhum* ou du *brandy* mêlé avec de l'eau. On y jette de la noix muscade, de l'écorce de citron et du sucre.

peu de brise..... Tu as des lèvres de vrai corail ce matin. Tu es charmante. M. Printemps est donc un habile conteur, continua la marquise.

— Vous allez en juger, madame, il a des histoires miraculeuses. En voici une qui m'a presque empêchée de dormir..... Il y a six jours (c'est M. Printemps qui parle), je me promenais dans les jardins du parc avec mon bon ami M. Joseph Platon, en causant de nos anciennes folies — (il paraît que ce M. Platon a été aussi très-jovial dans son temps!) quand nous remarquâmes un immense mapou creusé par le temps et dans lequel le noir de service qui écartait devant nous les ronces assez nombreuses dans cette partie du parc, nous assura qu'une couleuvre avait depuis quelques mois élu domicile.

— Une couleuvre! reprit M^{me} de Langey.....

— La lune, dit M. Printemps en continuant son histoire, promenait alors sur l'arbre une immense bande de lumière..... — Cachez-vous près de ces massifs, nous dit le noir, vous ne tarderez pas à voir venir l'homme à la couleuvre! — A ce mot de couleuvre, qui sonnait mal sans doute à l'oreille de M. Platon, il avait jugé prudent de partir, en prétextant des ordres à donner. Je demeurai seul avec le noir. Il ne m'avait pas trompé. Bientôt un homme parut; nous n'avions pas entendu ses pas sur les feuilles sèches. Arrivé au pied de l'arbre, dont les moindres branches scintillaient alors sous une pluie de rayons argentés, l'homme tira de son sein un petit sifflet d'ivoire et l'approcha de ses lèvres..... Au bruit aigu que produisit ce sifflet, nous ne tardâmes pas,

le noir et moi, à voir sortir du tronc du mapou la tête de la couleuvre..... L'homme, dont nous ne pouvions distinguer les traits, tira bientôt une gourde, passée au travers de sa ceinture, il la déboucha et versa du lait dans un coco, puis il le présenta à la couleuvre. Elle le but et se retira. Je voulus courir vers cet homme, car je ne craignais rien, armé ainsi que je l'étais de mon épée de maître d'hôtel, mais il avait fui et s'était perdu comme l'éclair, sous l'ombre des campêches les plus noirs.....

— Et cet homme, le connaît-on ?

— Pas que je sache, répartit Finette. Le noir a dit seulement à M. Printemps qu'il apportait depuis quelques jours à la couleuvre de quoi se nourrir en viande, poisson, lait, calalou d'herbages et autres provisions que les nègres, ses camarades, se gardaient bien de faire disparaître. En effet, madame la marquise, poursuit Finette, d'un air profondément pénétré de ce qu'elle disait, cette couleuvre pourrait bien être un *fétiche* !

— Enfant ! reprit sa maîtresse en agitant elle-même avec une sorte de violence convulsive la main de Finette, qui ne songeait plus à l'éventer.

La mulâtresse était devenue, en effet, toute rêveuse.

— Et il n'y a pas de nom gravé sur l'écorce de ce mapou ?

— Aucun que je sache, madame..... du moins M. Printemps ne nous l'a pas dit..... Vous savez que cet arbre est assez commun ici.....

Un beau rayon de soleil pourpré, comme le sont

d'ordinaire ceux du couchant, colorait les nattes diversifiées de l'appartement ; la fraîcheur de la brise était encore doublée pour la marquise par les plumes frémissantes de l'éventail et le balancement du hamac où elle s'était fait étendre par Finette. La mulâtresse avait levé les stores de la chambre , afin que la senteur délicieuse des jardins la pénétrât.

C'était un tableau ravissant que ces deux jeunes femmes , l'une debout près du hamac et chantant à sa mattresse une chanson d'un rythme égal au berce-ment méthodique de cette couche aérienne , vive et maligne figure dont le pinceau de Lancret eût pu rendre seul la piquante étrangeté ; l'autre , enveloppée de ce filet blanc et rose , voluptueusement noyée dans ses grands cheveux de jais , fuyant et revenant comme l'hirondelle dans son vol , pendant que la mulâtresse arrosait de temps à autre ses petits pieds d'eau de senteur , ou qu'elle agaçait une perruche bleue , retenue à sa chaîne d'argent près de la fenêtre.

M^{me} de Langey tenait alors entre ses mains deux bracelets en cheveux , ornés chacun d'un portrait , qu'elle venait de pendre nonchalamment sur sa toilette. Un hasard singulier avait pu seul accoupler sans doute ces deux bracelets , car la marquise ne les eut pas plutôt considérés qu'elle se hâta de les tendre à Finette , comme si elle eût redouté leur contemplation.

La mulâtresse , qui n'avait pas la même crainte , profita de la somnolence produite chez sa mattresse par le balancement du hamac pour jeter sur les deux bracelets un regard d'indiscrétion.

Ils étaient tous deux richement montés en pierres ; le double médaillon qu'ils contenaient était ovale : il représentait deux hommes, l'un en uniforme de simple capitaine de navire, l'autre en riche habit de velours, traversé d'un cordon bleu.

La figure du premier de ces deux hommes était intéressante au dernier degré, peut-être encore moins par son air de jeunesse et de haute distinction que par une pâleur mélancolique et précocce. Le souffle amer du découragement et du chagrin semblait avoir passé de bonne heure sur le front de ce jeune homme ; ses épaules étaient légèrement voûtées, son œil terne, ses joues amaigrées. C'était un héros de roman dans toute l'acception de ce terme, mais un héros de roman qui avait lutté, combattu ; un martyr avant le temps, martyr pour une idée ou pour un amour ! Sa main pâle et maigre, veinée de grandes veines bleues qui lui imprimaient le froid du marbre, tenait un porte-voix de bâtiment ; derrière lui flottait le pavillon blanc aux armes de France.

Sur le dos de ce portrait que Finette eut soin de retourner, elle lut cette inscription : *Marquis de Langey, né à Chollet en Vendée.*

L'autre médaillon offrait les traits d'un personnage plus âgé, aux manières aisées, mais graves. Le repos et la santé épanouissaient son teint, il portait le front haut et le regard assuré. Sa perruque poudrée se déroulait en boucles égales sur son collet ; outre son cordon bleu, il était décoré de plusieurs ordres. Par une coquetterie d'homme mûr, que les peintres ne manquent jamais d'encourager, il s'était fait peindre

avec les mains très-finies et ressortant des plus admirables manchettes que l'on pût voir ; il avait du reste la main fort belle.

Le peintre avait en outre ménagé dans cette miniature un coin de bureau chargé de lettres , sur l'une d'elles on lisait : à *M. de Boullogne, contrôleur général des finances de Sa Majesté et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit.*

Il fallut moins de temps à Finette pour reconnaître cette figure que l'autre ; à peine avait-elle aperçu M. le marquis de Langey, son entrée chez la marquise datant de deux mois avant le voyage où il mourut.

Elle renferma précipitamment les deux bracelets dans le tiroir quand sa maîtresse étendit les bras et l'appela.

M^{me} de Langey avait le regard fixe, hagard ; on eût dit qu'elle venait d'échapper à un péril.....

— J'ai fait un horrible rêve, Finette, dit M^{me} de Langey, comme malgré elle et ayant l'air de se débattre comme un fantôme dans son hamac..... Ta vilaine histoire de l'homme à la couleuvre, sans doute !... Il est temps, ajouta la marquise, que tu sonnes mes femmes pour l'aider à m'habiller, car la cloche ne tardera pas à sonner ; j'ai M. de Bongars, M. d'Esparbac, M. de Vannes et M. Gachard, qui viennent faire ici la *media-noche*.

Finette obéit ; le soir avait étendu son réseau d'ombres sur la chaîne des mornes qu'on apercevait de la fenêtre. Les femmes de la marquise montèrent bientôt, puis l'habillèrent. Malgré la pâleur légère répandue

sur son visage, M^{me} de Langey n'avait jamais été plus belle.

Elle parut à ce souper en simple robe noire.

Comme toutes les veuves, M^{me} de Langey n'avait rien eu de plus hâté que de se conformer à l'étiquette de son deuil, mais aussi mieux que personne au monde elle savait le temps précis qu'il est décent pour une femme de s'affliger. Le jour où la marquise pourrait mettre les diamans après les pierres noires était bien loin encore, mais elle se servait si habilement de tout l'encadrement obligé de sa tristesse qu'il semblait que les diamans n'eussent pu relever en rien l'éclat naturel de sa figure.

Son deuil était d'un an et six semaines, et la cour, où M. le contrôleur général avait tant de fois promis à la belle créole de la produire, lui imposait comme règle absolue six mois de veuvage avant qu'elle pût l'aborder.

M^{me} de Langey trouva son monde réuni dans la grande galerie boisée de cèdre, au sein de laquelle on avait servi le souper. Une demi-douzaine de négroillons en livrée bourdonnaient autour de la table, où s'élevaient en piles les ananas, les cédrats et les pastèques.

XV.

Evénemens.

C'est moi-même..... ouvrez, ouvrez !

(*Le coureur de nuit*, QUEVEDO, p. 13.)

On parla de choses diverses à ce souper, auquel assistèrent non-seulement les conviés, mais la ménagerie de la marquise, renforcée de plusieurs maîtres d'agrémens pour M. Maurice.

Depuis que Saint-Georges était devenu le page de Poppo et le compagnon de Maurice, la toilette du fils de M^{me} de Langey avait subi une transformation dont il est de notre devoir de parler.

M. le marquis de Langey dont peu à peu M^{me} de Langey avait composé *la maison*, se voyait entouré déjà de toutes les folles vanités qu'exigeait son titre aux yeux de sa mère. Dès huit heures du matin, on le lavait et on le poudrait à blanc ; on lui mettait une bourse, un habit à panier et de grandes manchettes ; il portait l'épée au côté et le chapeau sous le bras.

Le petit marquis de six ans se tenait déjà rogue et fier devant son assiette ; on lui avait appris à s'asseoir et à se lever avec dignité, il faisait la révérence presque aussi bien que Poppo,

Pour Saint-Georges il restait debout derrière la chaise de Maurice, ne soufflant pas, prêt au moindre signe à lui échanger son assiette ; il remplissait à ce souper l'office de *moulin*, office curieux dont nous vous entretiendrons tout à l'heure.

Autant vous eussiez ressenti de pitié à voir la tête enfantine de Maurice victime d'une mode qui la défigurait, saupoudrée à blanc, gâtée à force de rouleaux et de plâtrage, autant votre œil se fût arrêté avec intérêt sur la nature ingénument belle de Saint-Georges.

Le maintien du mulâtre était à la fois tranquille et fier ; ses formes, aussi parfaites que celles d'un vrai lutteur phrygien, se dessinaient en relief sur le cèdre et sur l'acajou qui boisaient la salle ; la blancheur éblouissante de ses dents, le feu de son œil et une certaine mélancolie noble et douce lui donnaient l'air de l'un de ces jeunes princes noirs que l'on voit apparaître dans les contes arabes, les cheveux relevés en tresses sur le sommet de la tête et arrêtés par des tours en diamans.

Le costume du mulâtre était en effet particulier : Saint-Georges ne portait pas la livrée des autres noirs, M^{me} de Langey ne l'y avait pas assujéti.

Non, à son turban de grosses perles, à sa veste de damas lilas rayé d'argent, à ses pendants d'oreilles et à ses bas galamment pailletés, on reconnaissait plutôt le nègre de fantaisie que le noir laquais, le noir esclave.

Et de fait, au milieu de toutes ces faces épatées, de ces misérables valets noirs, tortus, gauches, rabou-

gris, la nature vigoureuse du mulâtre devait se faire jour et produire l'effet d'une véritable exception.

Suivant un usage commun encore à ce jour aux blancs des Barbades, la fraîcheur de la salle où le souper était servi, son humidité vaporeuse et sensuelle était entretenue par des ventilateurs d'un nouveau genre, sorte de moulins mettant en action l'eau parfumée d'une pompe retombant en pluie froide et glacée sur le parquet. Des nègres richement vêtus posaient ces moulins près des convives. Saint-Georges avait la direction et le soin de celui de Maurice. Le petit marquis prenait un malin plaisir à ce rafraîchissement perpétuel qui faisait voler de temps à autre la poudre de son collet dans les yeux de son maître à danser.

Cet homme faisait partie de la meute de professeurs recrutés par M. Joseph Platon dans Saint-Marc et le Port-au-Prince pour l'éducation de M. le marquis Maurice. Il devait l'instruire à prendre de bonne heure du tabac avec grâce, à parler *gras*, ce qui était alors le suprême bon ton, à donner un coup d'œil subtil à ses basques, à observer la troisième position et à saluer avec grâce. Comme il se rouillait dans Saint-Marc en fait d'éducatons distinguées, il avait sauté en l'air à l'idée de diriger celle d'un marquis.

En observant de près Saint-Georges, le digne maître à danser, génie fort impartial, regretta beaucoup de ne pas l'avoir pour élève. Le pied et la jambe du mulâtre lui parurent irréprochables ; au souper même il ne put leur refuser son approbation, et il s'écria

en frappant Saint-Georges sur les mollets d'un coup assez fouetté de sa serviette :

— Voilà un *jaune* fort bien fait !

Après les singes, dont les femmes du dix-huitième siècle raffolèrent, parce que leur couleur sauve tranchait adroitement dans leurs boudoirs ou leurs portraits avec leur teint de lis et de roses, la mode, cette grande conseillère, leur avait insinué les nègres comme un contraste habile à leur blancheur. Le petit noir l'emporta bientôt sur l'épagneul, la perruche ou la levrette ; il donnait la patte aussi bien qu'un angora. Né dans l'esclavage, il devait se montrer doux et soumis. Bientôt la folie du jour inventa pour eux mille caprices : les tailleurs remontèrent à Paul Veronèse pour les habiller ; le pinceau des peintres de Louis XV les représenta escaladant les genoux des belles marquises, chiffonnant de leurs mains d'ébène les broderies des duchesses. De l'antichambre, ils sautèrent bien vite dans le salon ; leurs mutineries, que l'on eût châtiées à Saint-Domingue par la perte d'une oreille, semblaient en France un attrait de plus ; au lieu du fouet d'un nègre commandeur retombant à coups pressés sur leurs épaules, c'était la main caressante d'une comtesse ou d'une fille d'opéra qu'ils sentaient glisser sur leurs durs cheveux de laine. De la sorte et au milieu même de l'esclavage, il y eut deux peuples chez le peuple noir, le nègre esclave et le nègre bouffon ; le nègre des Antilles, saisi, fustigé à la moindre faute, et le nègre parisien, heureux, impuni, buvant le sucre dans la tasse d'or de sa maîtresse, pendant que son frère engraisait de

ses sueurs le champ africain d'où ce sucre était tiré !

Le goût du siècle , plus qu'un sentiment d'humanité et de compassion , avait donc amené de la part de la marquise cette distinction dans le costume de Saint-Georges. Le plus beau de tous les enfans mulâtres de l'Artibonite, le plus fort, le plus adroit lui avait paru digne d'être excepté de la classe vulgaire des noirs ; ces exemples-là se rencontraient alors fréquemment, témoin Zamore, le nègre de M^{me} Dubarry, et Scipion , l'enfant gâté de la duchesse d'Orléans ¹.

Dans son esprit, M^{me} de Langey devait donc trouver Saint-Georges très-honoré, très-heureux.

Mais Saint-Georges était mulâtre, Saint-Georges avait sucé dès l'enfance, avec le lait de Noëmi, cette haine distinctive de la race safranée contre la race noire ; il pouvait se croire, comme tous les mulâtres, d'une caste intermédiaire. Cette sorte d'égalité factice, pour les leçons et les jeux, établie à certaines heures du jour entre Maurice et lui l'étonnait à peine ; il y avait dans cette âme jeune je ne sais quel levain de noblesse et d'ambition qui fermentait.

Ainsi, bien qu'il ne fût guère entré au service de la marquise de Langey que pour son singe, le mulâtre avait vite compris qu'il ne tiendrait qu'à lui de devenir bientôt l'ami, plus encore que l'émule de Maurice, tant la supériorité de l'âge et de la force lui donnait d'audace, tant il avait hâte de se signaler.

¹ Propre mère de Louis-Philippe.

chez M^{me} de Langey par quelque fait à son avantage, un fait pour lequel la marquise, cette fée nouvelle, radieuse, qu'il admirait de toute la force de son âme, lui dit : « Saint-Georges, merci ! »

Ainsi encore se résolut-il à passer par tous les caprices méchants de Poppo, afin d'arriver par là plus sûrement à l'amitié de Maurice. Cette amitié, il la voulait voir fleurir et se développer chez Maurice à l'aide de son dévouement absolu pour M^{me} de Langey. Le premier sentiment que le mulâtre ressentit pour cet enfant plus jeune que lui, ce fut un sentiment de compassion mêlée de respect : Maurice était né chétif, Saint-Georges était vigoureux. Le mulâtre n'avait jamais aimé jusque-là que Noëmi ; encore dans cet amour entraînait-il un grand orgueil de protection. Les mains jointes devant le fouet de Platon, souvent Saint-Georges avait empêché sa mère d'être inhumainement battue ; il l'avait sauvée dans plus d'une rencontre de sa colère, apaisant le gérant par l'offre de sa chasse ou un tour merveilleux dont il le rendait spectateur. Eh bien, chose étrange ! cette même protection dont le mulâtre couvrait Noëmi, être faible, abandonné, il sentit que la nature de l'enfant la réclamait ; que cette nature, frêle et délicate, aurait besoin de la sienne. Il s'attacha vite à Maurice pour cette raison, l'idée ne pouvant lui venir encore que le fouet n'était que suspendu sur sa tête et qu'en cas de faute, Maurice lui-même ne pouvait l'en exempter !

Nous avons dit que Saint-Georges s'était soumis aux malignités de Poppo ; mais, en vérité, ce digne

animal n'était-il pas, après M. le marquis Maurice, le premier de la maison?

Poppo était un assez laid sapajou, affublé pour l'ordinaire d'un immense chapeau d'Espagnol à plumes bleues et jaunes, comme en dut porter autrefois Pizarre. L'emploi de Saint-Georges était de lui mettre du rouge sur les pommettes, de peigner sa barbe et de lui présenter sur un cristal une appétissante guirlande de goyaves et de fruits cristallisés au sucre candi. Le caractère de Poppo était loin d'être commode : si on lui servait le punch ou le tafia trop chaud ou trop froid, il le rejetait insolemment à la figure de son page, accompagnant ce geste d'une foule de grimaces et de contorsions qui le faisaient ressembler à un vieux Caffre. Deux rangées de dents, aussi aiguës que celles d'un crocodile, donnaient peu d'envie de se jouer à Poppo, qui prenait en outre un singulier plaisir à rejeter sans cesse sur la veste brodée du mulâtre les gouttes de sauce, les morceaux de graisse et de pâtes confites dont M. Printemps, pour complaire à la marquise, le bourrait quotidiennement.

Entre tous les convives, celui qui avait donné le plus de mal à Saint-Georges pendant tout ce repas, c'était Poppo ; il l'ajustait malignement de ses doigts velus et lui lançait, pour le faire venir à lui, des noisettes, des pepins d'orange et autres projectiles. Comme on avait trouvé bon de lui laisser suspendre à son cou le tambour de M. Maurice, il frappa dessus à la fin du souper avec un si horrible vacarme que la marquise fit signe au mulâtre de lui arracher le tam-

hour. Saint-Georges s'empessa d'obéir ; mais, à l'instant même, l'odieux Poppo, dont le museau devint d'un rouge cramoisi, le gratifia d'un coup de ses ongles sur le cou, si bien que le sang en jaillit sur ses dentelles.

Il y eut un cri, un cri étouffé ; mais ce qui surprit les convives et les força presque à s'entre-regarder entre eux, c'est que le mulâtre ne semblait pas avoir poussé ce cri. Il se tenait paisible, bien que le sang coulât sous sa veste avec abondance. La colère du singe son maître grondait encore comme un tonnerre souterrain entre ses mâchoires serrées...

— Ce cher agneau ! dit la marquise en se retournant vers sa bête favorite et en lançant à Saint-Georges un coup d'œil irrité ; il abhorre la contradiction !

— En ce cas, il ne faut jamais l'agacer, poursuivit le maître de latin, d'autant qu'il n'est pas orang-outang, *simius satyrus*, comme dit Linnée, et Tulpius après lui. L'orang-outang de M. Buffon, que j'ai vu, eut un jour une indigestion de fraises d'un accès de colère rentrée ; il est donc périlleux.....

— De laisser cette fenêtre ouverte..... monsieur le professeur. Le voisinage des maringouins nous va mal ; voilà sans doute ce que vous vouliez dire. Saint-Georges, fermez-la.

Jusque-là personne, hormis le mulâtre, n'avait pris garde à cette fenêtre..... Dans la nuit produite au dehors par l'enlacement confus et sombre des campêches qui la bordaient et qui formaient un cordon serré vers cet angle de la case, scintillaient deux yeux tournés vers Saint-Georges, deux yeux

dont le rayon ne le quittait pas. Quand le sang s'était échappé violemment des veines de son cou, ce n'était pas le mulâtre qui avait poussé ce cri étouffé, c'était cette figure immobile appuyée sur ses deux bras à la hauteur de cette fenêtre. Rien ne l'y détachait en saillie apparente, son teint noir et ses cheveux de même couleur s'y confondant avec l'obscurité dure et bleuâtre des fonds. Le regard de cette tête, regard brillant, animé, avait suivi Saint-Georges dans ses moindres mouvemens quand il avait présenté l'aiguère d'or au jeune marquis, quand il lui avait servi de *moulin*, quand le maître à danser de M. Maurice lui avait fait compliment de sa bonne mine, enfin quand Poppo s'était jeté sur lui de façon si incongrue.

C'était le regard de Noëmi !

Le regard d'une mère a le privilège céleste d'intervenir en tout lieu où souffre son fils ; l'œil de la négresse retenait une larme, car son fils, c'était sa vie ! Comme un chien aimant, elle eût alors léché sa blessure si elle eût pu se montrer sans inconvenance au milieu de ce monde indifférent ; elle eût serré de ses deux mains convulsives la gorge de ce misérable singe ! Elle était venue là à tâtons, dans l'obscurité, pour jouir de son fils sans qu'il la vît, pour suivre chacun de ses mouvemens et l'admirer. Saint-Georges couchait depuis quelques jours seulement aux communs de la grande case, Noëmi ne l'avait entrevu que furtivement ; elle ne s'en était point saturée, il lui manquait ! Elle avait eu soin de dire aux autres négresses qu'elle allait rentrer chez elle ; et là, dans le recoin le plus obscur, isolée de toute distrac-

tion, rêveuse, contemplative, elle se livra d'abord à une joie d'enfant en examinant les dorures de son costume, ses joues luisantes, ses yeux plus vifs au feu de ces mille lumières. La négresse n'eût pas aspiré avec plus de charme, pendant la chaleur, la brise rafraîchissante du cocotier que le frémissement léger du pas de Saint-Georges sur ces nattes : sa surveillance ne le quittait pas.

Son grand désespoir, c'était qu'il ne la vît, qu'il ne se troublât et qu'il ne brisât dans son service quelque flacon dès qu'il l'aurait vue. L'envie de quitter cet appui de fenêtre la tourmentait ; elle l'abandonnait un instant, puis y revenait bien vite. L'abeille, pompant le suc de sa ruche, l'aile émue et frémissante, éprouve moins de bonheur que n'en éprouvait Noëmi à se délecter des mouvemens de son fils. En le comparant à Maurice, énervé dès son jeune âge, elle ressentait en elle mille aiguillons secrets d'orgueil, les mères de cette couleur puisant toute leur sécurité en l'avenir dans la conformation physique de l'objet de leur tendresse.

Quand Saint-Georges, pour obéir à M^{me} de Langey, s'en vint fermer la fenêtre, Noëmi avait disparu ; il ne la vit pas s'enfuir en faisant sur sa poitrine un signe de croix.....

M^{me} de Langey, placée entre M. d'Esparbac et M. de Bongars, n'avait pas admis de femmes à ce souper. Les hommes qui l'entouraient murmuraient en vain autour d'elle mille complimens appris par cœur ; en vain ne manquait-il même à certains d'entre eux ni esprit ni belles manières, M^{me} de Langey gardait vis-à-vis de

ce cercle une attitude indolente, se laissant changer d'assiettes sans les salir, broutant quelques feuilles de son beau et large bouquet qui le disputait aux ananas à gerbes pourprées par ses mille nuances, et n'écoulant pas plus les sornettes de ces messieurs que les traités de morale des professeurs de Maurice.

Cependant M. de Bongars était gouverneur de la colonie, M. d'Esparbac était intendant et avait du goût, et M. de Vannes faisait de petits vers pour se consoler des rigueurs du biribi.

M. Gachard, le financier, possédait à son doigt une crapaudine de cinq cents louis, le galon de ses laquais était plus large ; il osa raconter qu'il dormait fastueusement dans un lit doré sous un ciel de glaces et qu'il *consommait* six cents nègres. Ceci lui valut un coup d'œil.....

Une certaine dignité froide ayant cependant remplacé bientôt la première gâté du vin, une partie de la société dut songer à la retraite. Le silence de la plaine était devenu profond, la nuit assez noire, le sol éclairé seulement par les scarabées traînant leurs corps étincelans sur les sables. Des exhalaisons dévorantes, s'élevant du sein des marais, corrompaient alors les parfums de l'acacia ; la terre haletait de chaleur et de fatigue. Si la fièvre de l'industrie n'eût point secoué, à la table même de M^{me} de Langey, ces lourdes natures, ses convives fussent demeurés pour la plupart ; mais dans peu ces corps assoupis se remuèrent. Le pas des chevaux et la voix des laquais retentirent bientôt sous la galerie ; la marquise jeta à ses hôtes un bonsoir majestueux du haut de son

balcon, et ils partirent fendant l'air pour se créer eux-mêmes un vent factice. L'habitation de la Rose reprit son calme.

Le poids de cette chaleur accablante ne tarda pas cependant à se faire sentir à la marquise. La fatigue du souper l'avait clouée, pour ainsi dire, dans la galerie; l'œil machinalement tourné vers Maurice, elle le contemplait légèrement assoupi auprès de Saint-Georges. Le désordre du souper régnait encore, çà et là des verres encore pleins, des glacières d'argent dont la grésille extérieure se fondait. Armé d'un large éventail de feuilles, Saint-Georges écartait les moustiques du front de Maurice.

Tout d'un coup il y eut, au milieu de ce silence, une clameur aiguë, lamentable..... Elle éclata d'abord, puis elle s'éteignit sourdement articulée comme une voix humaine dans la peur. Cette voix étrange réveilla l'enfant; la marquise s'aperçut alors seulement que Poppo avait disparu.

On sonna la cloche, on battit même, à le crever, l'innocent tambour de Poppo; rien ne parut. M^{me} de Langey, très-alarmée pour son singe, dit à Saint-Georges de la suivre en s'armant de son fusil. Tous deux, ils descendirent au centre des jardins de la Rose. La marquise avait mis son masque de gaze. En passant sous un dôme majestueux de palmistes, il lui sembla que le vent avait fratchi et qu'il agitait leurs panaches. M^{me} de Langey pensa que Poppo s'était absenté pour courir le bord de l'Ester, où il se livrait parfois à quelque pêche nocturne et frauduleuse. Le ciel en ce moment recouvrait sa robe

d'azur, des couples d'anolis familiers se poursuivaient sur les herbes, étalant à la lune, qui ressortait des nuages, leurs belles écailles dorées. La marquise n'entendait plus aucun bruit; Saint-Georges, couvrant ses oreilles de la paume de ses mains, écoutait avec impatience le cri du grillon troublant seul ces solitudes. Tout d'un coup, la crosse de son fusil, avec lequel il écartait les ronces parasites, heurta quelque chose d'agile et de furtif qui se déroula devant lui en poussant un sifflement; c'était une couleuvre qui remonta bien vite au tronc noueux d'un mapou et se blottit dans ses cavités.

Au-dessous de l'arbre le singe était étendu, râlant encore; le sang coulait à gouttes rares de son muse rose, un sang presque verdâtre, coagulé déjà sous les piqûres de la couleuvre pourpre....

Avide, comme tous ses pareils, de détruire la nichée des oiseaux et de jeter leurs œufs à terre, Poppo s'était suspendu par sa queue aux fortes branches du mapou; mais arrivé au gîte ténébreux de la couleuvre, elle l'avait piqué de façon à lui faire perdre l'équilibre. Le corps du pauvre singe, contusionné par l'affreuse chute qu'il venait de faire de l'une des branches du mapou, avait été reçu, pour comble d'infortune, par des bayaondes à crête aiguë : de là ces cris furieux et cette agonie du désespéré Poppo. Le singe se mourait autant de sa chute que du gonflement mortel de sa piqûre.

Toutefois ce ne fut pas ce spectacle qui fit ployer sous elle les genoux de la marquise; — non, — mais une autre vue, vue soudaine, impérieuse; M^{me} de

Langey venait de reconnaître le mapou sur lequel le nom de Tio-Blas était écrit.

Dans toute autre circonstance , elle eût songé à secourir Poppo ; cette fois, poussée par un pressentiment qui lui faisait redouter un autre danger, elle s'approcha hardiment de l'arbre dont la masse gigantesque vit éclairer bientôt son feuiller sous la torche de bois-chandelle que le mulâtre avait prise avec lui , et qu'il alluma à l'aide de sa pierre à fusil et de quelques feuilles sèches.

Au-dessous du nom de Tio-Blas , M^{me} de Langey put lire un autre nom tout récemment entaillé sur l'écorce et dont la dernière lettre n'était pas encore formée ; c'était le sien : *Caroline !*

Des pas lourds retentissaient en ce moment vers cette partie isolée du parc ; Saint-Georges, secouant sa torche sur les buissons et les frappant par intervalles de son fusil, semblait vouloir préserver M^{me} de Langey de la piqure venimeuse de tout reptile, quand, par un geste habile qui se fit autour de lui, il se sentit arracher la torche d'entre ses mains.

Presque en même temps elle s'éteignit sous le pied d'un homme..... Saint-Georges se retourna et vit, ainsi que M^{me} de Langey, l'homme s'avancer vers le mapou aux faibles clartés de la lune. Ce nouveau venu regarda quelques secondes autour de lui, puis il siffla la couleuvre, à laquelle il présenta quelques fruits secs et un vase de laitage.

La couleuvre au collier de pourpre parut bientôt ; elle s'approcha de l'homme d'un air soumis et comme

s'il se fût agi d'obéir à son roi et mattre. Elle retirait son cou lorsqu'un coup de feu l'abattit.

— Bien tiré, Saint-Georges ! cria M. Joseph Platon, qui survenait essoufflé. Bien tiré ; mais votre mère Noëmi vous attend à la veillée... Est-ce un ibis vert que vous avez descendu , mon jeune ami ? Qu'est-ce enfin ? A-t-on retrouvé Poppo ?

Pour toute réponse, Saint-Georges, qui abaissait son fusil, fit voir à M. Joseph Platon le corps de Poppo et à peu de distance du singe la couleuvre pourpre formant sur l'herbe, à la lune, un vrai collier de rubis. Trouvant sans doute que les mânes de son perroquet étaient vengées, Platon poussa une exclamation de joie qu'heureusement M^{me} de Langey n'entendit pas, tant elle prêtait une craintive attention aux mouvemens de l'homme qui venait de présenter le lait à la couleuvre..... Cet homme avait ri d'un rire infernal lorsque la couleuvre était tombée.

— Caroline ! je vous retrouve, murmura-t-il en bondissant tout d'un coup aux côtés de la marquise, dont il arracha le masque de gaze.

— Tio-Blas ! dit-elle d'une voix presque éteinte par la frayeur.

— Moi-même, Caroline, j'ai à vous parler cette nuit.....

— Cette nuit ?

— Dans une heure, Caroline. Demeurez dans votre chambre, j'irai.

La marquise le regarda, et elle eut peur ; elle lui fit de la tête un signe d'assentiment.

— Dans votre chambre, reprit-il.

— Dans ma chambre , Tio-Blas.

Il s'éloigna aussi rapidement qu'il était venu et ne tarda pas à franchir les raquettes les plus serrées. On eût dit que les paroles de cet homme singulier avaient cloué M^{me} de Langey à la place même où elle venait de les entendre..... Le mulâtre et Platon ne pouvaient rien comprendre à cette scène.

Cependant les laquais noirs de l'habitation arrivaient ; ils ramenèrent leur pâle maîtresse sur leurs bras. Finette fut la première à remarquer le désordre et l'abattement de son visage.

— Reposerai-je dans votre chambre comme j'ai coutume, madame ? demanda la mulâtresse à la marquise.

Elle soulevait en même temps le réseau bleu de la moustiquaire.

— Pas ce soir , Finette ; la veillée de Noëmi vous retiendrait à l'office, n'est-ce pas, si tel était mon bon plaisir ?

— Oh ! certainement, madame la marquise, et jusqu'à cinq heures encore !....

— Eh bien , Finette, vous pouvez aller à la veillée.

— Madame est bien bonne , et je la remercie de tout mon cœur. Mais comme madame est pâle !

— Tu crois, Finette ? dit M^{me} de Langey en s'approchant de sa glace.

— La perte de Poppo est grande , reprit Finette ; mais aussi Poppo était bien gourmand. Je connais,

madame, un capitaine anglais qui vous rapportera un *ouistiti* ¹.

Dès que Finette fut sortie, M^{me} de Langey, remise à peine de son trouble, visita de nouveau avec un grand soin les fenêtres que Finette avait fermées. Aucun pas ne retentissait vers cet endroit de la case, et, comme pour la rassurer, arrivait à travers les fraîches raies des persiennes la voix chevrotante des vieux nègres réunis autour de Noëmi à l'office.

Tout d'un coup la marquise poussa un cri étouffé et recula comme si la couleuvre pourpre se fût levée sous ses pieds.....

Un homme, sortant sa tête de dessous les courtines en dentelles de sa toilette, se tenait debout et la regardait les bras croisés.

¹ Le plus petit singe connu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

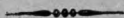
TABLE DES CHAPITRES.

Avant-propos (à M. le duc de Fitz-James).

SAINT-DOMINGUE.

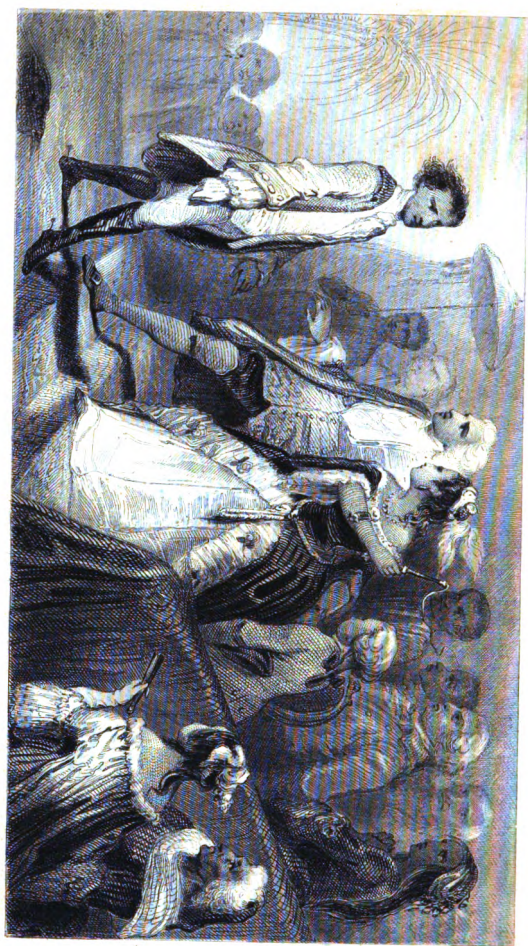
Chap.		Pages.
I.	L'ajoupa.....	15
II.	Joseph Platon	31
III.	Une aubade.. ..	47
IV.	Créole et marquise... ..	53
V.	Conversations à l'office.....	65
VI.	Une mère.....	73
VII.	Le départ.....	80
VIII.	Deux baptêmes.....	89
IX.	Un nègre et un perroquet.....	103
X.	Le mapou.....	113
XI.	Noëmi.....	129
XII.	Conversation d'une robe feuille-morte....	143
XIII.	Poppo.....	151
XIV.	L'homme à la couleuvre.....	155
XV.	Événemens.....	163

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE,



LE CHEVALIER
DE SAINT-GEORGES.

BATIGNOLLES-MONCEAUX,
IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ, 24, RUE LEMERCIER.



845 F.52

LE CHEVALIER
DE
SAINT-GEORGES

PAR
Roger de Beauvoir.

Deuxième édition,
AVEC DE NOUVELLES NOTES DE L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
H.-L. DELLOYE, ÉDITEUR,
13, PLACE DE LA BOURSE.

1840.

THE CHRYSTAL
IN
SAVANT-GIROTTES

THE
SAVANT-GIROTTES
THE
SAVANT-GIROTTES
THE
SAVANT-GIROTTES

THE
SAVANT-GIROTTES
THE
SAVANT-GIROTTES
THE
SAVANT-GIROTTES

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.

XVI.

Cio-Blas.

— *Venga la muerte ; ya soi listo !*

— Vienne la mort ; je suis prêt !

Il portait le costume d'un simple marchand de la partie espagnole de l'île.....

C'est vous dire que son habillement consistait dans un méchant pantalon de basin blanc, une veste brune d'étoffe légère, garnie de deux ou trois rangs de boutons d'or, un manteau de drap bleu avec un large galon au collet, un chapeau noir entouré d'une vieille ganse à brillans.

Mais tout cela usé, terni, misérable..... Vous eussiez cru voir un juif de Santo-Domingo au lieu d'un marchand.

Deux pistolets damasquinés au pommeau reposaient pourtant à sa ceinture à côté d'un couteau fermé, dont la seule lame eût coupé la branche d'un tamarin.

Il ôta son manteau, le ploya et le jeta assez arrogamment sur le lit.

A l'index de sa main droite scintillait en vives bleuettes de lumière un diamant d'étrange grosseur.

Ce personnage était de taille exiguë; c'était moins un *hombre* qu'un *hombrecillo*, mot qui résume merueilleusement en espagnol un petit homme.

En revanche, sous cet ensemble inculte, sous ces vêtements secs et râpés, il conservait une expression de physionomie peu commune.

Son teint pâle n'avait rien de celui des habitans ordinaires de la partie espagnole; ses dents, ses mains et sa barbe, toutes choses dont il se montrait fort curieux, n'appartenaient pas davantage à cette caste bâtarde, sœur de l'Afrique. Sa lèvre inférieure exprimait un grand dédain; ses joues maigres couvaient la fièvre, mais cette fièvre continue à laquelle sont en proie, plus particulièrement sous les tropiques, les hommes sombres, haineux.

Rien qu'à le voir ainsi les bras croisés devant la marquise de Langey, vous eussiez deviné sa nature hautaine. L'arc de ses sourcils noirs se soulevait par momens au-dessus de son front plissé déjà de quelques rides bien qu'il eût à peine trente ans. Son regard limpide et froid dénotait l'opiniâtreté, mais une opiniâtreté terrible en sa voie, à laquelle rien ne

coûte ni ne résiste. L'empreinte irrécusable de la fatalité marquait cet homme, tombant pour ainsi dire en ruines autour de lui-même, usé par les passions ou le climat, eau stagnante au premier aspect, mais qui fermentait continuellement au soleil. A travers sa dégradation et sa misère, il laissait percer des airs réels et imposans d'autorité.

Debout devant la marquise, il l'examinait avec une avidité singulière; il semblait qu'il y eût longtemps qu'il n'eût contemplé ses traits; il s'en repaissait comme l'alligator se repait d'abord de sa victime, — par la vue.

En ce moment terrible, la marquise regretta de ne plus avoir de mari, de défenseur; mais l'horreur de sa situation l'entraînait, elle connaissait cet homme, et il était écrit qu'elle lui devait répondre comme à un juge.

— Caroline, dit-il, depuis combien de temps me croyez-vous de retour ici?

— Mais je ne sais..... Qui me l'aurait dit?..... Vos propriétés ne sont-elles pas dans le continent espagnol?

— Mes propriétés! vous riez. Je suis un marchand orpailleur qui commande, pour son commerce, à quinze nègres : voilà tout.

La marquise ne répondit pas à ces mots prononcés avec une ironie insouciance.

— Vous ne doutez pas de mes paroles, je l'espère! Me croyez-vous noble ou grand seigneur, par hasard? Fi donc! Je suis Tio-Blas, un marchand. L

— Oh ! reprit-elle en se cachant la figure de ses deux mains, je ne l'ai point oublié ! Mais..... qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous dire, Caroline, que je vous hais.

— Vous me haïssez ? reprit-elle en se levant toute pâle.

— Comme on hait le noir qui incendie votre maison, celui qui empoisonne vos bestiaux, celui qui essaie de vous tuer. Vous êtes la couleuvre, Caroline, la couleuvre longtemps aimée, à laquelle j'offris le lait ; maintenant vous ne pouvez ignorer le sort de la couleuvre, — le fusil d'un misérable noir l'a tuée ; — mais vous, — vous, Caroline, qui vous tuera ?

— Vous me faites frémir..... Vous êtes cruel, Tio-Blas ; si j'eus des torts, je vous en demande pardon !

— Vous humilier, vous ! allons donc ! vous devez porter la tête haute..... Ah ! vous ne savez pas d'où j'arrive, Caroline ? Eh bien ! moi, je vais vous le dire. J'arrive de la Guadeloupe ! de l'habitation des Palmiers, où vous étiez et d'où vous veniez de partir.....

— L'habitation serait-elle brûlée ? dites..... une révolte de noirs..... peut-être ?..... Vous avez, je le vois, à m'annoncer de tristes nouvelles.....

— Tristes, Caroline, tristes comme la robe que vous portez. Vous portez le deuil de M. de Langey ; c'est héroïque !

— Ne le dois-je pas ?

— C'est juste..... Mais dans les cafés on m'a appris là-bas d'étranges choses.

— Dans les cafés !

— Écoutez donc ! c'est le seul endroit où l'on m'ait parlé de vous avec franchise !... Vous avez, madame, de vrais amis à la Guadeloupe !

— Je ne vous comprends pas. Qu'alliez-vous faire aux Palmiers ? Me chercher ? Mais je n'avais répondu à aucune de vos lettres. Je devais agir ainsi, je l'ai fait ; vous m'avez écrit que vous aviez été le témoin de M. de Langey, je vous en remerciai. Vous ne pouvez avoir recueilli sur moi aux Palmiers ou dans les cafés de la colonie des mots cruels, insultans, sans les avoir punis de votre dédain ou de votre vengeance. Que venez-vous donc m'apprendre ? Depuis que je ne vous ai vu, monsieur, continua la marquise en baissant la voix, j'ai subi le poids d'une grande douleur, vous ne venez pas la réveiller ; oh ! cela serait infâme !

— Pas de phrases, madame ; je suis l'un de ces voyageurs qui, grâce aux mille circuits de la route, n'a jamais pu aborder le point de vue qu'il cherchait. Vous m'avez toujours échappé, vous m'avez promené de détours en détours ; Caroline, il faut m'entendre ! Je viens savoir aujourd'hui de vous-même ce que c'est qu'une femme, ce qu'en doit faire ma colère ou mon amour ; car, encore une fois, je l'aime et je la hais tout ensemble ; mais elle m'a joué, elle m'a trahi, je ne veux plus d'elle que comme ma femme, ou elle mourra !

— Comme votre femme ! reprit-elle avec un mouvement de dédain.

— Comme ma femme ! continua Tio-Blas, dont les lèvres bleuâtres tremblaient.

— Tio-Blas, vous n'y songez pas !

— Je viens réclamer une promesse..... j'ai compté sur vos sermens, Caroline; vous devez être ma femme, vous la serez !

— Tio-Blas, respectez mon deuil, si vous ne me respectez pas moi-même. Tout doit finir entre nous, je ne m'appartiens pas. Oui, je vous avais promis ma main, cela est vrai, mais en d'autres temps..... Aujourd'hui je dois rester veuve.....

— Veuve à vingt-cinq ans ! veuve en aimant le luxe et les pierreries ! dit-il avec un rire étouffé. Car vous aimez les pierreries, marquise, je ne l'ai point oublié !

— Tio-Blas !

— C'est pour cette raison que je veux vous emmener avec moi — chez moi — à San-Yago; — vous y verrez des mines, des bassins d'or. Vous auriez tort de me refuser ; Caroline, mon habitation est moins splendide que la vôtre, mais on s'y plaît. Nous repasserons de là en Espagne, si vous voulez. Acceptez-vous ?

— La marquise de Langey épouser un simple marchand !

— Le nom de ce simple marchand, Caroline, vaut peut-être bien celui d'un contrôleur général de France. Que dites-vous de celui-ci, le comte de Cerda !

— Vous, le comte de Cerda ?

— Oh ! cela vous étonne ! Don Juan Alvarez d'Al-

hange de Cerda, c'est mon nom. Vous semble-t-il sonore ? Je suis de Catalogne, et l'évêque de Santo-Domingo est tout bonnement mon oncle..... Encore une fois, cela ne vaut-il pas la noblesse de robe de M. de Boullogne?.....

L'Espagnol avait enlacé de son regard la tremblante M^{me} de Langey. L'assurance amère de ses paroles confondait toutes les idées de la marquise..... Jusque-là elle n'avait vu dans Tio-Blas qu'un marchand ; était-ce un piège que cet homme lui tendait, ou bien avait-il le droit de traiter avec elle d'égal à égal ? Il la tira lui-même de ce chaos de pensées en lui disant :

— Eh bien ! maintenant le noble ne vous semble-t-il pas l'égal du financier ? Le noble est jeune, vert encore ; on l'appelle, je sais, Tio-Blas le marchand ; mais il a ses parchemins bien en règle. Marquise, ce noble en ruines vous déroulera son histoire ; la place que vous y tenez fut terrible. Entre nous il y a du sang !

— Du sang ! cria-t-elle épouvantée.

— Du sang, dit l'Espagnol en marchant vers elle.

— Et vous osez m'offrir votre nom ; qui que vous soyez, Tio - Blas ou comte de Cerda ? que m'importe ? Vous ai-je commandé jamais un crime, monsieur ?

Tio-Blas, dont les dents se froissèrent d'abord avec rage, répondit avec un air de raillerie calme à la marquise :

— Vous me rappelez le confesseur de la vieille

duchesse de Capmani. Il était précieux à entendre sur le fameux axiome de : *Qui veut la fin, veut les moyens*. Pour mon compte, je regrette beaucoup de n'avoir pas suivi les conférences de ce fameux casuiste. Il m'aurait peut-être appris qui de ces deux natures est la damnée, de l'esclave qui tue ou du maître qui fait tuer.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'y a pas que moi de coupable, Caroline, et qu'à la confession de ma vie que vous allez entendre, il me faudra répondre par la vôtre, marquise de Langey !

— N'aurez-vous pas pitié d'une pauvre femme qui ne porte plus ce nom ?

— Vous avez raison, Caroline ; j'aurais pu avoir pitié de la femme du marquis de Langey, mais je n'en aurai point de la maîtresse de M. de Boullogne ! Vous m'écoutez. Aussi bien ces momens pour moi sont solennels.

Il reprit après une pause interrompue seulement par la respiration de la marquise :

— Il y a dix ans, j'habitais San-Lucar de Barra-meda, jolie petite ville située à trois lieues de Cadix, sur la gauche du Guadalquivir. A vingt ans (c'était l'âge que j'avais alors), je ne connaissais pas, le croiriez-vous ? d'autre joie que de faire la sieste sous les oliviers, de boire du vin de Manzanilla et de fumer des cigares. Je n'avais jamais connu les embrasse-mens d'une mère. Mon père, homme avare, me laissait à peine quelque argent. Élevé par ses ordres chez un chanoine, dans l'enceinte de San-Lucar, dont

je n'étais jamais sorti, j'ignorais la vie des jeunes gens, leurs trois amours furieux, le vin, le jeu et les femmes. J'aurais fait peut-être un excellent bibliothécaire, mais il ne me serait pas venu en idée de songer qu'une femme pût être perfide ou qu'on pût tromper un ami. Jamais je ne désirai seulement de voir la baie de Cadix, ses pavillons relevés ou pendans sur l'eau, ses femmes épanouies comme des fleurs à ses balcons, ses processions, ses fêtes. Mon humeur sauvage s'accommodait mieux de la lecture des auteurs les plus abstraits que de la conversation d'une jolie fille allant puiser de l'eau à la fontaine. Un jour cependant je fus accosté dans la principale rue de San-Lucar par un vendeur de cigales qui me remit un billet; il était d'une dame connue, m'en dit-il, à Cadix pour son luxe, la marquise de la Higuerra. On m'y mandait de venir, et que je n'aurais pas sujet de le regretter. Comme je ne savais trop à quelle sorte de rendez-vous j'allais, je ne suivis cet homme qu'après avoir pris mon épée; il avait loué passage pour moi sur une felouque qui nous mena à Cadix.

» La marquise me parut logée magnifiquement, mais dans le quartier de la ville le plus retiré. C'était une vieille femme dans toute l'acception du mot, et je ne m'étonnai plus, en l'examinant, du ton aimable de sa lettre. Elle avait un gros bouquet de fleurs au côté, la jupe courte et voltigeante, l'œil hardi et le jeu le plus fripon d'éventail qui se pût voir. Or, cette marquise-là, c'était ma mère! ma mère, séparée de l'auteur de mes jours depuis ma naissance; ma mère,

vivant à Cadix sous le nom d'une de ses parentes défunte; elle s'était souvenue fort à propos pour moi qu'elle avait un fils, et comme vous le pensez, notre joie de nous retrouver tous deux fut extrême.

» Avant de me faire cette confidence, elle jouit d'abord de mon embarras; le mystère de cette entrevue lui sembla (elle me l'a souvent conté) une de ses plus douces jouissances. Bientôt elle m'entoura de soins, m'équipa selon mon rang et se fit un devoir de m'accorder au centuple tout ce que me refusait mon père.

» Vous imaginez-vous un jeune homme de vingt ans contenu jusque-là dans toutes les bornes et à qui l'on offre les moyens de vivre à sa guise? Je trouvais chez moi, chaque jour, des étoffes de toute espèce et de toute forme, des laquais nombreux, des bourses toujours remplies : je pouvais me mêler dans la nuit aux sérénades, respirer la fraîcheur des jets d'eau et des bosquets, avoir une vie tressée de fils d'or et obtenir bien vite gain de cause auprès des femmes ! Une passion plus frénétique et moins insensée pourtant que l'amour me saisit ; cette passion, ce fut le jeu !

» Je n'eus que trop d'occasions de la satisfaire. J'étais attiré vers cet incroyable amour, uniquement parce que je le trouvais au-dessus des amours vulgaires, qu'il était chez moi poétique, idéal et le prétexte de singulières profusions. Je jetais l'or aux aguadores et aux premiers pauvres qui me demandaient l'aumône ; j'allais moi-même dans les hôtelleries payer aux matelots du vin de la Manche; je do-

tais par orgueil de pauvres étudiants qui couraient pieds nus sans avoir de quoi s'acheter des livres ; enfin , la chance me servit tellement que je fus cité dans tout Cadix comme un nabab de l'Inde pour ses trésors.

» Sur ces entrefaites , ma mère mourut , et avec elle s'éteignit le soleil de ma fortune. Au lieu d'obéir , comme autrefois , à mes désirs , les cartes leur furent contraires ; je perdis des sommes considérables et vendis bientôt deux palais. Mon père avait résolu de ne point m'entendre ; il se tenait scellé dans un couvent , après avoir légué à ma sœur toute sa fortune ; celle de ma mère s'était vue engloutir dans l'horrible gouffre ! Il fallait me résoudre à traîner dans quelque ville d'Espagne la vie misérable d'un hidalgo , me voir saisi par des gens de justice pour mes dettes ou m'exiler. Les colonies m'offrirent non-seulement un refuge , mais encore une fortune. Entre toutes les autres , Santo-Domingo me plut : le patron de cette ville était le mien. Je trouvai moyen de m'y rendre sans payer même mon passage , je suivis ici l'évêque don Fernando del Portillo , mon parent , qui venait d'être nommé à cette haute dignité.

» En abordant l'embouchure du fleuve l'Ozama , je ne pus m'empêcher de remarquer sur la rive gauche la maison , ou plutôt le château que don Diegue Colomb , fils de Christophe , fit bâtir pour s'y retirer. Revêtue d'une enceinte de murs épais , elle semblait défier la main du temps. Ce château me fit penser à celui de mon père , mon père qui mourrait sans me voir , mon père qui m'avait maudit ! Mes châteaux ,

mes fiefs n'existaient plus , j'étais un paria , un exilé !

» Les Espagnols avaient couvert la terre où je posais le pied des vestiges de leur ancienne puissance ; leur grandeur se retrouvait partout sur ce sol inégal et gonflé de décombres , exposé aux tremblemens de terre et aux exactions perpétuelles , engraisé du sang et de la sueur des noirs , qui , sous le fouet du maître , succombaient sans même servir. C'était un Chanaâm ouvert à mon industrie ; je n'hésitai pas à mépriser ceux de ces hommes qui préféraient la vie de citadins nonchalans à l'exploitation de ces landes incultes , de ces mines précieuses qui devaient enfanter de l'or ! Je choisis pour demeure San-Yago ; le Rio-Verde renfermait tant de parcelles de ce métal qu'il le charriait avec le sable. Un esprit actif comme le mien concentra bientôt son activité dans ce commerce ; sous le nom de Tio-Blas , je devins un des plus riches marchands espagnols.

» Mes plongeurs faisaient merveille. Ils ne pouvaient d'abord extraire chacun de ce sable que pour une gourde environ de paillettes ou grains d'or ; je les dirigeai si bien qu'ils doublèrent ce produit. Obligés souvent de plonger dans les endroits les plus profonds , ils m'en rapportaient de petits grenats rouges si fins et si transparens qu'avant de les soumettre au lavage et à l'action du feu , je me prenais à les regarder et à m'attendrir sur eux. Cet or natif me rappelait ma première vie , mon enfance passée près du chanoine de San-Lucar , ma pureté candide et tous ces tranquilles instincts que j'avais perdus !

» Moins ambitieux que moi , mais aussi plus heu-

reux, mes paisibles voisins se contentaient d'un hamac, de canaris faits d'une poterie humble, de la vue de la plaine et d'un peu d'eau aiguisée de tafia.

» Moi, j'avais refait fortune ; je ne suspendais pas mon hamac entre deux arbres, j'avais acheté de mes beaux deniers une tour moresque auprès du Rio-Verde. Le front de ma tour, quand venait le soleil couchant, se mirait dans ma rivière aux lingots d'or. Je puis vous assurer que l'ombre du comte de Cerda était bien effacée de ma mémoire ; j'étais un négociant, un trafiqueur, — voilà tout.

» Des affaires pressantes m'appelèrent à la Guadeloupe. Jusque-là je n'avais pas quitté ces plaines tranquilles, ces marais devenus pour moi des trésors. J'arrivai à la Pointe-à-Pitre. Là, pour la première fois, je vous vous vis.

» A travers ma folle existence de joueur, j'avais du moins, Caroline, préservé jusqu'à ce jour mon cœur de tout amour sérieux ; je vivais dans une ignorance heureuse de tout ce qui est passion. Le jeu m'avait traité trop cruellement pour que j'eusse envie de m'y reprendre ; la fortune me souriait : il ne manquait donc à ma nature ardente qu'un seul incendie, l'amour !

» Cette source des inspirations héroïques et des crimes insensés, la fureur du jeu l'avait tarie chez moi, du moins je le croyais : j'étais un convive enivré de vin et d'opium, n'ayant jamais laissé épanouir cette fleur de joie ou de tristesse au fond de mon cœur ; je ne me défiais pas même des femmes, — je ne les connaissais pas !

» Un de vos regards pénétra cet assoupissement ; mais , chose surprenante ! il m'entra au cœur je ne sais quelle pointe acérée , terrible , quand je me délectai la première fois de votre beauté. C'était à un bal , il y a huit ans. Tous les jeunes gens de la ville vous entouraient ; les créoles , vos rivales , avaient elles-mêmes pour vous des éloges et des sourires. Merveilleusement née pour mentir , vous ne désespériez aucun de ces soupirans : à celui-ci , une fleur de votre bouquet ; à cet autre , une œillade ; au plus favorisé , votre éventail. Vous veniez à peine de sortir de la tutelle de vos parens et d'épouser M. le marquis de Langcy. C'était à qui vous débiterait ces galanteries de France , pour lesquelles je ne me suis jamais senti formé ; tous les danseurs bourdonnaient autour de vous comme autant de mouches luisantes. Je vous vois encore : vous étiez l'étoile du bal , chacun se pressait , s'agitait autour de vous. Vous aviez une belle robe blanche à bouffettes bleues , et vos cheveux noirs sans aucune poudre. Je remarquai à votre cou un magnifique collier de diamans ; mais vous eussiez porté de simples perles que vous n'en eussiez pas moins effacé toutes ces femmes. Retiré dans mon coin , auprès d'un jeune homme dont l'œil ne vous quittait pas , je vous regardais sans lui parler , je suivais tous vos mouvemens , quand il me dit :

» — N'est-il pas vrai que ma Caroline est belle ?

» J'éprouvai à ce seul mot une aversion étrange pour ce jeune homme ; il était votre mari. Ce n'était pas à lui , mais bien à un juif de la Pointe-à-Pître

que je devais mon invitation à ce bal ; je ne lui répondis pas , je pris mon chapeau, et je sortis.

» Ce qui motivait dans mon esprit cette brusque disparition, c'était moins le déplaisir que j'avais éprouvé d'être arraché si brusquement à mon rêve que l'humiliation réelle qui m'avait saisi de n'avoir pu fixer seulement votre attention. A peine en effet m'aviez-vous regardé ; mes habits n'avaient rien que de modeste ; vous étiez d'ailleurs trop entourée pour songer à moi.

» Avec votre image, que j'emportai et dont rien au monde ne put me distraire pendant la nuit qui suivit ce bal , j'emportai aussi l'espérance de vous revoir. Déjà je ressentais tous les aiguillons de cette soirée, je faisais mille projets, je voulais vous enlever, me venger de mes rivaux, que sais-je ? Je me tordais, je vous appelais, j'étais fou !

» Résolu de vous revoir, j'allai le lendemain chez ce juif qui m'avait valu l'honneur funeste de vous rencontrer à ce bal. Le bonhomme était alors occupé à défaire un écrin de son enveloppe ; un grand laquais noir, qui venait de le lui remettre, tenait le bouton de sa porte comme s'il eût attendu une parole de lui avant de sortir.....

» — C'est bien, Jupiter ; vous direz à la marquise de Langey que je lui renverrai l'écrin pour un prochain bal.

» En parlant ainsi, il faisait sonner joyeusement dans sa main plusieurs pièces d'or.

» Le nègre parti, je demandai au juif de voir l'écrin.

» — Il me fait honneur, qu'en pensez-vous ? reprit-il ; mes diamans ont dansé hier sur le cou d'une marquise !

» — Vos diamans ! Que voulez-vous dire ?

» — Que je les loue, pardieu ! à M. le marquis de Langey. Cet excellent jeune homme aime tant sa femme ! il fait tant de dépense pour elle !

» — Le marquis de Langey ! Quoi ! ne serait-il donc pas riche ?

» — Je n'en sais rien ; toujours est-il qu'il me doit neuf cents piastres..... A son arrivée dans la colonie, il a d'abord fait belle figure ; mais depuis son mariage, il emprunte. C'est peut-être le jeu : ils sont tous acharnés ici après les cartes !

» — Mais la marquise, la femme de M. de Langey ?

» — Mon jeune confrère, ne m'interrogez pas sur elle ; c'est une femme dont je tomberais peut-être amoureux si je n'avais pas de cheveux blancs..... Figurez-vous qu'elle fait à elle seule aller le commerce de la Guadeloupe ! Chaque jour de nouvelles parures, des caprices, des idées de l'autre monde ! N'a-t-elle pas donné l'autre mois une collation où il y avait pour trois cents livres de fraises ! Il est malheureux que cette femme-là n'ait point épousé quelque fermier général !

» — Je ne vous demande pas si vous la croyez coquette ?

» — A l'extrême..... Elle a rendu un jeune nègre si amoureux d'elle, pour l'avoir seulement portée en chaise à la promenade, que le pauvre garçon s'est allé noyer dans le puits d'une *norja*.

» — Écoutez. Vous chargez-vous de me faire expédier de chez moi, à l'aide de ces deux mots que j'écris, un coffret laissé à San-Yago? Combien attendrai-je de jours?

» — Quinze au plus; le navire *l'Hercule* part ce soir même; je me charge de votre commission.

» Après ce dialogue, je quittai le juif. J'avais recueilli de sa bouche plus de renseignemens que je n'en aurais espéré de votre mulâtresse. Cet amour absorbant dominait la veille toutes mes pensées, je me débattais en vain sous son influence magnétique : il me tenait garrotté sous lui, je ne pouvais faire un pas! Aujourd'hui je me sentais plus à l'aise : je vous savais pauvre, je pouvais vous aborder! Quelle joie, quel orgueil j'éprouvais à me contempler moi-même! Possesseur d'un riche domaine, je pouvais mettre à vos pieds une fortune, vous sauver de la honte peut-être!..... En cas de fuite, mon bras vous était acquis, mon esquif préparé vous attendait, et alors vous viendriez avec moi, vous quitteriez ces lieux où je ne faisais que passer comme passe l'oiseau; mon palais vous recevrait!

» Vous aimiez singulièrement la musique. Quelques jeunes gens de la ville me proposèrent d'assister à un repas qu'ils vous offraient; je vous accompagnai sur le clavecin : j'entrevis ainsi de plus près votre fatale beauté. La journée se passa en conversations, en plaisirs. M. de Langey ne vous quittait plus; je sus si bien faire que je l'éloignai : il se mit au jeu, et je pus vous parler une première fois de mon amour!

» Quels aveux ! quel langage ! Chacune de mes phrases exprimait assez l'ardeur de ma passion ; j'ai-
mais d'un amour fougueux, irrité par les obstacles :
jusque-là je n'avais jamais aimé. Vous reçûtes mes
confidences en riant ; vous paraissiez n'y pas croire,
et vous me demandâtes pour gage de ma parole un
reliquaire d'émail que je portais sur la poitrine. C'é-
tait, disiez-vous, le seul moyen que vous eussiez de
conjuré le démon : vous m'accusiez d'être le vôtre ;
vous me donniez ainsi de l'orgueil à mes propres
yeux ! Je vous laissai ce reliquaire au travail duquel
je tenais beaucoup ; je l'avais rapporté d'Espagne, et
le duc del Campo m'en avait offert un sac de portu-
gaises. J'avais aussi quelques chapelets en or dont je
fus heureux de vous parer ; il me semblait qu'un Espa-
gnol comme moi ne pouvait mieux faire que de vous
couvrir d'amulettes et de vous consacrer comme une
chose sainte.

» En prévenant ainsi vos moindres désirs, je
croyais être le seul, je ne tardai pas à me découvrir
un rival dans M. de Langey lui-même. Jaloux de vous
attacher à lui par tous les liens, M. de Langey, ainsi
que me l'avait déclaré le juif, ne se faisait faute d'en-
gager pour vous de rudes sommes au jeu ; il partait,
empruntait et perdait presque toujours avec une
rare constance. Je ne tardai pas à me trouver humilié
de cette concurrence intéressée, ce joueur acharné
que je trouvais sur mon chemin pavé d'or me déplut
au dernier point. Cependant, grâce à vos recomman-
dations, je ne laissai rien échapper de cette mauvaise
humeur ; le sort traitait d'ailleurs impitoyablement

M. de Langey, et dans cet étrange tournoi, entrepris pour vous et sous vos yeux mêmes, je me flattais raisonnablement d'être le vainqueur !

» Une circonstance singulière m'en fournit bientôt l'occasion. Le bal le plus magnifique se préparait à la colonie pour la réception du nouveau gouverneur ; vous deviez y assister. La toilette des femmes y serait, disait-on, éblouissante ; toutes les sultanes de l'île étudiaient déjà leur costume : car ce bal devait être un bal masqué. Vous aviez choisi l'habillement de Jeanne de Naples. A votre grande surprise, le juif qui vous fournissait vos pierreries avait disposé de cette parure ; une rivale avait fait le coup. Vous alliez vous trouver, dès votre entrée à ce bal, embarrassée par les chuchotemens et les regards curieux ; on ne manquerait pas de se demander comment la femme du noble marquis de Langey n'avait point de diamans ? Le bal réunissait tous les colons opulens de l'île ; et vous, l'astre des fêtes, vous verriez pâlir votre éclat ; vous, le bouquet des bals, vous laissiez tomber vos fleurs à terre ! Ces réflexions vous assiégeaient, et vous m'en faisiez tristement la confidence quand un nègre domingois vint me demander à la porte de votre case ; je le reconnus vite pour un des miens ; il m'apportait le coffret demandé par l'entremise du juif. Je ne me tins pas de joie, je savais qu'il renfermait un collier du prix de vingt mille piastres ! Les diamans arrivaient fort à propos. Je vous remis le coffret, votre éblouissement égala votre surprise..... Dans votre impatience, vous essayâtes le collier ; c'était une constellation magique, une pluie d'étoiles sur votre poi-

trine émue..... Il y avait dans votre empressement à vous en saisir je ne sais quoi de doucereusement cruel ; vous ne me demandiez pas même comment ils m'étaient venus , ces diamans ! au prix de quels labeurs et de quelles fatigues ! Peu vous importait , vous étiez la reine ; et ce diadème , qui avait tardé à venir , vous mettiez enfin la main sur lui !

» Le lendemain , au bal offert au gouverneur , c'était à qui vous ferait compliment ; les femmes vous jaloussaient , les hommes se penchaient pour vous regarder ; vous étiez vraiment Jeanne de Naples ! Ma qualité de marchand n'inspira aucun soupçon au marquis ; il me tira seulement à l'écart pour me demander le prix du collier ; le chiffre exorbitant de cette parure le fit reculer. M. de Langey projetait alors une absence de deux mois , sa santé l'exigeait impérieusement : ses préoccupations et ses travaux l'avaient maigri plus en un mois qu'en dix années. Je fus le premier à lui offrir ma bourse et mon crédit ; mais il espérait des recouvremens à la Martinique , et il rejeta mes offres. Devenu plus libre par son départ , je n'imposai plus silence à mes sentimens , ils éclatèrent. Nos entretiens reprirent leur cours. Il doit vous souvenir , Caroline , de quelles mystérieuses précautions vous entouriez mon bonheur ; personne dans la colonie ne s'en doutait. Vous jugiez sans doute inutile de divulguer aux yeux de tous votre honte , car à la franchise et à l'amour vous n'opposiez , vous , que la soif des richesses et une insatiable cupidité. Il vous eût semblé cruel , n'est-ce pas , de mettre ainsi votre âme et votre tarif à nu ! En me prescrivant comme loi première de me

cachez, c'était moins la crainte de M. de Langey qui vous guidait que celle de voir tomber votre masque à terre, ce masque sous lequel vous rêviez l'or, non l'amour, masque de courtisane que je ne soulève qu'aujourd'hui ! »

La marquise fit un mouvement, il reprit :

« Ma crédulité ne devait sonder aucune de ces précautions, je m'y soumis. Il m'arrivait parfois de vous attendre chez vous des heures entières ; je m'asseyais à la place où j'avais causé avec vous la veille ; puis je la quittais en sursaut dès que retentissait le galop de votre cheval ; je soulevais alors le store pour vous voir. Vous rentriez suivie de vingt cavaliers dans votre salon ; vous ne me regardiez pas ; mais aussi, quand venait le soir, je pouvais me glisser, sans être vu, dans votre boudoir..... Un soir j'y entrai pâle et défait, des lettres alarmantes m'arrivaient de San-Yago, des lettres qui m'annonçaient le malheur et la ruine. Je ne vous laissai rien voir de mes craintes, moi, votre amant : j'affectai un air délibéré en vous faisant mes adieux ; ce départ, ces tristes lettres infiltraient pourtant l'agonie au fond de mon cœur.

» Vous m'aviez juré ce que jurent ordinairement les femmes : votre amour, disiez-vous, se trouvait assez fort pour survivre à tout obstacle ; en remplissant votre cœur, mon image n'y laissait point de place pour d'autre image. Je ne doutai point de votre sincérité, je pensai verser des larmes quand vous m'offrîtes de reprendre ce collier que j'avais eu l'orgueil et la joie de vous prêter le jour du bal. Je sentais mon courage s'affaiblir en demeurant plus long-

temps, je partis ; ce fut pour moi un moment terrible. Il y a sept ans, et je m'en souviens encore !

» De retour chez moi, je trouvai mon habitation en grand tumulte. Une portion de mes noirs avait déserté, m'enlevant le fruit de ma récolte ; ils avaient gagné le Fondo-Negro, où ils s'étaient retranchés. J'écrivis aux autorités ; on me fournit des hommes, des chevaux ; bientôt je me mis à la poursuite des fuyards. Ils n'étaient allés heureusement qu'à petites journées, traînant après eux le plus de parties métalliques possible, afin de les réduire en lingots. Ils me supposaient encore absent, et j'en rencontrai tout à coup bon nombre sur la route qui revenaient impudemment la nuit pour me voler le reste des mines. Je fis feu sur eux le premier, les soldats de la garnison m'imitèrent. Dans leur grossière ignorance, plusieurs de ces malheureux avaient avalé des parcelles d'or pur, d'autres les avaient cachées soigneusement sous leur chevelure crépue. J'appris bientôt que ces soulèvements et ces larcins n'avaient été dus qu'à l'influence de certains exemples contagieux dans le nord de la partie française. Je fis mettre les fers aux pieds des plus dangereux, et je les contins par la crainte. Seulement, il me fallut me remettre au travail comme si je n'eusse rien fait, rétablir mes affaires et surveiller de près ma fortune menacée. Je ne quittais plus mes orpailleurs d'un seul instant, le jour et la nuit j'étais avec eux. Au milieu de cet esclavage réct, une seule pensée me soutenait, celle de vous revoir, de vous rapporter le fruit de mes veilles. Le peu de lettres que vous m'écriviez me donnait la fièvre : je vous

voyais triste, mourante, en proie au besoin peut-être ! Notre intrigue pouvait se découvrir d'un moment à l'autre ; qu'eussiez-vous fait, faible femme, devant le courroux de M. de Langey ? Toutes ces pensées échauffaient mon sang, elles redoublaient mon anxiété. J'avais fui le jeu, les cercles, les plaisirs, je ne voyais que vous qui puissiez me rendre le travail léger ! Dans quelques mois, j'allais vous rejoindre ; dans quelques mois, votre amour saurait me venger du sort !

» Rêves insensés, aveugles ! mon étoile fatale ne devait-elle pas m'avertir que je ne bâtissais que sur le sable ? Il n'y avait pas un mois que j'étais de retour à San-Yago lorsque je reçus avis que des six vaisseaux frétés par moi en compagnie des plus riches marchands de la ville, un seul avait échappé, un seul qui venait nous apporter lui-même la nouvelle de ce désastre. Nos bâtimens de Tripoli, de Lisbonne, de l'Angleterre, de l'Inde, de la Barbarie, perdus, engloutis ou capturés par les corsaires ! C'étaient la désolation et la misère qui allaient planer sur nos têtes ! Comme si rien ne devait manquer à mon malheur, ce fut moi que ma compagnie choisit pour aller trafiquer au Mexique de ses dernières ressources. Lorsque je m'étais établi dans le pays, ces mêmes hommes m'avaient fait les premières avances ; à cette heure, ils remettaient entre mes mains leur avenir, leur crédit ! Pouvais-je résister aux supplications qu'ils m'adressaient ? Le souvenir de leurs adieux se retrace encore à mon imagination dans toute sa force..... Je ne crus pas devoir hésiter, je quittai l'île !

» Arrivé au Mexique, il me sembla d'abord que la

fortune se lassait de me poursuivre. Mes opérations ne tardèrent pas à se voir couronnées d'un plein succès ; je rétablis même si bien , au bout de six mois , les affaires de ma compagnie qu'elle me rappela , et j'allais mettre à la voile quand je me vis arrêté par un ordre du gouverneur , jeté dans un cachot , sans qu'il me fût permis seulement d'invoquer sur ce sol la justice de mon pays ! L'Envie seule avait ourdi cette trame, l'Envie, qui suit toujours la Fortune et se cramponne au manteau de ses favoris. On calomniait mes spéculations , on leur assignait une source impure..... Ma vie mystérieuse , intérieure , ma vie ; que votre seul amour remplissait , était devenue le texte de mille mensonges ; les haines et les rivalités de toute sorte se liguèrent pour m'assiéger. Un misérable esclave mexicain s'était défait de son maître , un riche Espagnol , par le poison ; on m'imputa ce crime , parce que j'avais eu quelques relations d'intérêts avec la victime. Les biens que j'avais amassés enflammaient une multitude d'esprits cupides , leur confiscation flatta mes juges , qui , s'armant de l'impunité que leur assurait l'inquisition , me condamnèrent à pourrir sept ans dans la tour de Santa-Maria. Quand j'appris cet ordre , j'avais le pied sur le vaisseau qui devait me ramener à Saint-Domingue , d'où je serais parti pour vous retrouver , parti pour vous revoir , ne plus vous quitter peut-être !

» Sept ans dans les cachots , Caroline , sept ans dans cette tour qui , comme un rideau funeste , était venue me cacher le jour et la vie ! Sept ans sans amis , sans espérance ! moi , un noble , moi qui m'étais en

vain réclamé de ma famille ! La tête appuyée sur la misérable natte de paille qui recevait à peine , vers midi , une caresse du soleil lorsque ses feux brûlaient la plaine en dehors , je prenais Dieu à témoin de mon supplice ; le front abattu , la bouche ardente de soif , je lui demandais les ailes de ces mille oiseaux voyageurs qui passaient sur ma tête et dont je n'entendais que les cris , pour franchir un instant , fût-ce au prix de mille morts , les flots de la mer immense et me retrouver auprès de celle vers qui je tendais les bras ! Parfois le ciel semblait m'exaucer : mes liens tombaient , je me voyais libre..... Songeant alors à la Guadeloupe , je la voyais se détacher et venir à moi comme un cygne flottant sur l'eau ! Mollement illuminée aux vapeurs bleues de la lune , votre image enchanteresse planait sur moi ; j'écartais de mes deux mains , pour vous recevoir , les moindres cailloux de la plage ; je mouillais de mes larmes l'endroit qui allait recevoir vos pas ! Le rêve effacé , je me retrouvais seul , seul devant le crucifix que l'insultante pitié de mes juges avait laissé à ces murs ! Ils ne savaient que trop que j'étais innocent ; mais ils vivaient de ma mort ; cette richesse , que je n'avais amassée que pour vous , ils se la partageaient comme une dépouille ! Le temps était venu cependant où ces pierres , qui devaient se fendre sous mes sanglots , allaient s'ouvrir aux réclamations de mes amis désabusés sur mon trépas dont on avait fait courir la nouvelle. L'heure de ma délivrance approchait , et je l'attendais comme si elle eût dû me rendre la vie !

» Hélas ! il ne vint que trop vite pour moi , ce jour

qui me paraissait si lent à luire ! Je ne pouvais prévoir quelle influence terrible il aurait sur ma destinée ; à quels remords éternels et à quelle honte votre indigne amour me condamnerait ! »

Ici l'Espagnol éleva les yeux au ciel avec une expression de douleur désespérée. La lampe de cette chambre éclairait seule sa figure, qui était devenue peu à peu d'un magnifique caractère en passant par les divers sentimens qu'elle traduisait. M^{me} de Langey, visiblement terrifiée, n'osait articuler devant lui la moindre parole.

C'était une confession qu'il lui avait annoncée ; elle en attendait la fin avec angoisse.

Au dehors, le silence était profond ; de gros scarabées, se heurtant aux vitres, cherchaient seuls à l'interrompre. L'Espagnol appuya sa tête entre ses mains, comme s'il eût voulu contenir lui-même la digue de ses souvenirs ; puis, le regard machinalement cloué sur les nattes de la chambre, il continua :

XVII.

Suite.

Tout cela par vous et pour vous,
Rufine ; vous avez votre ouvrage devant les yeux.

(Histoire de dona Rufine.)

« Il y avait sept ans que j'avais quitté la Guadeloupe, sept ans que je ne vous avais revue ; à peine m'aviez-vous écrit !!.....

» Ma première visite fut pour vous. On me répondit que vous n'y étiez pas, que M. de Langey voyageait alors lui-même hors la colonie. Votre ancienne demeure me parut en effet inhabitée.

» Les souvenirs des lieux sont cruels, ils portent avec eux le découragement. En revoyant la case où je vous avais connue, la tristesse me prit au cœur. Je ne pus douter que le noir qui me parlait ne voulût me cacher un funeste événement. M. de Langey vous avait peut-être emmenée avec lui ; cette idée me fit frémir.

» Ce noir vous avait servie ; il me connaissait, il m'avait vu souvent m'introduire chez vous ; à la tombée de la nuit. A mes questions répétées, il avait jugé que je devais être un amoureux ; il craignit peut-

être ma colère et ne me répondit qué par ce seul mot : Partie !

» Ma mauvaise étoile me fit rencontrer quelques-uns de ces jeunes créoles qui m'avaient amené chez vous la première fois ; ils venaient de vous donner une aubade à votre nouvelle habitation située vis-à-vis de celle des Palmiers. Je crus pouvoir me mêler à eux. Je me représentai à vos regards, vous ne me reconnûtes pas. Hélas ! j'étais si changé !

» Il est vrai qu'en ce moment vous étiez alors fort entourée, ces importuns élevaient presque une barrière entre nous deux. Cependant la facilité des mœurs créoles m'était connue ; je tentai dès le lendemain une seconde épreuve, j'eus soin de choisir l'heure de votre déjeuner. J'étais plus enflammé que jamais, je vous avais revue si belle, si admirée !..... Il me sembla que je devais oublier ce premier accueil, et je m'empressai de me faire annoncer cette fois par votre mulâtresse, qui, moins oublieuse que vous, s'était rappelé mon nom.

» — Madame, c'est le marchand de San-Yago, vous dit-elle, c'est Tio-Blas.

» Quelqu'un causait alors avec vous à ce déjeuner, car j'entendis les deux voix et une sorte de débat élevé sans doute à mon sujet.

» — Faites entrer, répondîtes-vous peu après.

» J'avancai. Vous étiez assise devant un guéridon couvert de fruits ; un homme d'un certain âge, en habit de cour assez riche, vous faisait une lecture ; d'autres personnes jouaient paisiblement dans le salon. Je vous avoue que je ne fis pas grande attention

à cet homme, qui de son côté ne me regarda seulement pas. Je ne pouvais guère soupçonner alors que la comédie étrange qui allait se passer entre nous deux eût reçu l'honneur de son approbation, et qu'il vous l'eût même conseillée. Je m'attendais à vous voir bientôt éloigner cet indiscret de votre divan; je pris un siège, et je vous demandai de vos nouvelles.

» Après que nous eûmes chacun échangé quelques paroles :

» — Voici le prix de votre collier, monsieur; vingt mille piastres en bons solvables sur la Compagnie des Indes. Je ne saurais oublier le service que vous m'avez rendu il y a sept ans; ne vous en prenez qu'à vous même si je ne vous ai pas soldé plus tôt.

» En disant ces mots, vous tiriez de votre secrétaire les bons en question; et du bout de votre doigt ganté vous agaciez cette même perruche bleue que je vois ici.....

» Ma stupeur fut au comble. Je m'attendais à être reçu, après sept ans, comme un homme aimé, on me traitait en marchand! Je pensai faire un éclat, la crainte me retint; je sortis la rougeur au front et la pâleur sur les lèvres; une fois dehors, je ne marchais pas, je courais. Mille projets de vengeance se présentaient en foule à mon esprit..... Je relus vos lettres, qui ne firent que m'irriter, je parcourus la ville et visitai mes amis pour me distraire; mon pied me reportait comme malgré moi à votre maison. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'elle était montée sur un nouveau pied : vos gens y faisaient beaucoup de fracas; on y voyait des tapis, des meubles venus à

grands frais, des glaces, des tableaux, tout ce qui indique le luxe. J'appris aussi que dans ce pays renouvelé sans cesse comme celui-ci par les arrivans de France, c'était à qui se mettrait sous l'aile de votre protection ; que toutes les faveurs, les places étaient presque distribuées par vous dans l'île. Jeunes et vieux, crédules et sceptiques, tout le monde était à vos pieds. Ces récits faits en passant, heurtés, incomplets, m'inspiraient de justes craintes ; je jurai de m'en affranchir en pénétrant chez vous la nuit même, en obtenant de votre propre bouche l'aveu de votre nouvelle existence. Aucun nom d'amant n'était parvenu encore dans cette journée à mon oreille, personne ne s'était chargé de m'apprendre la vérité, soit que l'on me regardât comme un étranger, soit que les mesures à l'égard de votre secret fussent bien prises. Résolu d'en finir, je vous fis remettre un billet tracé au crayon ; je vous y demandais un dernier, un indispensable rendez-vous. L'affront que mon amour avait subi le matin me donnant le droit de l'exiger, je ne m'arrêtais point aux prières. A minuit, votre porte devait s'ouvrir, vous deviez me recevoir sans témoins, comme autrefois !

» Votre lettre ne se fit pas longtemps attendre, et, je dois le dire, j'en fus surpris.

» En posant le pied sur le seuil de votre maison, je me rappelai que j'en avais été presque chassé le matin ; j'étais encore sous le poids de cette douleur, j'allais enfin avoir la clef de cette bizarre énigme ; dût-elle me frapper au cœur, la vérité me semblait préférable à l'ignorance de mon sort.

» J'entrai à la lune dans vos jardins ; la fraîcheur du soir les embaumait ; votre mulâtresse fut mon guide. Après avoir traversé plusieurs salles, elle s'arrêta dans la pièce où vous m'attendiez ; c'était précisément celle où vous m'aviez reçu le matin ; sa vue ralluma bientôt ma rage. Je tirai de ma poche le portefeuille où je m'étais vu contraint d'enfouir vos billets de banque ; je vous le présentai tout ouvert en vous demandant si vous aviez voulu vous jouer de moi, et par quel motif vous en étiez descendue à cette injure ? Le front haut, les bras croisés sur ma poitrine, je vous interrogeai à coups si pressés que vous ne sûtes d'abord que répondre. Le bruit de ma botte, il m'en souvient, faisait alors gémir le parquet ; vous gardiez un froid silence. Toutefois votre admirable génie de comédienne vous reprit dès que je me laissai, comme un enfant, aller aux sanglots à la suite de cette violente sortie. Je pleurai,.... ne fallait-il pas une issue à ma colère ! Vous me répondîtes que la seule crainte du monde avait pu déterminer votre action du matin, que vous aviez tenu à me payer le prix de ce collier *pour votre mari*. Mais, vous répondis-je, autrefois vous ne me parliez pas de M. de Langey !

» — C'était chose naturelle, reprîtes-vous ; alors il n'avait reçu aucun avis, il n'était pas jaloux, et surtout il n'avait pas comblé à mon égard la mesure des sacrifices. M. de Langey m'aime, monsieur, et dans ce moment encore il ne visite Saint-Domingue que pour des intérêts graves, un procès qui menace, dit-il, ma fortune. En s'éloignant de moi, vous pouvez

croire qu'il a pris tous les moyens nécessaires à son repos ; ses amis sont devenus ses espions , je suis gardée à vue ; et si je me dévoue une dernière fois à vous recevoir , comme vous le demandez , c'est que vous allez vous-même au-devant de mes desirs. J'avais , monsieur , à vous demander mes lettres. Voici les vôtres que je viens de jeter au feu..... Désormais , rien de commun entre nous ; ainsi que vous le disiez , cette entrevue demandée est la dernière.

» Un pareil discours devait mettre le comble à mes étonnemens de la journée ; il venait de bouleverser ma raison et de retourner dans mon cœur ce fer aigu que vous y aviez plongé.

» — Un tel aveu , m'écriai-je , et après sept ans d'absence ! Me revoir ainsi ! Ah ! Caroline , vous raillez. Partir , parce qu'il vous a pris fantaisie d'aimer cet homme ! Partir , parce que vous l'aimez ! Renfermer en moi cet amour et l'entendre rugir perpétuellement dans mon âme comme le lion dans sa caverne ! oh ! jamais , jamais ! Je ne vous aime pas comme un autre , moi : je ne vous poursuis pas de madrigaux , je n'étends pas sur vous le parasol , je ne danse pas avec vous comme un créole qui imite le grasseyement d'un duc français ; mais je sais traverser pour vous les plaines et les mornes , illuminer la nuit ma rivière de flambeaux pour que ses eaux vous charrient de l'or ; mes richesses et mon industrie sont à vous. Ce voyage , c'est pour vous que je l'ai fait. Sept ans entiers j'ai souffert , j'ai courbé mon front pour vous. Et vous me dites de partir , et vous me demandez vos lettres ! N'y comptez pas. Vous

venez de brûler les miennes, c'est bien ; moi, je garde mes morts, je les relève après le combat ; je ne les brûle pas comme vous, mais j'en prends autant de soin qu'un médecin d'Égypte de sa momie. Oui, je tiens à vos lettres, madame la marquise, car des lettres parlent, ces cendres froides ont une voix. Il arrive un jour où les paroles qui couraient jadis douces et tendres sous la plume s'éveillent et bourdonnent contre l'ingrate comme autant de guêpes empoisonnées. Oh ! non, non, jamais je ne vous rendrai vos lettres !

» Disant ainsi, je froissais encore avec plus de fureur entre mes doigts votre odieux portefeuille ; si la flamme ne se fût pas éteinte depuis longtemps dans votre foyer, je l'eusse jeté au feu. J'y portai la main pour déchirer les billets, la vôtre m'en empêcha..... Je reparlai d'éclat, de vengeance ; j'étais hors de moi, ce mot de *départ* fouettait mon sang.

« —Non, je resterai, je ne vous quitterai pas, repris-je avec une sorte de frénésie ; qu'ai-je besoin de partir ? Ce n'était que pour vous que je voulais accroître ma fortune ; j'étais un chercheur de pierreries, un lingot d'or ; vous m'avez sous la main, gardez-moi, vous ai-je fait défaut après sept ans ? J'attendrai auprès de vous le retour de votre mari ; mais que Dieu vous sauve tous les deux de ma colère !

» J'avais prononcé ces paroles avec un accent de rage si impérieux, si hardi, que vous eûtes peur..... M'enlaçant de vos baisers, vous ne rougîtes point de jouer avec moi le rôle d'une courtisane ; mes artères battaient, ma poitrine était en feu, vous m'entra-

nâtes près de vous pour me calmer, en m'appelant des noms les plus tendres.

» — Oh ! si tu pouvais lire au fond de mon cœur, toi qui m'accuses ! disiez-vous au milieu de nos doux embrassemens ; si tu pouvais connaître mon désir ardent de m'éloigner avec toi, de devenir libre ! Le suis-je, enchaînée à *lui* par une union qui me pèse ? N'est-ce pas *lui* qui m'a achetée ? ne suis-je pas son esclave ? Hélas ! la pauvre fille de Dunkos que l'on vend au marché, un carcan de fer au cou, n'est pas plus à plaindre que moi ! Que ne m'est-il donné de te suivre dans ces déserts que l'industrie espagnole a transformés en villes florissantes ! Tio-Blas ! que ton peuple me semble grand ! Insatiable de richesses, il a frappé cette terre du pied, et sur cette terre a germé l'or. Raconte-moi, je te prie, les voyages de ce Christophe que Ferdinand et Isabelle d'Espagne nommèrent *l'amiral de l'Océan*, l'histoire du grain merveilleux de la rivière d'Hayna¹, que Bodavilla

¹ « Un jour que les esclaves indiens déjeunaient sur le bord de la rivière Hayna, une femme s'étant avisée de frapper la terre du bâton qu'elle avait à la main, elle ressentit quelque chose de dur ; elle regarda et vit que c'était de l'or. Elle le découvrit entièrement, et surprise de la grosseur de ce grain, elle jeta un cri qui fit accourir François de Goray, lequel n'était pas fort loin.

» Il ne fut pas moins surpris que ne l'avait été l'Indienne, et dans le transport de sa joie, il fit tuer un porc et le fit servir à ses amis sur ce grain, *assez grand pour tenir la bête tout entière* ; et il leur dit qu'il pouvait bien se vanter que les rois catholiques n'étaient pas servis en vaisselle plus riche que lui.

» Bodavilla acheta ce grain pour Leurs Altesses : il pesait

acheta pour la reine trois mille six cents écus d'or ; dis-moi la souveraineté castillane et son orgueil , les combats des Flibustiers , les trésors enfouis et toujours renaissans de la contrée. Ton amour, Tio-Blas , c'est un rêve étoilé des *Mille et une Nuits* ; tu m'aimes , dis-tu , mais pour me voir toujours splendide et belle , n'est-ce pas ? tu m'aimes comme un brillant magicien aime sa statue animée ? Tu voudrais me voir, Tio-Blas , couverte de perles , radieuse de ces belles étoffes qu'on ne fabrique qu'à Damas , escortée d'hommages et d'admiraions jalouses ? Encore une fois , Tio-Blas , que ne suis-je libre ! tu serais le seul arbitre de mes destinées , tu ne verrais plus entre nous deux surgir un fantôme. S'il faut te l'avouer , je suis malheureuse..... Écoute..... oh ! oui , j'en aime que toi ! Mon mari est léger , présomptueux ; il m'accable de reproches ; il ne fait rien de ce qu'il devrait tenter , il se refuse à prendre du service ; il est mal en cour. Je voudrais que tu fusses juge entre lui et moi : tu verrais quels emportemens insensés ,

3,600 écus d'or , et les orfèvres , après l'avoir examiné , jugèrent qu'il n'y en aurait pas plus de 300 de déchet à la fonte. On y voyait bien encore quelques petites veines de pierres , mais ce n'était guère que des taches qui avaient peu de profondeur. Enfin il ne s'est jamais vu nulle part un pareil grain , et l'on peut juger combien cette découverte anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

» Ce fameux grain fut englouti par les vagues , en 1502 , au milieu d'une tempête qui fit périr vingt et un navires chargés d'or. »

(*Mémoires de dom Nicolas Ovando , commandeur de l'ordre d'Alcantara.*)

quelle folle jalousie ! Il a parlé de m'emmener en France, de me faire quitter la Guadeloupe ; ses exigences sont plus fortes de jour en jour. Croirais-tu que je me suis souvent prise à rêver que j'étais devant un autel ; tu m'y donnais la main , j'étais agitée de mouvemens vifs et confus ; *il* n'était plus là , j'étais libre !..... A toi seul ma vie , mon amour ! m'écriais-je en te couvrant de mes baisers. O douleur ! ce songe devait crouler avec le réveil : loin de me retrouver, comme aujourd'hui , émue , délirante entre tes bras , je me surprenais contrainte , inanimée dans les siens ! Alors seulement je pouvais sonder l'abîme qui nous séparait , entrevoir sa profondeur ! toute prospérité m'était interdite avec toi , je n'avais plus qu'à mourir !

» — Mais il est à Saint-Domingue ? interrompis-je.

» — A Saint-Domingue , je te l'ai dit , et dans huit jours je l'attends.

» — Ainsi notre bonheur sera troublé , nous n'aurons plus un seul instant de repos !..... il va s'abattre ici sur notre nid comme le vautour ! A quoi bon mes veilles , mes privations , mes souffrances ? Caroline , vous me dites tard la vérité. M. de Langey , quand je suis venu ici il y a sept ans , était moins jaloux , moins soupçonneux. N'importe , votre bonheur avant tout... Oui , je m'éloignerai , je partirai ; dans quelques heures , je vous aurai quittée encore une fois ! Aussi bien , ne suis-je qu'un misérable exilé de ma terre natale , mon sort est d'errer ainsi qu'un juif maudit !.... Au revoir , madame ; le jour qui tombe à vos rideaux m'avertit lui-même de partir. Caroline , adieu !

l'amour d'un Espagnol est moins flexible que la lame de son épée, mais il tue comme elle, sachez-le!

» Je venais de m'envelopper de mon manteau ; je m'élançai à travers votre jardin, où gazouillaient déjà les ramiers. La même mulâtresse m'accompagna. A travers la brume de l'aube j'arrivai jusqu'au navire sur lequel j'avais retenu passage ; j'avais encore à mes lèvres le parfum de vos baisers. Vos promesses d'amour me rassuraient, votre tristesse menteuse m'avait touché ; dans mon cœur fermentait déjà la vengeance. J'avais hâte d'arriver à Saint-Domingue, de provoquer M. de Langey ; je le voyais debout devant mon épée, je le tenais vaincu ; je l'avais à ma merci..... Comme un homme encore étourdi des vapeurs du vin et dont les souvenirs se heurtent confus, je me rappelais à peine les détails de ma nuit, quand le capitaine me demanda mon passeport. Je l'avais serré la veille dans mon portefeuille, ce portefeuille laissé chez vous et que vous aviez refusé d'accepter malgré mes instances. Il m'eût semblé honteux de reprendre cet or à l'aide duquel vous eussiez effacé jusqu'au premier souvenir de notre amour ! Le capitaine ne m'en reçut pas moins à son bord sur la recommandation de quelques marchands, et nous partîmes.

» Quel horrible coup le sort me tenait en réserve à mon arrivée ! nulle pensée humaine ne pouvait certes le prévoir ! Moi-même, en entendant le tambour battre aux champs dans San-Yago, devais-je me douter qu'il allait s'agir du renversement entier de ma fortune ? J'arrivais avec la soif de la vengeance,

m'en remettant au hasard du soin de me faire trouver M. de Langey, et voilà qu'une semaine d'absence avait suffi pour me dépouiller à mon insu ! Un ordre de la cour d'Espagne, dicté par la plus indigne fiscalité, signifiait au président de San-Domingo de faire sur-le-champ combler toutes les mines de l'île ; il interdisait d'ouvrir des rameaux le long des rivières, d'exploiter les veines du sol, d'en vendre les produits aux Anglais. Les milices de San-Yago et du fort Saint-Jérôme étaient chargées de l'exécution de cette loi, qui mettait le sceau à ma ruine ! Vainement les propriétaires avaient-ils réclamé contre ces iniques prétentions ; vainement les juifs (et San-Domingo en contient un grand nombre) avaient-ils offert eux-mêmes des subsides au président ; l'état déplorable de la colonie espagnole, connu déjà du conseil de Madrid, sans qu'il y eût porté remède, n'était même plus un argument à faire valoir. Comme une caravelle que le canon ennemi coule au fond de l'eau, ma cargaison d'or s'abîmait ; la baie de Samana, celle de Yaqui et du Macabon, frappées elles-mêmes de cet interdit royal, m'apparurent bientôt protégées par le pavillon jaune de l'Espagne, que je fus tenté d'arracher de mes deux mains.....

» Ruiné, ruiné par ma propre patrie ! m'écriai-je. Car ce ne sont pas des noirs qui m'ont cette fois volé, c'est une commission souveraine, un ordre du roi qui veut se réserver la Castille d'or ! Nos ministres ne trouvent plus indispensable de passer la mer pour profiter des richesses de la partie espagnole ! Ce n'était pas assez des départemens que la cour

d'Espagne accorde ici à ses créatures , elle rêve tous les riches domaines d'Ovando ! Malédiction et opprobre sur mon pays ! Moi , noble d'Espagne , noble ruiné comme tant d'autres , je me suis fait marchand au lieu de mendier des faveurs près de la cour ; j'ai préféré le labeur à l'indolence , les voyages au repos ; et maintenant , parce que c'est le bon plaisir du roi , je me retrouve plus nu et plus pauvre qu'un muletier de Monte-Plata ! Par San-Domingo ! il n'en sera pas ainsi ! Grâce au ciel , je connais les mines mieux que personne ; quelques-unes se sont enfoncées dans les terres , d'autres reposent sur des monts dont l'accès est presque impossible ; dans la cavité des morues j'ai su ramasser le diamant ; près du Bão j'ai trouvé des émeraudes. Toutes ces pailles souterraines n'attendent que ma voix pour éclater ; avec quelques esclaves je puis me remettre au travail ! Le ciel m'est témoin que si je voulais bâtir ici un temple comme Salomon , temple de pierreries et d'agates , c'était pour cette femme , dont l'amour remplit ma vie ! Me recevra-t-elle les mains vides ? Allons , Tio-Blas , va te jeter aux genoux de l'évêque ton parent ; demande-lui de te sauver , ou bien fais-toi tuer par le marquis de Langey , car il ne te reste que le souvenir de ta richesse et la honte de te voir tombé dans la misère , fier cacique , qui vendais 140 piastres un grain d'or de ta rivière à un Anglais.

» Fuyant les roulemens précipités du tambour , j'étais arrivé près du Rio-Verde , mon ancienne source de richesses ; mes noirs s'y tenaient encore les jambes dans l'eau et y ramassaient le sable dans

les rainures cannelées de leurs sèbilles. Il n'y avait guère que dix - huit à vingt esclaves ; l'ordre n'était point encore venu jusqu'à eux. Mon habitation s'élevait à peu de distance ; le fleuve lui-même formait sa ceinture : on apercevait de loin San-Yago, bâti sur un escarpement sablonneux. Monté sur un excellent *bayahondros*¹, j'avais atteint les limites de mes domaines , escorté de trois mulâtres , quand un commandant militaire espagnol déboucha tout d'un coup d'un taillis d'acacias et vint me prescrire impérieusement de faire retirer de l'eau mes orpailleurs. En même temps il fit placarder l'ordonnance aux poteaux de ma maison par deux de ses cavaliers. Trouvant peut-être que mes noirs ne mettaient pas assez de promptitude à se retirer, il ordonna à quelques gens de sa suite de leur distribuer des coups de plats de sabre : les femmes et les enfans, employés principalement à ce travail riverain, poussèrent d'horribles cris..... La fureur me saisit ; je me voyais non-seulement dépouillé de ma récolte, mais on maltraitait mes propres esclaves devant moi..... A la vue de mes négresses dispersées comme une troupe de grues craintives, et dont l'épaule de quelques-unes saignait, je ne me contins plus ; je piquai des deux vers le poteau, et je déchirai l'ordonnance.... Il n'y eut qu'un cri d'étonnement : le commandant militaire courut vers moi ; mais, à la faveur de ma monture, je fus bientôt hors de sa portée..... Le vent de la mer soufflait fortement ; je courais aussi rapide que lui,

¹ Cheval.

poussant mon cheval par les graviers et les herbes. Le capitaine n'avait pas osé faire feu sur moi ; il avait assez de peine à contenir l'exaspération de mes nègres. Peu de temps après ma fuite, il s'était vu cerné, lui et ses hommes, par un grand nombre de noirs armés de couteaux, qui arrivaient aux autres comme renfort. Le bonheur voulut qu'une escorte de trente à quarante dragons jaunes vint le rejoindre. La minute d'avant il suppliait ; une fois délivré, il donna le cours le plus violent à sa rage. Sans respect pour les droits de la propriété, il entra dans ma demeure à la tête de tout son monde, pillà mes coffres de la façon la plus insolente, brisa mes glaces, mes cristaux, et, me déclarant déchu de mes droits au nom du conseil militaire, il se rua sur mes vins, après avoir fait occuper par ses complices les avenues de mon parc. Vainement mes gens opposèrent-ils de la résistance, ce déploiement de forces dans une habitation assez lointaine de la ville les intimida. Ils se dispersèrent pour me chercher, abandonnant mes meubles à l'ennemi.

» Quand je me déterminai à revenir, harassé de ma fuite et de ma colère, le soleil avait tout à fait quitté l'horizon, et cependant une bande de couleur rouge encadrait le paysage. Ma tour se dressait comme un géant sur ce fond ardent enflammé ; j'approchai au pas, et je vis que le feu en avait calciné la pierre. Une fumée compacte se répandait et se résolvait sur elle-même dans ma cour, les misérables avaient tout brûlé indistinctement dans leur ivresse, fauteuils, images de saints, nattes, coffrets. Cinq noirs, plus morts que

vifs, étaient garrottés aux piliers de ma cour, ils m'apprirent bientôt tous les détails de cette horrible vengeance. Mon argent, ma vaisselle, mes bestiaux avaient péri. Je fus me jeter aux pieds de l'évêque Don Fernando del Portillo mon parent, qui me rit au nez en me demandant pourquoi je m'étais rebellé contre la force publique. Mon exemple, continua-t-il, était devenu si vite contagieux que ces représailles étaient toutes simples. Pour lui, dégagé de toute administration terrestre, il me conseillait la patience et le mépris des biens qui m'avaient valu ce rude assaut.

» La stupidité et l'indifférence de mon parent m'irritèrent au dernier point. Don Fernando était loin d'avoir oublié les torts de ma jeunesse, je le savais ; il me considérait comme un aventurier, un homme qui était venu s'abattre dans l'île. Mais en dépit de lui-même, je devais obtenir justice ; n'avait-on pas indignement outragé en moi les colons et les marchands ? J'eus recours aux autorités, qui firent traîner mes poursuites en longueur ; à la fin, ne dominant plus mon ressentiment, abandonné de tous, ruiné, pensant que je ne vous verrais plus peut-être, je me résolus à essayer d'une vie nouvelle, à mettre encore plus bas sous mes pieds, par une sanglante ironie, cette noblesse qui ne me servait à rien. L'évêque Don Fernando, le ministre de Dieu invoqué par moi, ne m'écoutant pas, j'invoquai Satan, et sa voix me répondit..... De toutes mes richesses, je n'avais conservé que les cinq nègres trouvés au milieu des décombres de mon incendie, les autres avaient profité du

désastre pour reprendre leur liberté. Façonnés par moi, ces cinq hommes devinrent bientôt des démons..... Comme un hibou sinistre, je plaçai ma nouvelle demeure loin de toute case habitée, près des rocs, dont les plus élevés se perdent jusque dans les nues. Je rejoignais mes hommes à la tombée de la nuit dans la plaine du Morne-Noir; là, nous nous partagions la besogne. C'était une caravane de mulets chargés de café, d'autres fois des soldats espagnols armés que nous dépouillions sans coup férir, car je nourrissais si bien la haine générique de mes noirs qu'ils se seraient fait égorger. J'avais choisi la plaine du Morne-Noir, parce que les pierres y rendent la poursuite pénible; dans les monts voisins, sur la gauche, se trouvent des mines de cuivre, je laissais mes hommes y travailler le jour; le soir ils me revenaient avides de butin. Je me savais perdu, sans ressource, sans nul espoir d'être un jour à vous parler nœuds que je rêvais. D'un autre côté, je vous savais avide, luxueuse, insatiable; ma résolution fut bientôt prise: je me fis voleur, voleur de diamants, voleur d'or! On avait comblé mes mines, je m'ouvris d'autres mines souterraines. Grâce à l'évêque de Santo-Domingo, il m'était permis de pénétrer à toute heure dans la cathédrale, j'affectai un recueillement si profond que souvent les porte-clés m'y oublièrent. La coquetterie et le luxe dont notre culte environne les statues me parut une chose utile, je ne reculai point devant un sacrilège presque journalier, le détournement des couronnes de diamants que portent nos madones. Les chasses d'argent, les images, rien

ne fut à l'abri de mes atteintes impies. Nulle flamme cependant ne sortait du tabernacle, nul fantôme de saint ne se levait; et moi, misérable enfouisseur, après avoir chargé sur ma mule tous ces trésors, j'allais procéder à leur fonte avec mes noirs au sein des montagnes. La moitié de mon or payait ma troupe; l'autre partie, dont je savais seul la cachette, devait servir à me racheter de ma ruine à vos yeux. Je ne vous eusse jamais avoué que j'étais un mendiant!

» Cette vie infâme m'avait tellement absorbé que j'en avais presque oublié ma haine..... L'image de votre mari ne se présentait plus à moi, ou du moins la vôtre se plaçait si délicieusement devant la sienne que je ne ressentais plus rien de ces frémissemens jaloux, de cette fièvre insensée qui me transportait à son nom seul..... Accoudé contre un rocher, je me surprénais, au milieu de veilles terribles, à suivre des yeux une étoile sur la voie lactée du ciel, je lui donnais votre nom, je maudissais les nuages envieux qui me la cachaient..... Mes noirs, habitués à m'obéir, attendaient souvent mon signal et demeuraient hébétés de me voir ainsi muet; quand je secouais ma rêverie, mon regard leur faisait peur. Aucun n'eût songé à me dénoncer, pas un ne me comprenait!

» — Viendrez-vous demain à la Concha? me dirent-ils un soir, il y aura, maître, plusieurs Anglais débarqués de *l'Ariane*..... le navire en rade qui nous est venu de la Guadeloupe il y a deux mois..... C'est à la Concha, vous ne pouvez l'avoir oublié, que se font tous nos marchés..... Et puis on y danse, il y a

des mulâtresses ! Allons, maître, venez, *peque el nino, pague la familia*¹ ! Vous trouverez là peut-être quelques officiers de justice à secouer..... Le grand saint Dominique d'Espagne a mal inspiré son *fils* le conseil de Madrid, c'est à sa *famille* à nous en rendre raison !

» Je leur promis machinalement de les suivre. Le lendemain en effet j'abordais seul avec un mulâtre le trou de la Concha, où ils dansaient.....

» S'il faut vous le dire, j'éprouvai, en arrivant dans ce lieu, je ne sais quel pressentiment sinistre ; c'était un ramas digne de l'enfer. Imaginez cinquante à soixante nègres espagnols réunis dans une vieille case aux planches crevassées : il y a de la fumée, des danses, d'horribles cris. Là, c'est un marchand qui en pipe un autre en jurant sur des reliques ; ici des enfans noirs accroupis devant un grand feu de broussailles se trichent en jouant aux dés. J'y vis aussi des juifs, mais si pauvres, si cassés par la frayeur plus encore que par l'usure, qu'ils semblaient venir sous le couteau échanger quelques marchandises avec les colons assez hardis pour aborder pareil lieu..... Des mulâtresses et des femmes de la partie espagnole y chantaient auprès de matelots ivres ; l'uniforme de quelques officiers anglais tranchait seul sur ce tableau..... Un étranger introduit dans cette caverne pouvait se croire entouré d'ennemis ; aussi les précautions des visiteurs étaient, je vous jure, bien prises. Presque tous les arrivans étaient armés de pistolets ou de carabines.

¹ Que le fils pêche, la famille doit le payer.

Pendant que le rhum et l'eau-de-vie circulaient sur les tables, les hommes de la colonie faisaient leurs marchés : on n'entendait parler que de balles de sucre, d'indigo, de mines de fer. Je regardais ce long ruban de damnés, plus horrible cent fois que celui de la fresque de Michel-Ange, quand j'entendis vibrer près de moi une voix douce, une voix qui me parut celle d'une femme, tant les notes m'en semblèrent grêles et abaissées..... Étonné qu'une femme osât aborder cet antre, je me retournai vers la table d'où la voix partait, et je ne tardai pas à reconnaître un jeune homme au visage livide, au teint fiévreux, qui causait avec sir Crafton, le capitaine de *l'Ariane*.

» — Vous êtes fou, marquis, reprenait le capitaine, puisque les mines d'or de la partie espagnole n'offrent plus la moindre chance et qu'il n'y a rien qui vous retienne, il est décidé que vous partez avec moi. Je lève l'ancre demain, et si je ne vous ramène à la Pointe-à-Pitre, je ne veux plus me nommer sir Crafton !

» — Capitaine, — répondit le jeune homme, interrompu de temps à autre par la toux sèche que donne le mal de poitrine parvenu à son extrême période, — capitaine, je ne vous suivrai pas..... Songez que ce n'est que pour après demain que le juif Nathaniel m'a promis..... Je sais qu'il se glisse dans la Concha des *petits blancs* qui font le commerce ; mais, sir Crafton, il me faut deux cent mille livres.....

» — Deux cent mille livres ! peste ! mais cela est

gigantesque, mon cher marquis ; cette femme-là mangerait donc la Jamaïque !

» — Ses dettes s'élevaient à deux cent mille livres, sir Craffton, lorsque je l'ai quittée ; depuis ce temps, mon ami, pas une lettre, et Dieu m'est témoin !.....

» Ici un accès de toux plus violent, produit sans doute par le brouillard opaque des cigares et des pipes dans cette mesure, l'empêcha de continuer. J'attendais avec avidité qu'il reprît ce dialogue.

» — Capitaine, dit-il, voici, je crois, le juif Nathaniel, appelez-le.

» — Holà ! Nathaniel, s'écria sir Craffton en frappant la table de son poignard de capitaine. Ne viens-tu ici que pour voir danser la *tumba* ?

» Le juif s'avança vers eux avec une expression de douleur hypocrite que rien ne peut rendre. Ils parlèrent tous trois à voix si basse que je ne pus rien saisir de ce qu'ils disaient..... Tout ce que je compris, c'est que le jeune homme, malgré ses instances, ne pouvait déterminer Nathaniel, l'usurier le plus roué de Léogane. La fureur brillait dans son regard, il aurait déchiré le juif en morceaux si lui-même n'eût pas été si faible.

» Quand il se fut perdu dans la foule des noirs :

» — Parbleu ! s'écria sir Craffton en regardant de mon côté et en élevant sa main au-dessus de ses yeux, voilà un homme qui fera votre affaire, c'est un marchand de la partie espagnole..... mon cher Langoy !.....

» A ce nom, qui réveillait en moi tant de souvenirs, je me dressai droit et debout contre la muraille,

comme si le dard de quelque aspic m'eût touché, puis je retombai pesamment sur ma chaise de paille..... Si le capitaine ne l'eût pas prononcé, ce nom, je n'eusse jamais reconnu peut-être l'infortuné qui le portait : sa pâleur était devenue effrayante, c'était celle d'un alchimiste fatigué d'user sa vie à un souffle stérile devant des creusets menteurs. Il me regardait sans me reconnaître davantage sans doute, car moi aussi j'étais changé!..... Le capitaine, qui m'avait souvent pris à son bord sous le nom de Tio-Blas, me le présenta comme un de ses amis qui désirait emprunter pour une affaire. J'écoutai sans répondre, je parus indifférent. Il entra dans mon plan que ce rival, dont vous m'aviez tant parlé, distillât goutte à goutte devant moi toute sa vie ; que sa jalousie, dont vous m'aviez fait un tableau si noir et si chargé, se fit jour devant moi par quelque issue ; je me nommai, je lui promis de l'aider. Mon nom lui revint à la mémoire, il me regarda, il prit ma main ; la sienne était inondée d'une sueur froide.....

» — Vous m'avez vu à la Guadeloupe, me dit-il, je puis me confier à vous, je suis ruiné ! Comme autant de brins de paille jetés au feu, j'ai consumé une à une les heures de ma vie, tantôt à des projets de fortune formés pour *elle*, tantôt à des emprunts que je ne pouvais soutenir. Elle, toujours elle ! oui, je l'aime, mais d'un amour saint et profond, d'un amour que j'ai senti s'accroître encore par l'absence ! Oh ! les témoignages de sa tendresse ne m'ont point manqué, elle m'aime ; la naissance d'un fils n'a-t-elle point scellé notre bonheur ? Je voudrais racheter son

existence compromise par tout ce qui me reste de sang ! Si vous me prêtez cette somme, monsieur, vous m'ôtez le poids des souffrances : ma misère future me poursuit comme une honte..... Songez qu'à l'heure qu'il est des gens de justice peuvent venir enlever ma femme au sein d'un bal ; que moi, son mari, son défenseur, je ne suis plus là ; que peut-être en ce moment on l'assiège d'hommages ; qu'on rampe devant elle avec de douces voix, et que demain ces mêmes hommes, la voyant pauvre, l'écraseront d'un regard ! Il y va de ma vie et de la sienne, songez-y. Ma famille ne veut rien faire pour moi ; j'ai soutenu avec la cour une lutte inégale, je devais succomber, sir Crafton vous le dira. Mais les temps venus, mes droits à l'héritage de mon père vous seront cédés, je suis prêt à passer par ce que vous exigerez ; ou si vous me refusez, comme le juif Nathaniel, je me tuerai avec le poignard de sir Crafton, monsieur ; ce poignard d'un noble officier tranchera de nobles jours !

» Il avait baissé la tête, et il soupirait profondément. Il y avait dans ces soupirs étouffés, dans ce découragement amer, un motif de joie infernale pour moi, froide statue qu'il suppliait ; je m'enivrais complaisamment de cette douleur, je croyais assister à la décomposition d'un cadavre.....

» — Pouvez-vous me prêter cette somme, *oui* ou *non* ? me demanda-t-il. Je ne répondis pas, j'étais altéré. Cet homme vous aimait, et il venait me le dire insolemment ! Ce n'est pas là le langage d'un mari, c'était la passion d'un amant avec toutes les angoisses, les combats qui déchirent l'âme.....

» Tout d'un coup, me voyant muet, il fit un effort sur lui-même et s'écria :

» — Eh bien, sir Crafton, j'y suis résolu, je pars demain pour la Guadeloupe!

» — A la bonne heure, répondit le capitaine en buvant un verre de rhum.

» Il avait annoncé ce départ à sir Crafton d'un ton de voix si ferme que je pâlis moi-même rien qu'à l'entendre..... Je craignis qu'il n'échappât..... L'inférieure ronde qui s'agitait autour de nous durait encore; c'était une rotation à donner le vertige, un pélemêle nocturne et terrible, dans lequel j'apercevais ça et là les grands yeux blancs de mes nègres, le plumet des officiers anglais, la figure des marchands et les mouvemens animés des mulâtresses..... Toute cette vapeur me montait insensiblement au cerveau. L'atmosphère était imprégnée de vices, de meurtre, de guet-apens. Mon regard demeurait fixe, ma tête pesante, je ne pouvais croire encore à ce que je venais d'entendre; ce fut seulement alors que je m'aperçus qu'il m'avait tourné le dos.....

» Il causait avec sir Crafton en lui montrant un portrait enrichi d'un cercle de perles.....

» — *Senor capitan*, dit un nègre en s'avancant, voici un facteur noir qui veut vous entretenir. Vous savez, ajouta-t-il à voix basse et en se penchant à l'oreille du capitaine, que s'il vous offre en causant des bananes trempées dans l'huile, ou tout autre mets, vous n'avez pas le droit de les refuser. Nous sommes ici à la Concha; c'est la règle, ce serait faire insulte à la société.....

» — Excusez-moi, marquis, reprit le capitaine en se levant, je reviens dans la minute. Et il s'en fut causer dans un coin de cette cahute enfumée avec le facteur.

» — Malédiction ! m'écriai-je sourdement en regardant alors par-dessus l'épaule du marquis, c'est le portrait de Caroline !

» Ce portrait, il le baisait avec une sorte de frénésie. Alors, seulement alors, je caressai la *mancheta*¹ retenue à ma veste par une chaîne d'argent, et je m'agitai convulsivement derrière sa chaise.

» Pour vous donner idée de l'étrange police établie dans ce bas lieu, sachez que huit nègres attachés comme domestiques à ce trou de la Concha ont l'ordre de se tenir perpétuellement contre la muraille, à laquelle sont collées quelques chandelles. A la première dispute survenue entre les marchands ou les danseurs, ils soufflent sur les lumières, on tire les couteaux, et alors on se frappe souvent au hasard. Or, pendant que sir Crafton s'entretenait d'affaires avec le facteur au coin opposé de celui qu'occupait alors le marquis, plusieurs des noirs lui ayant offert des bananes préparées dans l'huilo, ainsi que je vous ai dit, il les jeta violemment par la fenêtre..... L'aube blanchissait, et un reflet blafard éclaira sa figure quand il referma le volet.....

» *Aux chaises !* cria-t-on, *aux chaises !* il nous a fait une injure ! c'est un misérable, un Anglais !

» Les chaises tournoyaient déjà dans toutes les

¹ Couteau.

main ; sir Crafton et ses officiers s'étaient vu désarmer, lorsqu'à l'aide de mes noirs je trouvai moyen de protéger le marquis et de le soustraire à leur rage. Mais ce n'était que pour mieux m'assurer de sa parole ; je le tirai à l'écart sous un bouquet de pins et de gayacs, puis je lui dis :

» — Marquis de Langey, il faut que tu me donnes ce portrait que tu tiens là !

» Sa pâleur devint effrayante. Il porta la main à son flanc gauche, mais il n'y trouva qu'une légère épée à la dragonne ; il la tira, je la lui arrachai, elle rompit comme une paille sur mon genou.

» — Le portrait !! m'écriai-je en le lui saisissant avec furie. Et maintenant, marquis de Langey, jure-moi sur Dieu et sur le Saint Évangile que tu ne reverras jamais ta femme ; sinon, vois-tu, par san Domingo, tu es mort !

» — Misérable ! hurla-t-il en sautant sur moi avec un rugissement étouffé et en saisissant un de ces pistolets qui étaient alors comme aujourd'hui pendus à ma ceinture, tu vas mourir avant moi !

» En même temps il lâcha le chien..... la balle alla couper la feuille dentelée d'un palmiste.....

» — Marquis de Langey, à moi la femme et le portrait ! m'écriai-je, à Dieu ton âme ! Et je lui plongeai la lame de ma *mancheta* dans la gorge.

» Sir Crafton, sur un signe de moi, recevait alors le même traitement de mes noirs.....

» Jusque-là je n'avais pas tué, mon Dieu !.....

Tio-Blas reprit après une pause glaciale de quel-

ques secondes, et sans que la marquise, anéantie de frayeur, pâle, regardant avec un œil hébété, pût trouver seulement la force de l'interrompre :

« Nul habitué de la Concha ne s'était ému de pareille scène. Pour la plupart, ils ne se donnèrent même pas la peine de l'approfondir ; ils crurent que c'était une vengeance, de justes représailles à l'égard d'un capitaine anglais et de ses officiers. C'était au profit des Anglais, disait-on, qu'on avait fermé les mines. Le jour venait, et tous ces vautours avaient à cœur de regagner leurs repaires... Vis-à-vis de ce ciel d'un gris d'ardoise qui m'éclairait, les mains chaudes encore d'un meurtre, immobile devant le corps du marquis, dont les yeux ouverts me regardaient, je sentis s'opérer en moi une horrible révolution ; je compris ce que je venais de faire, une action lâche, infâme, que je ne me pardonnerais de ma vie. — En vérité, j'eus peur du ciel, peur de Dieu, peur de moi-même !

» — Du moins, m'écriai-je, si je l'eusse tué en duel, si mon épée eût rencontré son épée ! Mais non, je me suis jeté sur lui avec la fureur du tigre ; j'ai versé le sang d'un homme qui n'avait d'autre tort que d'aimer celle qu'il avait choisie et de souffrir pour elle mille supplices ! Le voilà mort loin d'elle et de son pays, sous un ciel qui n'est pas le sien ! mort après une vie de misère comme la mienne ! Aujourd'hui, dans une heure, il comptait mettre à la voile, et maintenant le voilà gisant à terre, près de ce capitaine de navire qu'il accompagnait !

» Et je frappais ma tête, puis ma poitrine ; je ren-

voyais aux mornes excavations de ces rochers de lugubres cris. Mes cinq noirs me regardaient stupidement en essuyant leurs couteaux sur les feuilles d'un latanier.

» Jamais peut-être M. de Langey ne m'avait paru plus beau qu'à cette suprême entrevue. A l'admirable mélancolie de sa figure avait succédé la pâle blancheur de la mort ; le sang inondait sa cravate blanche et les paremens de son uniforme de marin : il aimait, vous le savez, à porter cet habit quand il voyageait sur mer. Son gant droit serrait encore avec force la chaîne du médaillon : c'était une chaîne formée de vos cheveux ; cette vue ralluma toute ma haine. Je ne craignis point d'écarter les doigts du marquis et de leur ravir cette dernière relique..... Il portait encore la croix de Saint-Louis sur la poitrine : cette croix, je la foulai sous mes pieds..... Je le considérais comme l'auteur de tous mes maux ; sans lui, je vous faisais la maîtresse absolue de ma vie : il était de trop entre nous deux, il devait mourir !

» J'ignorais qu'en ce moment même, heure de crime et de suprême agonie, vous le trompiez ainsi que moi !.....

» La cloche de San-Yago, sonnant au loin, appelait les colons à l'église..... Cette cloche matinale retentit comme un glas funèbre à mon oreille ; elle me fit souvenir que j'étais chrétien ; l'homme que j'avais tué était mort sans prêtre, sans sacremens, sans prières ! Il s'agissait de faire disparaître le corps. — Je ne pensais plus, je vous jure, à celui de sir Craf-

ton, qu'en sa qualité de protestant j'avais déjà fait jeter par mes nègres au fond d'une soufrière, en cette plaine isolée..... — Mais Langey était mon frère, Langey était de la même religion que moi son assassin ! Il serait impossible de le présenter à l'église espagnole, cela était vrai ; mais je ne saurais non plus me faire à l'idée que la terre où je marchais pût receler sa dépouille : chaque plaine, chaque pierre ne crierait-elle pas contre moi ? Quelle vie mènerais-je sur cette lande inculte ? quels remords, quelles tortures, si je l'y savais près de moi, ombre implacable, terrible ! Et quand je vous entraînerais vous-même, — comme je l'espérais déjà, — dans ma nouvelle demeure pour y partager mon sort, ce mort, si voisin de nous, ne pourrait-il se lever ?

» En proie à ces pensées, je donnai l'ordre à deux de mes hommes de charger le corps sur une mule et de m'accompagner vers la partie française de l'île, à la ville de Saint-Marc. Je connaissais le curé de cette paroisse ; je le savais bon, crédule : je l'aborderais en lui disant que votre mari avait croisé le fer contre sir Crafton ; que l'Anglais l'avait tué et avait fui vers les mines de Cibão. De cette façon, M. de Langey serait enterré en lieu saint ; la voix de ma conscience ne me crierait plus : « Impie ! »

» Ce voyage dura cinq jours. Je montais un coursier de nos hattes ; mes deux noirs suivaient avec un mullet en laisse, caparaçonné de noir. Je ne saurais vous dire par quels épouvantables remords je me sentis le cœur labouré durant cette route : il me semblait que tout le monde dût lire mon crime sur mon front. Ce crime

odieux, je ne l'avais commis que pour vous : aussi, par les brûlantes savanes que je parcourais, vous retrouvais-je incessamment à mes côtés comme un mauvais ange... Vous me paraissiez, dans de sinistres visions, heureuse de cette délivrance ; vous me tendiez les bras, et je m'y précipitais comme dans une anse où le vent du remords ne soufflerait pas !

» Le curé de Saint-Marc me crut ; il reçut mon offrande pour le service funèbre, où j'assistai seul avec mes deux compagnons. Le terrain payé, je partis ; l'air que je fendais sur les monts, l'horrible fardeau dont je me sentais affranchi, ramenèrent chez moi des momens de calme dont je profitai pour vous écrire. Vous savez ma lettre, je vous y racontais le duel de M. de Langey ; — ce duel était un mensonge !..... La seule vérité contenue dans cette lettre, c'était l'invariable amour dont je protestais, un amour, Caroline, dont vous ne pouviez soupçonner le désespoir !..... En effet, même en vous parlant de retourner bientôt près de vous, je savais que je ne le pourrais pas ; qu'outre les soupçons que ce prompt départ ferait naître, après ma déclaration du duel de M. de Langey au curé de Saint-Marc, je n'aurais jamais le courage de vous aborder pauvre, ruiné ! Il me fallait attendre un mois pour présenter aux orfèvres de l'île mes diamans de Bannique et de Saint-Jean ; larcins dangereux à monnayer, d'après les nouveaux édits du gouverneur, qui prévenait les colons de ces déprédations successives opérées par des hommes assez habiles pour demeurer inconnus. Faut-il vous le dire d'ailleurs ? je ne voulais pas me mettre

en route avant d'avoir reçu de vous une première lettre ; il me tardait de subir le contre-coup de ma nouvelle : l'impression de cette mort sur votre esprit m'inquiétait. Le silence que je vous vis garder me parut inexplicable ; je m'épuisai en conjectures pour l'excuser, je me fis une loi sévère d'attendre encore : pendant ce temps les remords obsédaient mon cœur et le rongeaient. N'allez pas croire que je pusse dormir une heure seulement dans mon hamac, sous mon toit : je passais des nuits entières couché dans mon manteau, au pied des mornes..... Souvent les oiseaux lançaient des cris lugubres autour de moi ; le sifflement des serpens ou des chauves-souris m'arrachait à un demi-sommeil ; et alors , le front baigné de sueur, le visage en feu, je me dressais debout ; puis je courais chez moi me laver les mains à la fontaine : je croyais toujours trouver du sang à ces mains !.....

» La fièvre , cette hyène qui rôdait autour de moi, m'étreignit si bien qu'à la fin je succombai. Je restai deux mois sous sa serre brûlante, à peine soigné par un mulâtre qui était mon domestique , rêvant de ce dont les damnés doivent rêver , vous appelant , ainsi que *lui* , dans mes nuits de douleur et de rage. Une fois, je vous vis guidant vers moi les soldats du gouverneur ; il y avait un homme à qui vous donniez le bras , et cet homme , je crus le reconnaître... Il me regardait en souriant de pitié et en me montrant du doigt un spectacle terrible de mon enfance, dont j'avais gardé souvenir, c'était le bras desséché d'un chef de brigands supplicié près des roches d'Anduxar par ordre du roi d'Espagne. Il arrachait

en ricanant, de ma poitrine, l'ordre de Saint-Jacques, ainsi que j'avais fait de la croix de Saint-Louis trouvée sur Langey; me déclarait noble, comme sur la sainte Trinité je le suis, coupable d'un crime, et me rejetait au bourreau !..... Vous, Caroline, vous riez avec lui, vous aviez une robe de cour, vous partagiez la joie que lui causait mon supplice ! Ce fantôme, ce n'était point le marquis, c'était un homme de cinquante années..... Je le croyais votre père dans mon délire !..... Ces deux mois passés, ma convalescence commença : ne recevant de vous aucune lettre, je partis. Débarqué à la Pointe-à-Pitre, l'accès de fièvre qui me reprit fut si fort qu'il me fit tomber devant la porte d'un café. Là, presque évanoui de fatigue, j'entendis prononcer le nom de votre mari ; ce nom me tira de ma léthargie..... de ma douleur..... je levai la tête, comme s'il m'eût fallu répondre devant un juge. Parmi les jeunes créoles attablés dans ce café, nul ne m'interrogeait cependant, mais tous s'entretenaient de votre absence.

» — Elle a quitté la Guadeloupe, disait l'un, pour complaire à M. le contrôleur général; maintenant qu'elle est veuve, n'a-t-il pas sur elle les droits d'un mari ?

» — C'est une vraie perte pour la colonie, reprenait un autre, la seule femme de la Pointe-à-Pitre qui sût convenablement le menuet !

» — Quel luxe ! quelle opulence ! continuait un troisième, quand je pense que M. de Boullogne a payé un matin, devant moi, à cette femme, une parure de vingt mille plastres, qu'elle devait rembour-

ser à je ne sais quel marchand de San-Yago !.....

» — Nous avons fait une faute, messieurs. Laisser partir la marquise de Langey, et surtout quand elle a le bonheur de devenir veuve !..... Moi, j'allais me présenter !

» — Partie perdue, mon cher, elle épousera M. de Boullogne. Il y a d'ailleurs pour cela de bonnes raisons..... Mandé par le cabinet de France, M. de Boullogne s'est vu forcé de repartir. Mais la Rose, à Saint-Domingue, est sa propriété de prédilection, et puisqu'il y a caché sa colombe, Saint-Domingue le reverra.....

» — Pour mon compte, messieurs, je déclare M. de Boullogne un homme du bel air, légèrement voûté peut-être, cacochyme, mais né pour être grand seigneur..... Il fait les choses comme un ambassadeur de Louis XIV.....

» — Une noblesse de robe !

» — Oui, mais il a l'oreille du roi, et M^{me} de Langey a besoin d'un bras pour l'appuyer à la cour. M^{me} de Langey a beau être marquise, elle est ruinée, messieurs. Or, une marquise ruinée, qui a vingt-cinq ans et qui est belle, réfléchit..... Moi qui vous parle, j'ai connu particulièrement M. de Langey. Eh bien ! le digne mari se tuait, à la lettre, pour subvenir au train de sa femme. Comprenez-vous ce bel héroïsme, cette abnégation de soi-même pendant qu'un autre mettait tant de conscience à l'aider ?

» — Et aller se faire tuer en duel par un Anglais, après cela !

» Jusqu'ici j'avais écouté machinalement ; mais à

ces dernières paroles, qui entraient comme un fer brûlant dans ma plaie, je faillis me trahir et venger moi-même cette belle âme si injustement raillée par cet amas de discoureurs indifférens. Ils m'avaient à peine regardé, j'étais mal vêtu, j'avais le teint hâvé, miné par la fièvre; un garçon de café me mit quelques limons devant moi, j'y imprimai mes dents avec une sorte de rage.

» Eux continuèrent :

» — Ce pauvre Langey ! il n'y a que les rois et les maris, on a raison de le dire, pour ne rien savoir de ce qui se passe ! Je vois toujours la bienheureuse expression de sa figure quand il apprit, à son retour d'un voyage de six mois à la Martinique, l'accouchement de M^{me} de Langey ! Il parut, du reste, que la délivrance de la marquise n'avait pas eu lieu sans peine; elle fut, dit-on, en danger de perdre la vie... Oui, sans une négresse que M. de Boullogne envoya chercher à une lieue des Palmiers..... et qui sauva les jours de M^{me} de Langey.....

» — M. le marquis Maurice de Langey ne venait point au monde, tu as raison, Martial. En vérité, c'eût été là grand dommage !

» — Il vous eût fallu voir, vous autres, avec quel air de souveraine tranquillité M. de Boullogne présentait lui-même à Langey cet enfant, quand le marquis fut de retour, quelle joie orgueilleuse le pauvre Langey ressentit à l'embrasser; et cependant, vous le savez tous, l'enfant était né débile, délicat; on hésita longtemps à le baptiser, il fut élevé dans le duvet, quittant à peine son berceau..... soumis à la

baguette des médecins..... Que voulez-vous ? l'enfant d'une jeune femme et d'un vieillard pouvait-il être robuste ? Je lui souhaite, Martial, de boire un jour le rhum comme moi !

» Celui qui parlait de la sorte vida son verre en effet, ses camarades l'imitèrent..... Pour moi, percé d'aiguillons aussi froids, aussi glacés que l'est celui du scorpion de nos îles, je sentais alors arriver à mes oreilles je ne sais quel bourdonnement, à mes lèvres je ne sais quelle écume..... Je portai la main à mon front : il était baigné de sueur..... une lumière nouvelle m'environnait, me montrait le fond d'un abîme ; je m'échappai du café en jetant une piastre sur le comptoir, ce n'était pas trop payer cette effroyable hospitalité d'un quart d'heure et les odieuses révélations que je venais d'acquérir !....

» Je savais tout, Caroline : vous m'aviez trompé comme Langey ; votre conduite m'apparaissait à cette heure sans aucun voile ! Vous m'aviez joué, dupé pendant sept ans ! vous aviez trafiqué de mon amour comme la plus vile des courtisanes ! Habitée à vivre au milieu de vos esclaves, blanche créole, vous m'aviez traité comme un de ces noirs qui meurent à la peine et que l'on regarde comme un produit ! J'avais enfin la clé de vos mystérieuses terreurs à mon approche, de votre amour intéressé à m'éloigner, de votre vie entière abîmée dans la muette contemplation de son égoïsme ! Ah ! vous ne m'aviez pris que comme un fruit que l'on jette à terre après en avoir pressé le jus ! Pendant ces mortelles années où vous me saviez luttant pour vous contre le souffle

des vents contraires, vous m'aviez entretenu dans des idées de bonheur, en concluant le marché de votre honte avec un autre ! Mais vous ne saviez pas, Caroline, que pour vous j'étais devenu voleur, pour vous j'avais tué..... pour vous !!! »

Tio-Blas, épuisé, appuya sa main contre le rebord du lit de la marquise, il sembla respirer après avoir déroulé de la sorte en quelques haltes pressées l'infamante chaîne de ses malheurs..... La lumière de l'appartement imprimait à ses joues une pâleur singulière, ses cheveux, grisonnans par mèches rares et dispersés dans le désordre de son récit, lui retombaient sur le front comme une crinière luisante. La marquise attendait la fin de cette nocturne entrevue comme un combattant déjà blessé attend la fin d'un duel..... Si la fureur de l'Espagnol au lieu d'être refroidie bouillonnait encore, égalant sur elle-même les tournoiemens de la lave, la stupeur de M^{me} de Langey, sa crainte, son attention, formaient en elle un conflit de pensées aussi actif, aussi absorbant, aussi lourd.....

— Donc, poursuivit-il avec une voix sourde, vous êtes à moi, je vous ai achetée à double titre, par de l'or et par un crime !.... Caroline, vous allez me suivre !....

— Vous suivre, Tio-Blas ! vous n'y songez pas ! vous suivre, vous l'assassin de mon mari !

— Je vous le répète, madame, j'ignore la différence de l'esclave qui tue ou du maître qui fait tuer... Encore une fois, comme il y a du sang à mes mains, il y a du sang aux vôtres. Caroline, regardez-vous !

Il la conduisit, muette et pâle, devant la glace de sa toilette..... Par un instinct d'épouvante que le remords seul peut expliquer, la créole n'osa s'y voir... elle détourna le front.

— Bien ! reprit son maître (car Tio-Blas dans cet instant de solennelle terreur lui commandait), bien, tu as compris que pas plus que moi tu n'avais le droit d'interroger devant Dieu cette nature créée dans l'origine à son image, et que le crime seul peut ternir. Ah ! tu en conviens donc à présent, froide vipère ! si tu m'enlaçais de tes baisers menteurs, il y a quatre ans, c'était pour me faire partir ; si tu me parlais de la jalousie de cet époux, c'était pour armer mon bras ! Eh bien ! rassure-toi, Caroline, je l'ai tué, bien tué !.... Il ne reviendra pas, il dort sous la pierre près de l'église de Saint-Marc ! Tu es encore trop près de lui, Caroline, j'ai pillé de toi, tu vas me suivre..... Ces mêmes noirs qui ont vu le meurtre de ton mari, son meurtre..... notre œuvre à nous deux..... ils sont là, là sous les mangles que tu pourrais distinguer de cette fenêtre si ton regard n'était pas si morne, si troublé..... A un coup de ce sifflet d'ivoire suspendu à ma ceinture, vois-tu, ils paraitront, mon cheval t'emportera. Viens, j'ai pillé de toi : tu ne peux rester sur le même sol où Langey repose ; dans la partie espagnole de cette île tu dormiras en paix. Tu ne déroges pas d'ailleurs, tu ne seras pas la femme d'un marchand, tu seras la femme du comte de Cerda ! le comte de Cerda ! ah ! ah ! poursuivit-il avec un rire étouffé.....

— Misérable ! laisse-moi ; tiens, reprends, si tu le

veux, tes diamans, ils sont là..... là, dans cette cassette ! je ne te dirai plus rien ; voici la clé... Prends...

Et parlant ainsi, elle se roulait sur la natte, et elle étendait ses doigts crispés vers la cassette..... La repoussant avec une ironie froide, il lui dit :

— J'attends ! comtesse de Cerda..... Oublies-tu donc que ce n'est plus ici le marchand qui te parle, c'est un noble Espagnol, plus noble, je te l'ai dit, que ton financier..... Quitte cet homme, et viens avec moi..... J'ai des richesses, peu t'importe d'où elles me viennent. Ne sommes-nous pas maudits ?

— Mais moi ! moi, Tio-Blas, moi je ne suis pas libre..... J'ai un fils !

— Je l'enverrai en Espagne, ou tu le renverras à son père si tu le veux. Ce n'est point le fils de Langey ! murmura l'Espagnol avec une rage dédaigneuse. L'enfant d'un mort eût été sacré pour moi, poursuivit Tio-Blas en essuyant la seule larme qui eût débordé de son œil sec.

— Tio-Blas ! dit-elle alors avec un accent d'inexprimable douceur que l'angoisse seule, l'angoisse désespérée peut donner..... Tio-Blas ! je t'aime !.....

L'oreille de l'Espagnol découvrit un tressaillement si aigu de peur dans la fin de cette phrase hypocrite que malgré la pantomime de la marquise il s'écria :

— Comédie !

— Ah ! tu ne m'accuseras pas d'aimer cet homme, reprit-elle en joignant les mains : cet homme, c'est un vieillard ; toi, du moins, tu es jeune, tu es beau !

Tio-Blas hocha la tête avec un sourire triste.....

En ce moment l'horloge de la chambre sonnait deux heures du matin.

— Allons, *señora*, votre main dans la mienne et le pied à l'étrier ! s'écria-t-il comme s'il fût sorti d'un rêve.

— Jamais ! oh ! jamais ! reprit-elle ; tu me fais horreur !

— Deux heures viennent de sonner. Vous emporterez vos diamans : cela sera bientôt fait.

— Je suis maîtresse ici, Tio-Blas ! Songez que je n'ai qu'à jeter un cri, l'on viendra.

— Vos gens sont à la veillée.....

— Vous voulez donc me voir briser le front contre ce mur ?

— Vous n'en ferez rien : cette main vous tient sans colère, vous le voyez.....

— Encore un coup, lâchez-moi. Je vous dis que vous êtes un assassin !

— Et moi, je te dis, femme, que nos deux destinées doivent être unies à jamais comme le sont nos deux mains. Tu dois marcher avec moi, car tu es une femme perdue..... Entre nous s'élève quelque chose, marquise de Langey ou comtesse de Cerda, c'est une colonne de sang ! Allons, marche, marche !

Il tira en même temps son sifflet d'ivoire et le porta à ses lèvres..... La marquise comprit qu'elle était perdue.....

— Infâme ! cria-t-elle en dégageant son bras de celui de l'Espagnol par un effort surhumain, ne fais pas un mouvement, ou je mets le feu à ma moustiquaire.....

Armée d'un flambeau qu'elle avait saisi sur sa table, la marquise de Langey s'était réfugiée sous la gaze du lit... Tio-Blas la considérait avec stupeur...

— Dussions-nous brûler ainsi tous deux avant l'enfer, je t'y suivrai ! cria-t-il résolument.

En prononçant ces mots, il écartait le voile de la moustiquaire, à laquelle le flambeau de la marquise mit le feu.....

En voyant la flamme se propager rapidement d'un bout de la gaze à l'autre, lécher de sa langue flamboyante les stores et les corniches, la marquise fut elle-même effrayée de son courage... Deux secondes encore, et la chambre était en feu..... Tio-Blas tira de son sifflet un cri aigu, lugubre comme celui du serpent. — Un cri pareil lui eut bientôt répondu.

— A l'assassin ! au meurtre ! cria la créole hors d'elle-même, se penchant à la fenêtre.

Elle sentit bientôt sa voix se sécher dans sa gorge, et elle tomba.....

Poussant du pied la porte de la chambre, Tio-Blas allait entraîner M^{me} de Langey quand il s'aperçut qu'elle était évanouie..... Des pas retentissaient, la flamme continuait avec violence..... Tio-Blas jeta de l'eau au visage de la marquise, et d'une voix entrecoupée à la fois par la fumée et la colère, il lui dit :

— Marquise de Langey, retenez ceci. J'ai deux choses à vous : votre médaillon trouvé sur votre mari et vos lettres adressées à moi. Votre nouvel amant comparera un jour les lettres de la marquise de Langey à Tio-Blas avec celles de la marquise de Langey à M. de Boullogne. Quant à ma proposition d'hymen,

puisqu'elle vous déplait, n'en parlons plus... J'avais cru que l'opiniâtreté de mon amour vous ébranlerait, vous ma complice. Vous venez de crier à l'*assassin* ! Je pourrais vous plonger à cette heure dans la poitrine la lame de ce couteau qui a tranché les jours de Langey ; mais cette lame est sacrée, elle est trop sainte pour vous !.....

Il ajouta en se pendant à la soie de sa longue ceinture, qu'il attacha aux barreaux de la fenêtre :

— Adieu !..... Vous n'êtes pas la seule de votre famille, marquise ; j'attendrai..... Je puis me venger peut-être sur *quelqu'un* qui vous est cher !

La pâle créature avait assez recouvré ses sens pour entendre bruire ces paroles à son oreille comme un son de cloche funèbre. Le galop d'un cheval retentissait déjà sous la fenêtre quand les noirs accourus aux cris de M^{me} de Langey pointèrent leurs fusils du haut de sa fenêtre enflammée. Mais Tio-Blas avait disparu ; les ombres de la nuit gardaient seules le secret de sa route.

XVIII.

Le numéro 143.

« Tel est le sort qui t'attend, » me dit
la reine en me montrant l'homme qu'on
battait.

(HÉLÈNE DE TOURNON.)

Huit mois s'étaient passés depuis cette scène, assez terrible pour laisser dans l'âme de M^{me} de Langey une trace ineffaçable.

L'habitation de la Rose regrettait toujours le même maître, absent et retenu en France par d'indispensables devoirs ; mais elle avait l'honneur de posséder le même gérant, M. Joseph Platon, le plus vertueux et le plus borné des mortels.

Comme tout bon économiste doit le faire, M. Joseph Platon tenait un registre exact de ses nègres ; ce registre lui eût fait honneur assurément près de M. de Boullogne, car il dénotait un esprit d'ordre peu commun.

Imaginez en effet un vrai livre d'histoire dans toute l'acception du mot, une sorte d'Encyclopédie biographique où la naissance et la mort de chaque noir se trouvaient cotées scrupuleusement à côté de celles

des animaux domestiques, des clous, de l'huile, du suif, des hoes, serpes, haches, harnois, voitures, denrées et autres objets. La régularité candide de M. Joseph Platon allait jusqu'à écrire ses pertes comme ses profits, les dégâts des noirs et leurs bons services, leurs friponneries et leurs beaux traits.

De la sorte, le registre de M. Joseph Platon eût pu fournir une ample moisson d'observations morales au philosophe, les bons et les mauvais points du digne archiviste étant toujours accompagnés de réflexions en marge et d'annotations caractéristiques :

« Pompée (n° 104). — Excellent sujet. — Il n'a passé aux verges que dix-huit fois. — Aimant le tafia et ses devoirs, il eût fait un excellent douanier.....

» Adonis (n° 5). — Gaillard né pour la cuisine. M. Printemps l'honore de son estime. Il *étique* deux mulets en un quart d'heure.....

» Benjamin (n° 122). — Fort mauvais sujet. Il s'est fait marron parce que son commandeur lui avait refusé du suif; pour échapper aux recherches, il s'est plongé dans la rivière de l'Artibonite, où il a échappé aux recherches en se cachant la tête sous une grande feuille d'arbre.

» Un, deux, trois, quatre, cinq..... reprenait Platon en additionnant sur ses doigts. Ci-contre, ce mois-ci, vingt-six noirs morts à l'hôpital, six d'enfuis et quatre.....

— Voilà un joli compte à présenter, s'écria-t-il en s'interrompant lui-même tout à coup et en écrasant de fureur sa plume contre son papier. Que va dire

M. de Lassis l'intendant ? Depuis que cette damnée marquise nous est tombée des nues à la Rose, tout me va de mal en pis. Je le lui disais bien l'autre jour, — comme je vous le dis là, mon cher monsieur Printemps : — « Madame la marquise, vous les tuez, vous les exterminiez, ces malheureux ! » Que diable ! on a beau être nègre, on n'est pas de fer, n'est-ce pas, monsieur Printemps ?

— Qu'a-t-elle donc fait ?

— C'est du joli ce qu'elle m'a fait ! Écoutez cela, vous qui êtes disciple de Comus, comme disent MM. Vadé et Piron, deux agréables chansonniers..... Vous serez d'abord disposé à l'excuser en faveur du motif ; mais vous ne tarderez pas à voir sa perversité..... Il faut qu'elle soit grande, puisque vous m'en voyez malade et gardant le lit..... Vous savez, mon cher, que depuis la mort (mort bien heureuse !) de Poppo son singe elle l'a fait empailler ; mais ce que vous ignorez sans doute, ce que je vous ai toujours caché, c'est que c'est moi qu'elle avait chargé de cet office !..... Me choisir ! moi, son ennemi *personnel* ! Mon titre de naturaliste m'a valu cela, mon cher ! Donc, après avoir empaillé Poppo de mon mieux, il y a huit mois, je le lui portai..... Je ne saurais vous peindre toute mon émotion, Printemps : je voyais encore mon infortuné perroquet jonchant le parquet du salon de ses plumes jaunes et rouges, ce même perroquet, vous le savez, qui disait si bien le nom de *Rosette*, ma femme !.....

Ici Platon s'essuya l'œil gauche du coin de sa couverture.

— N'importe..... c'était mon devoir, je présentai le hideux magot à la marquise. Jamais, mon ami, je ne l'avais trouvé si laid : deux yeux verts d'émail, posés par moi dans ses orbites, donnaient une expression de Caligula à sa figure; ses pattes osseuses et velues, clouées solidement par moi à la planchette, avaient l'air de vouloir se lever encore sur mon innocent volatile !.... La marquise le reçut cependant comme on recevrait un oncle d'Amérique; Saint-Georges et M. Maurice le placèrent dans sa berline inoccupée jusque-là.....

— Il n'y a rien encore de tragique en tout ceci, dit M. Printemps, aspirant une prise de Virginie.....

— Attendez. Vous n'avez pas oublié que, durant sa vie, le monstre était friand au dernier degré de tortues fraîches..... Il les pourchassait sans s'inquiéter seulement des calmans de l'Ester. La preuve de ceci, c'est que sa gourmandise a causé sa mort et que le ciel, ou plutôt je ne sais quel aspic intelligent nous en a délivrés. Eh bien ! mon digne ami, croiriez-vous que toutes les semaines, depuis ce jour, mes négillons battent l'eau de l'Ester pour le bon plaisir de la marquise, chez laquelle ce goût s'est déclaré ? Oui, mon cher monsieur Printemps, son plus grand bonheur est de voir mes nègres pêcheurs descendre pour chercher dans l'eau ces quadrupèdes ovipares dont vous faites de si excellents bouillons ; et que, vous le savez, on surprend rarement à terre..... Le seigneur Poppo, ou plutôt son horrible squelette empaillé, est habillé le matin de dentelles, comme s'il vivait

encore, et du fond de sa berline il regarde cette belle pêche d'un air de roi..... Or vous n'ignorez pas, Printemps, que si la marquise a hérité de cet amour singulier de son singe pour la chasse de la tortue, le caïman, personnage assez vorace de son fait, n'y renonce pas pour cela. Donc, pas plus tard qu'avant-hier, en se livrant à ce dangereux plaisir par ordre de M^{me} la marquise, quatre de mes négrillons effarouchèrent la femelle d'un caïman, surprise au milieu de ses œufs, et la firent crier..... A l'instant les malheureux en virent une véritable armée accourir de tous les points et fendre l'onde en silence, si bien que M. le marquis Maurice s'est blotti d'effroi contre son ami le mulâtre. Mes noirs voulaient fuir, mais le plaisir de la marquise aurait été incomplet; elle était alors dans sa calèche avec M. de Rohan, notre nouveau gouverneur, qui cria aux nègres de continuer et lança lui-même le harpon au milieu du groupe... Ce harpon rebroussa, et ce fut alors une épouvantable boucherie..... Les caïmans avaient glissé adroitement sous l'eau, monsieur Printemps, ni plus ni moins que je glisse ma main sous cet oreiller; mais rassemblés en embuscade au milieu de ces laches très-fourrés, ils se jetèrent bientôt un à un sur leurs victimes. Vainement les hommes de notre suite leur lâchèrent-ils une bordée de coups de fusil; le jour baissait, et nous n'entendîmes plus bientôt que le bruit aigu de leurs dents... Puis la berge reprit son silence.....

Quatre négrillons de perdus, monsieur Printemps, et le tout pour un dîner !

II.

5

— Il est vrai que la marquise ferait mieux de ne pas s'occuper elle-même de sa table, monsieur Platon, cela regarde son maître d'hôtel....

— Aussi, rassurez-vous, vais-je les porter à son compte sur mon registre..... Car enfin il n'est pas juste, s'écria le gérant, portant la main à son magnifique bonnet de coton avec un geste désespéré, il n'est pas juste que ces quatre noirs me retombent sur le dos.

Et il écrivit :

« *Item*, ci-contre, pour le compte de M^{me} la marquise, boullon de tortue. quatre nègres. »

— Vous avez là une page blanche, reprit le maître d'hôtel, c'est le n° 143.

— Si fait, il y a le nom ; lisez plutôt : « *Saint-Georges*, venant de l'habitation des Palmiers, à la Guadeloupe..... » Je n'ai rien à faire avec celui-là, vous le savez bien..... C'est le protégé de la marquise, mon disciple ! un gaillard qui, si l'on n'y prend pas garde, sera bientôt élevé sur un pied parfait d'égalité avec le jeune marquis. Il était jadis sous ma domination exclusive. Mon Dieu, oui ! je pouvais le faire passer par les verges quand bon me semblait, sans la permission de cette M^{me} la marquise ; mais bast ! à présent il ne fait pas un geste que M^{me} d'Esparbac ne s'extasie et que M. Maurice ne se roule par terre, en lui criant : « Bravo, bravo, *mon jeune !* » Tenez, vous ne le voyez plus venir dans les cuisines, j'en suis sûr.....

— Vous avez raison, le voilà un vrai monsieur.....

il partage les jeux de M. Maurice, il a même l'audace de réussir comme si c'était un vrai créole ! Le maître d'escrime de M. le marquis me disait l'autre jour qu'il n'avait jamais vu un poignet si vigoureux ; il l'a jeté par terre deux ou trois fois.

— Sans compter, monsieur Printemps, que je lui ai inculqué, voyez-vous, de ces airs distingués auxquels on reconnaît le professeur, dit Platon en s'apercevant que le maître d'hôtel ne lui faisait pas assez d'honneur de Saint-Georges ; c'est le produit naturel de ma conversation, je le sais, mais je suis certain que cela a mis en tête au maître une foule de billevesées. Je vous déclare toutefois, mon ami, que ce serait à mon corps défendant que je le ferais punir si la marquise me l'ordonnait.... Je n'ai point voulu annoter ses beaux faits sur mon registre, parce que cet enfant est vraiment un être à part et que je le considère comme un ami de cœur qui a longtemps battu mes pantalons et mes casquettes..... Du reste, pendant que vous me tournez mon infusion d'orangers, secourable monsieur Printemps, vous allez sans doute le voir venir, car je l'attends pour me faire la lecture..... c'est le seul office qu'il ait conservé près de moi, son *ancien* maître !..... Justement j'ai là un nouvel ouvrage qui m'arrive de France, l'*Émile* de M. Jean-Jacques Rousseau, que M. Lassis m'envoie avec ce magnifique habit *prune-de-monsieur*.

— L'habit est magnifique en effet, murmura le maître d'hôtel avec un regard de convoitise, les manchettes sont du meilleur goût. Mais le roman ?

— Ne voyez-vous pas que ce doit être un traité

complet d'instruction élémentaire ? Lisez le second titre : *De l'Éducation* ! Il parait que c'est un livre fort agréable..... pour les professeurs. L'auteur a entrepris de démontrer à son élève l'astronomie sans sphère, la géographie sans cartes et la musique sans notes..... Quand j'étais aux gabelles, j'ai dévoré la *Nouvelle Héloïse*, du même auteur ! Hélas ! Rosette m'a cependant coûté plus de larmes que cette Héloïse !

— Quant à moi, dit M. Printemps, en ma qualité d'ancien chef d'office du maréchal de Saxe je dois vous dire qu'il y avait dans ma jeunesse un poète du maréchal que j'affectionnais par-dessus tout, c'était M. Dorat, un capitaine de dragons.....

— Je me le rappelle fort bien, un petit sec, poudré, avec lequel j'ai eu un jour une discussion à la barrière..... Il s'étonnait, le petit monsieur, que j'osasse le fouiller, et menaçait de porter plainte à M. d'Argenson.

— Il lui est arrivé un bien bon tour à ce M. Dorat chez le maréchal, et je suis sûr que vous ne le connaissez pas, Platon ! Malheureusement, continua le maître d'hôtel en tirant sa montre hors de son gousset, il est trois heures, et il faut que j'aille visiter les cuisines.....

— Et moi donc, si vous saviez quelle récréation m'attend ! il faut que dans une demi-heure je regarde administrer des coups de fouet, du haut de cette fenêtre, à deux imbéciles d'esclaves, un mulâtre et une mulâtresse, ma foi, qui ont manqué de respect à M. Gachard !

— Comme si ce gros financier n'avait pas assez de commandeurs chez lui pour exécuter ses ordres !

— Dites ceux de M^{me} la marquise, Printemps ! ce mulâtre et sa femme, le 141 et le 142, sont de l'habitation de la Rose. Je ne sais quelle brèche l'énorme lovelace du nom de Gachard a voulu faire à leur ménage, mais le mari s'est fâché, et il a osé dire qu'il empoisonnerait M. Gachard..... Pour ce crime, si vous ne le savez pas, je vous l'apprends, l'exposition au soleil et la *quarantaine* entre eux deux. Vingt coups pour chacun..... fit-il en montrant le fouet pendu au mur. Ils se disent mariés, ils partageront.

— Respect à la loi ! monsieur Platon, c'est trop juste ; mais je ne veux pas voir l'exécution à cause de la mulâtresse..... M^{lle} Finette, que j'adore comme une reine, est de cette couleur.....

— Bon ! vous voilà devenu sensible parce qu'elle vous a donné dans l'œil ! Si mon ex-épouse, M^{me} Platon, dite Rosette, avait eu le fouet d'un nègre commandeur en perspective, elle n'eût point trahi ses devoirs et fût restée blanche comme le linge qu'elle repassait !

La conversation de ces deux sublimes personnages fut interrompue bientôt par les notes d'un air lent et mélancolique qui s'approchait de leur oreille en franchissant chaque pas de l'escalier. Cet air à deux voix gardait l'empreinte naïve de toutes les chansons créoles ; il eut le pouvoir d'arracher M. Joseph Platon à certains calculs d'agronomie que, malgré sa fièvre, il se croyait forcé d'entamer. La porte s'ouvrit,

et la jolie Finette bondit joyeusement jusqu'au milieu de la chambre avec Saint-Georges.

Ils étaient tous deux aussi rayonnans, aussi élançés que deux jeunes palmiers saluant le premier soleil ; leur poitrine haletait ; ils venaient d'arpenter à la course une longue avenue de tamarins bordant les halles de la case.

Si bien qu'à son madras coquettement chiffonné, à son air d'autorité féminine sur le jeune mulâtre, à certains embrassemens espiègles donnés et rendus en entrant dans cette chambre, M. Printemps, le vertueux prétendu de M^{lle} Finette, ne put s'empêcher de froncer le sourcil d'un air jaloux.

— D'où venez-vous ainsi, mes jeunes ramiers ? murmura M. Platon d'un air moitié sévère, moitié curieux. Mademoiselle Finette a sa jupe blanche déchirée par les broussailles ; et vous, mon élève, vous avez encore votre fusil armé, et vous ne me rapportez pas même un *bidibidi*¹ ce matin !

— Mon cher maître, répondit Saint-Georges, vous êtes à la diète, il faut vous le rappeler. Ma mère Noëmi, qui s'est faite votre docteur, ne vous a-t-elle pas recommandé les boissons chaudes ? Je vous lirai un chapitre de ce livre, si vous voulez ?

— Au diable la lecture ! Que votre mère se connaisse en tisanes, mon cher Saint-Georges, je ne dis pas le contraire, je me résigne aux siennes pour guérir ma toux et ma fièvre (diable de fièvre que j'ai attrapée l'autre jour à cette expédition des tortues aux

¹ Râle.

bords del'Ester!). Mais que la marquise n'envoie pas demander seulement de mes nouvelles!.....

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Platon, nous venons tous deux en son nom vous assurer de toute la peine que lui cause votre maladie..... Elle m'a chargé aussi de vous annoncer une nouvelle!..... M. de Lassis s'en vient passer trois mois à la Rose; il arrive à la fin de cette semaine.....

— M. de Lassis arrive sans m'avoir prévenu, s'écria Platon d'un air étonné et en laissant retomber sa tête sur l'oreiller d'un air de profond abattement... On veut donc ma destitution!

— Voudrait-on la mienne aussi, continua M. Printemps en se rapprochant du lit du gérant, qui se regardait d'un air alarmé dans un petit miroir de poche.

Tout d'un coup il écarta violemment sa couverture et s'élança du lit, couvert d'une simple culotte de nankin.

— Ah! ils veulent ma mort, grommela Platon, eh bien! je m'en vais les satisfaire, je me jeterai par la fenêtre, Printemps, je serai le Decius des économes!

Et de sa main furieuse M. Platon poussa les verroux de sa fenêtre. Il ressemblait à Don Quichotte plus qu'à Decius.

— Qu'allez-vous faire, monsieur Platon? s'écria douloureusement le maître d'hôtel en le retenant par sa culotte. Vous n'avez pas de reproches à vous faire, vous êtes comme moi un homme intègre! M. de Lassis verra nos livres.

— Ne venez-vous pas d'entendre, Printemps, qu'il

arrive dans le mois le plus désastreux, un mois de malheur, un mois de pertes ? M. de Lassis ne m'aime pas, je le sais, il a ses créatures, Printemps.

— Calmez-vous ; M. Gachard a beaucoup d'empire sur lui, et vous allez faire dans quelques secondes une chose agréable à M. Gachard. Il est bientôt la demie, continua le maître d'hôtel à voix basse en tirant sa montre.....

— Je vous comprends, il faut me montrer au peuple, on n'arrive au crédit que comme cela..... Veuillez prévenir de ma part le nègre commandeur qu'il se rende à son office. Il est en bas sous la cloche de la cotonnerie.....

— C'est cela, et malgré la fièvre, faites bonne contenance, monsieur Platon, dussiez-vous mettre du rouge..... Les coupables vont se voir amenés dans cinq minutes, et M. Gachard sera prévenu.

— Quel état que celui de gérant de la Rose, continua Platon en s'enveloppant d'une robe de chambre à fleurs et en chaussant ses pieds de superbes pantoufles rouges, quel état ! je regrette le port de Bercy ! Et toi, que fais-tu là, messenger de malheur ? dit-il à Saint-Georges, qui montrait à Finette un cadre de papillons.

— Je montrais à Finette ces beaux scarabées que nous avons pris ensemble ; vous savez, monsieur Platon, répondit le mulâtre avec un accent ému, quand au lieu de me punir comme les autres vous me faisiez chasser pour votre table du matin au soir.....

— J'espère que te voilà satisfait à cette heure, Saint-Georges, reprit Platon d'un air de brusquerie

inaccoutumée, rien ne te manque. Tu feras bien, mon garçon, de ne pas faire de bêtises dorénavant, tu serais soumis au joli traitement que tu vas voir !

— Qu'est-ce donc, monsieur ? dit Finette en voyant Platon saisir à la muraille son long fouet. La voix de la mulâtresse était suppliante.

— Rien, reprit le gérant, seulement comme j'ai la fièvre, avance-moi ce fauteuil, Saint-Georges.

Le mulâtre obéit ; M. Printemps, qui était sorti l'intervalle d'une seconde, remontait l'escalier tout essoufflé.

— Entendez-vous la cloche ? dit-il à Platon, le Gachard et M^{me} de Langey sont là sous votre fenêtre. Le Gachard en beau gilet mordoré et en grand habit pluie de paillettes, la Langey avec son parasol, sous lequel M. de Rohan lui conte sans doute quelque ravissante histoire.....

— Cela est vrai ! s'écrièrent simultanément les deux enfans. Et quel flot de monde, bon Dieu ! c'est un spectacle ! Tous les bourgs sont accourus !

De l'appui de cette fenêtre, d'où la tête grotesque de Platon ressortait alors armée de son casque à mèche comme celle d'un proconsul, il put voir bientôt le terrain fauve qui s'étendait devant lui rempli d'une foule de noirs et de créoles. Le mulâtre et la mulâtresse apparurent bientôt, conduits par un commandeur ; c'étaient le 141 et le 142 qui allaient subir la quarantaine de coups exigée. M. Gachard, la main appuyée sur sa canne à bec de corbin, lorgnait la femme d'un air satisfait et avec cette sorte de joie lascive que les peintres donnent aux satyrs. Cette

créature, presque aussi belle que Finette, avait tout au plus seize ans, le mulâtre était du même âge. On le tourna bientôt vers le soleil le plus ardent, une pierre fort lourde posée en travers sur sa tête. Là, durant l'espace de quatre minutes, le bras du commandeur le força de se baisser et de se relever successivement. Ses genoux fléchissant de lassitude sous ce fardeau, on l'attacha au poteau, la tête peu à peu inclinée sous la grande pierre, si bien que la sueur ruisselant de ses membres baignait le sable autour de lui. Vingt coups mesurés retentirent bientôt sur cette peau brune et luisante, que le sang ne tarda pas à marbrer de ses sillons rouges. Le col renfoncé dans les épaules sous l'impitoyable chapiteau qu'il soutenait, le mulâtre ne poussa pas un seul cri..... Pour sa femme, elle ne put supporter aussi courageusement un pareil supplice..... Aux cris horribles de cette malheureuse, Saint-Georges se sentit ému; par un mouvement instinctif, Finette et lui se jetèrent dans les bras l'un de l'autre avec des larmes..... Les lèvres de Finette tremblaient, celles de Saint-Georges étaient mouillées d'écume; c'étaient deux esclaves de leur couleur qui venaient d'être frappés..... Ce terrible retour sur lui-même semblait avoir éteint toute force au cœur du jeune homme..... Finette et Saint-Georges se regardaient enfin comme deux naufragés suspendus à la même planche, une même condition de mort pesait sur eux. Cette exécution sinistre, si commune cependant aux colonies, ils venaient de la voir avec des sens plus sûrs, plus subtiles, plus éclairés! Sous la soie et la dentelle qui le couvraient, Saint-

Georges retrouvait ce même corps sur lequel le fouet du commandeur s'était levé ; le matin encore sa jeune imagination rêvait la liberté, le bonheur ; cet affreux spectacle le rejetait violemment dans l'esclavage.

Heureusement pour lui et pour ses enfantines illusions, il ne vit point M^{me} de Langey riant du bout de ses lèvres roses à M. le gouverneur et lui montrant à la fenêtre la figure de son gérant immuable comme la loi.

Lorsque M. Platon referma la fenêtre et baissa les stores, une main passait délicatement sur les épaules de Saint-Georges ; c'était celle de Noëmi.

Les yeux de cette mère étaient sans larmes, elle avait bu déjà bien d'autres douleurs et d'autres supplices. Elle pressa le mulâtre contre sa poitrine quand il partit et recoucha elle-même l'honnête monsieur Platon, dont la fermeté romaine avait, on le pense bien, rallumé la fièvre. Il se renfonça dans le lit après s'être mis sur la conscience un chapitre de *Jean-Jacques* sur le maître et le disciple, et d'une main affaiblie comme celle de Sylla mourant il écrivit le supplice de ses deux numéros 141 et 142 sur son registre.

Le nom de Saint-Georges était inscrit, on le sait, sous celui qui suivait, — le 143!.....

XIX.

Un fils de bonne maison.

- Je veux un œuf.
- Mon fils, il n'y en pas.
- A cause de cela, j'en veux deux !
(Un enfant créole.)

Cependant la vie que Saint-Gorges partageait depuis quelque temps avec Maurice eût convenu à un véritable enfant de cacique.

Cette vie datait de la nuit fatale où le jeune maître avait tué la couleuvre ; les impressions de la marquise, si fugitives d'ordinaire, avaient, il faut le croire, plaidé cette fois pour Saint-Georges ; ce qu'il y a de certain, c'est que peu à peu sa condition s'était améliorée au point de n'établir entre Maurice et lui que la seule différence de la couleur. Ils s'aimaient donc tous deux comme peuvent s'aimer, sous le ciel des Antilles, deux jeunes et belles plantes, comme on s'aime quand l'amour ou l'ambition ne sépare pas, que tout est jeu, plaisir, découverte naïve autour de vous.

Les jouissances du luxe rassemblées autour de Maurice furent la première chose qui étonna le mu-

lâtre. L'ajoupa qu'il habitait avant ce jour était sombre et triste, il y dormait sur le sol ou sur des nattes pourries; retenu près de sa mère, il y regrettait souvent le jour et l'espace. Là, une misérable ruelle pour horizon, quelques fleurs rongées du soleil sur le bord de la fenêtre, le fouet du commandeur incessamment levé, la laideur physique de ses frères et leur laideur morale souvent plus affreuse encore, tel était le journalier spectacle offert aux yeux de Saint-Georges. Ici, au contraire, toutes les émanations du bien-être, de la richesse, du raffinement en fait de vie. Il partageait tout avec le jeune marquis, la crème parfumée de l'attier offerte à ses lèvres, les sucres de l'orange, les mets exquis, la chambre spacieuse, les études et les plaisirs. C'était un bouleversement complet dans son existence, il se croyait transporté dans un monde tout nouveau; peu s'en fallut qu'il ne ployât le genou devant M^{me} de Langey, qui lui adressait, toutefois fort rarement, la parole. M^{me} de Langey ne lui avait-elle pas ouvert le paradis?

Maurice s'éprit bien vite de son cher *jaune*, comme il l'appelait; c'était, nous l'avons dit, l'amitié innée du faible pour le fort, comme celle de Saint-Georges résidait dans le sentiment secret de la protection. A le manier, en effet, entre ses bras rudes et forts, à le porter sur son lit ou sur la selle de son cheval, le mulâtre avait senti qu'il fallait à ce pauvre enfant un tuteur actif, une sorte de garde du corps, tant le jeune marquis avait la fibre molle et débile, tant la faiblesse de l'enfance menaçait de se prolonger chez lui, ne fût-ce que par la mollesse, au delà des temps voulus.

Dès le matin, Saint-Georges se trouvait levé avant Maurice, écartant déjà de son réveil les contrariétés pénibles et se soumettant à ses moindres fantaisies. Ses premières idées avaient été celles d'un serviteur, peu à peu il entrevit qu'il pourrait devenir maître avec cet être pâle qui avait passé six ans par les mains des femmes. Les maîtres du jeune marquis lui déplaisaient comme tout maître déplait à cet âge : ce fut donc à Saint-Georges qu'ils profitèrent. Plus avancé que Maurice dans la vie corporelle, façonné de longue main aux exercices gymnastiques, le mulâtre eut peu à faire, en vérité, pour réussir. Le fruit de la science arrivait trop tôt pour l'appétit de Maurice, appétit indolent et que l'âge n'avait pas d'ailleurs développé ; au rebours du fils de M^{me} de Langey, Saint-Georges se trouva merveilleusement apte à en pomper tout le suc. Le maître à chanter, le maître de danse, le maître d'escrime, tout cela était alors donné à un jeune enfant bien né presque au sortir du berceau ; Saint-Georges ne tarda pas à délivrer Maurice de l'ennui et de la fatigue de ces études, fatigue réelle pour un aussi faible élève que le jeune marquis, il les accepta pour lui de façon à y faire de véritables progrès. Maurice était enchanté, car il se trouvait ainsi exempté de ce qu'il ne devait guère entrevoir que comme une tâche ; Maurice, c'était l'enfant créole dans toute l'acception du mot, servi, prévenu, gâté avant même qu'il pût connaître l'empire de la couleur blanche. Maurice allait avoir sept ans, Saint-Georges en comptait treize ; cela eût établi une grande différence entre eux s'il ne fût pas

entré dans la destinée du créole de demeurer toujours frêle et maladif, comme dans celle du mulâtre de rester jeune, vigoureux. D'ailleurs aucun d'eux ne pouvait encore réfléchir à cette légère distinction physique. M. le marquis Maurice ne s'occupait, en vérité, que d'une chose, de mettre ses mutineries et ses révoltes contre ses maîtres à couvert sous la bonne conduite de Saint-Georges. Le mulâtre ne le quittait ni jour ni nuit, soit qu'il voulût se promener par les jardins quand le vent tombait de la crête parfumée des mornes, monter à cheval, se baigner ; soit qu'il lui fallût prendre ses leçons devant sa mère. Ce jour-là seulement les maîtres de Maurice se croyaient obligés de se *soigner*, de perler leurs phrases et d'insinuer avec adresse au marquis les demandes et les réponses. M^{me} de Langey écoutait ces exercices d'un air insouciant, l'éducation d'un enfant de qualité consistant plutôt, pour la marquise, dans un certain ordre d'idées toutes faites que dans la véritable route du progrès. Toute autre femme que la marquise eût été blessée au cœur en voyant le mulâtre répondre alors mieux que le marquis, son orgueil maternel s'en fût alarmé ; mais il y a des servitudes si établies que les rayons d'intelligence qui s'en échappent vous rendent à peine jaloux ; il fallait être M^{lle} de Breil¹ pour lever les yeux sur Rousseau le laquais, et puis Rousseau le laquais n'était pas mulâtre !

M^{me} de Langey n'exigeait qu'une chose des pré-

¹ *Confessions*, livre III.

cepteurs de Maurice, c'était que l'étude, et particulièrement les exercices du corps, n'altérassent point sa santé. Cette santé, M^{me} de Langey avait dans son esprit le droit de la faire passer avant toutes choses ; n'était-ce pas en effet sur l'existence de ce fils que tout l'échafaudage de sa fortune reposait ? Ce fils tant choyé, n'en devait-elle pas compte à M. de Boullogne, et cette pensée ne devait-elle pas dominer son système d'éducation ?

L'indolence maternelle des créoles est chose connue, celle de la marquise s'expliquait, du reste, naturellement par la multitude indigeste de professeurs donnés à Maurice. L'emploi de ces honorables commensaux de M^{me} de Langey avait été simplifié par eux au point de n'imposer à Maurice qu'une heure de leçons par jour ; ils passaient le reste du temps à la pêche ou à la chasse, plusieurs s'oubliaient même dans la compagnie des mulâtresses. Ils ne se faisaient faute de donner du *marquis* tout le temps à travers le nez de Maurice, qui en revanche les traitait comme de véritables nègres. C'était pour l'enfant des machines animées sur lesquelles il piétinait, il en tirait des sons distincts appropriés à ses caprices. Ses colères impérieuses plaisaient à M^{me} de Langey, parce qu'elles lui semblaient annoncer de l'énergie ; mais comme il n'avait qu'à vouloir pour obtenir, il ne tardait pas à retomber dans son insouciance et son état de langueur habituelle. En réalité, Saint-Georges était devenu peu à peu son maître véritable, il l'excitait ou il l'apaisait à son gré.

Rarement entre eux un dissentiment, une que-

relle..... Le mulâtre, emporté dans le cercle des moindres fantaisies de Maurice, s'y laissait aller avec une ardeur qui en relevait le but et en faisait pour lui de salutaires études. Son merveilleux instinct devinait tout, les joies, les volontés, les ennuis de son compagnon ; il y avait surtout chez Maurice une passion naissante que Saint-Georges cultivait : cette passion, c'était l'orgueil. Lui-même il trouvait d'abord un plaisir secret à la partager, elle rejaillissait sur sa condition, elle le mettait à couvert de toute insulte future. Il avait aussi pour cet enfant, confié à sa vigueur comme à une tutelle, des tendresses inexprimables. Souvent, en le berçant dans les soies de son hamac, il le regardait avec une larme comme le chien regarde son maître..... N'était-ce pas à lui qu'il devait tout son bonheur ?

C'en était un réel pour le mulâtre, je vous jure, que de se trouver ainsi jeune, libre, accueilli sous les lambris dorés de cette case ! Il voyait ses pareils tournoyer autour de lui, mais ils étaient tous marqués de ce sceau qui assimile en cette contrée l'esclave aux bêtes de somme. Jamais la main d'un blanc n'avait touché leur col nu, tandis que celle de Maurice lui était douce aux sens comme à l'âme. Il serait un jour l'ami avoué de cet enfant, s'il ne devenait son mentor ; sa mère serait riche, heureuse, exemptée du fouet, de la misère ! Déjà aussi d'autres excitations inconnues faisaient battre le sang à ses artères, déjà peut-être son imagination fougueuse rêvait-elle un bonheur plus orgueilleux..... Ses forces, que le climat avait développées d'une façon si précoce, lui donnant la

conscience de sa valeur, il allait peut-être au-devant de certaines idées qui, pour tout autre individu de sa nature, eussent paru hérissées d'insurmontables obstacles. A l'âge de treize ans, les rêves d'un créole ne sont plus chastes, il porte dans son cœur tous les germes de cette passion dévorante que le soleil détache bien vite de ses limbes et de ses ombres ! Or, puisqu'il faut le dire, Saint-Georges aimait, ou plutôt il adorait quelqu'un, l'amour chez les natures rabaissées étant un culte jusqu'à ce qu'il s'élève à la hauteur d'une puissance.

Affranchi dès l'abord, par sa condition actuelle chez M^{me} de Langey, de toutes les humiliations qui entourent aux colonies l'homme de couleur, il avait concentré son âme en un seul rayon, une seule pensée.....

Deux femmes, deux images se mouvaient perpétuellement autour de lui, passant et repassant sous ses yeux comme deux syrènes. Sur laquelle des deux avait-il levé le premier regard de son cœur ?

XX.

Ameur.

Aimer, c'est oser !
(Devise.)

Finette, on le sait, avait un certain tendre pour le mulâtre.

Comme lui, dorée par les reflets du soleil ardent des îles, comme lui jeune et joyeuse malgré sa chaîne, Finette, beauté africaine, pétrie de grâce et de volupté, vengeait assez la classe des esclaves par l'animation piquante de sa nature.

Tout chez cette fille était souplesse, relief et séduction. De belles dents blanches encadrées de lèvres aussi pourpres que la grenade, lèvres fortes et bombées comme celles des mulâtresses, des contours fermes, nerveux, un regard abattu délicieusement, ou ranimé tout d'un coup par je ne sais quel éclair illuminant sa prunelle, une taille d'Espagnole obtenue par elle seule et sans le secours de la basquine, une agacerie merveilleuse dans le tour de la coiffure, une jambe modelée comme celle d'une Vénus brune, et par-dessus tout un air de sève et de jeunesse imprimé à sa beauté, tout cela c'était Finette !

Finette ! c'est-à-dire une créature formée pour désespérer une créole qui l'eût rencontrée sur le chemin de son amour, pour soulever en elle tous les tourmens que la jalousie et la rivalité font naître ; Finette, fleur du désert pleine de vénusté sauvage, de gazouillemens frais et infinis, s'ignorant elle-même, l'ingénue ! et cependant amoureuse sans le savoir, car Finette aimait Saint-Georges !

Elle l'aimait comme Suzanne aime Chérubin le page de la comédie. Chérubin le folâtre, Chérubin l'impétueux, Chérubin l'adolescent qui cherche la place de son cœur, n'est-ce pas, dites-nous, l'inévitable creuset dans lequel tout amour naissant doit prendre forme ? Mais qu'est-ce que Chérubin, cet enfant hardi, civilisé, conduit par la main jusqu'aux genoux des grandes dames, près de ce sauvagisme de treize ans qui raconte timidement son âme à Finette ? La mulâtresse l'écouterait-elle longtemps avec la patience charmante de Suzanne si elle pouvait croire que ce fût à sa maîtresse qu'il songeât ? Cela est pourtant l'exacte vérité ; Finette n'est que confidente, confidente à son insu, car il n'y a personne à qui Saint-Georges dirait ce fatal amour !

Amour fatal en effet, amour désespéré que celui du jeune mulâtre ! Amour qui ne lui laisse pas même le temps de songer aux douces sympathies de Finette, à ses caresses, à son affection de sœur, qui se fait jour par mille côtés ! Amour qui lui est venu enfin comme un incendie qu'allume le vent, et qui dans cette âme vierge ouvrira la voie à tant de blessures nouvelles !

Reportez vos regards sur la vie du jeune mulâtre,

Finette est de sa couleur, et M^{me} de Langey est pour lui la femme d'un nouveau monde, une blanche, une adorable vision ! Elle se l'est attaché comme la sultane s'attache l'enfant du sérail, le muet vendu dans un marché. Tout le jour elle pose devant lui, elle rit, badine, et se fait porter à son bain jusque sous ses yeux. Il assiste à sa toilette, la voit se déganter après le bal ; en l'absence de Finette, il agite l'éventail sur son col nu. Quand elle monte à cheval, c'est lui qui place son pied dans l'étrier, c'est lui encore qui la couche dans son palanquin suivi de dix nègres. Exempte devant lui de toute délicatesse de pudeur ; — car il n'est qu'une chose, un marbre, — la créole agit comme s'il n'était pas là, elle ne s'entoure d'aucune précaution, d'aucun voile. Elle se livre à la fois à la vivacité, à la mutinerie, à l'indolence. Pourquoi réprimerait-elle les mouvemens divins de sa nature devant cet esclave ? Elle s'est vouée, depuis que son deuil est fini, à tous les périls amoureux de cette société nouvelle ; elle vit sans alarmes au cœur de la colonie, où règne une végétation de vices. M. de Boulogne doit l'y laisser encore un an. Les jeunes capitaines lui baissent la main, les vieillards murmurent des flatteries intéressées autour d'elle. Saint-Georges voit tout cela, ces regards, ces caresses, ces séductions. Il la voit avec sa candeur de jeune homme, avec ses sens de mulâtre. Son cœur bondit au-devant d'elle chaque fois qu'elle passe ; ne lui suffit-il pas qu'elle soit libre et lui esclave, pour mesurer déjà la distance avec ce coup d'œil téméraire qui n'appartient qu'aux âmes jeunes ? Elle-même, vous l'avez vu,

attise ce feu. Elle ne s'inquiète ni de ce regard trop vif, ni de cet amour concentré comme la lave. La créole ne doit voir que ce qui est blanc; le jaune ou le noir, voilà pour elle une couleur négative!

Aussi, que lui importent les pas inquiets d'un pareil amour, ses folies ardentes, sa fièvre? Voit-elle le mulâtre prosterné le soir sur la natte que ses pantoufles ont touchée, baisant cette place et la rebaisant vingt fois, s'enivrant des émanations d'un voile oublié, d'une robe ou d'une mante suspendue? Il rit, il pleure, il prodigue aux meubles épars de sa chambre des caresses insensées. Le voit-elle, haletant des mille rêves de sa nuit, sortir le matin sous la première brise qui tombe des mornes pour aller rêver devant le bruissement des grandes eaux soulevées comme son âme? Les raffales distinctes du vent qui gémit, ne sont-ce point ses soupirs? l'écume de cette mer, n'est-ce point le bouillonnement de sa pensée? L'image de cette femme le suit partout; sous cette enveloppe de beauté peut-il soupçonner sa froide nature? Hélas! comme la forêt de lianes qui pend sur sa tête, il la croit peuplée de tendres et doux murmures, il ne la sait pas insensible! Fasciné par son incroyable beauté, il la voit passer comme la reine de ses songes. La voilà à cheval, son voile vert flotte au vent, elle fend l'air balsamique de la plaine, elle cotoie la mer aux vagues phosphorescentes! Oh! si le pied du cheval pouvait glisser, si quelque reptile pouvait tout d'un coup surgir devant elle! Avec quelle joie, quel amour, Saint-Georges ne se lèverait-il pas pour la défendre?

Par un singulier hasard, le seul tableau qui ornât le salon de la marquise, c'était une toile de David Téniers représentant *Saint-Georges le Martyr délivrant une princesse*. La scène avait lieu près de Silène en Afrique. Saint-Georges, tribun des soldats, était revêtu dans ce tableau d'une longue cotte de mailles; son pied droit posait sur la tête d'un dragon énorme dont les naseaux vomissaient la flamme. Un bois de lance brisé était fixé dans l'aile de l'animal; dont l'œil menaçant regardait encore la princesse destinée à lui servir de pâture. La couleur toute flamande de ce tableau, son nerf, son éclat, avaient fait la plus grande impression sur le mulâtre. Dans son esprit, cette belle souveraine les cheveux nattés de perle, que son patron délivrait d'un si grand péril, c'était sa maîtresse, la noble marquise de Langey! Souvent le jeune homme considérait ce tableau et lui envoyait des baisers en l'absence de celle dont il lui retraçait l'image! Dorénavant toutes ses facultés ne tendaient qu'à un seul but, celui de vaincre la froideur de la marquise, d'enchaîner son attention. Cette fois, c'était un ravin qu'il faisait franchir à son cheval au risque de se tuer sur les bayaondes aiguës, un autre jour quelque buse effarée qu'il tirait en l'air, à côté de la berline, et qui venait s'abattre avec fracas dans ses roues. L'indifférence de M^{me} de Langey pour tous ces tours d'adresse, entrepris dans la seule idée de lui plaire, était visible; elle regardait à peine, entourée comme elle l'était de discoureurs tendres et passionnés, de conteurs aimables, séduisants. La créole se penchait à peine hors de sa voiture pour donner un

ordre ; encore était-ce rarement à Saint-Georges que ce bonheur venait à échoir ; en réalité il était nul, elle ne s'apercevait même pas qu'il l'accompagnât au milieu de ce cortège. Ce dédain résolu causait au mutilé des tourmens inexprimables. Il eût donné sa vie pour obtenir un regard, un mot, un éloge ! Alors s'élevaient dans son âme de sombres et d'orageuses pensées ; une voix qu'il n'avait pas ouïe jusque-là lui disait qu'il valait mieux que tous ces hommes assidus près de la marquise, il relevait la tête avec fierté et se promettait son jour de vengeance.....

Chaque soir, il ne craignait pas d'escalader les pitons les plus escarpés pour aller chercher ces petites plantes épanouies tendrement sous l'œil de Dieu et rafraîchies par les abondantes rosées. Il les mariait aux pervenches rouges, aux fleurs du caprier à longues siliques, de l'amélie, des jasmins du Cap, au milieu desquels leurs aigrettes diaprées scintillaient délicatement.

Chaque soir aussi, depuis un certain temps, il déposait ces fleurs sous la moustiquaire de M^{me} de Langey.....

La marquise, préoccupée du faste et des dépenses de M. le prince de Rohan, ne manquait pas de lui faire honneur de cette attention, en disant à sa mutilée :

— M. de Rohan est vraiment un homme unique ! La cour de Versailles a eu raison de nous l'envoyer, car c'est un grand diplomate ! Il ne me dit rien de son amour, conçois-tu ?

Puis après avoir respiré les fleurs, elle reprenait
avec un demi-bâillement délicieux :

— Il faudra que je le fasse parler !

XXI.

Le poison sous l'ongle.

« Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. »

(GIL-BLAS.)

D'après ce qui précède, il devient nécessaire de dire ici quelques mots de M. le prince de Rohan¹.

M. le prince de Rohan, qui devait recevoir plus tard les ordres définitifs du roi, concernant le rétablissement des milices à Saint-Domingue, opération militaire dont le mauvais effet déterminait son rappel ainsi que celui de M. de Fauveau, commandait alors au Port-au-Prince la partie de l'ouest, comme M. de la Ferronais la partie du nord.

C'était un homme admirablement doué quant au visage et à l'extérieur, mais faible et violent à la fois comme le cabinet de France qu'il représentait. Le conseil de Versailles, qui espérait déjà se racheter par

¹ Le prince Camille de Rohan (Rochefort), grand bailli de l'ordre de Malte. Il était le frère du prince de Rochefort, le cousin germain du cardinal et l'oncle de la duchesse d'Enghien.

l'avarice et les prohibitions des pertes prochaines que causerait au commerce et à l'administration publique l'indolence coloniale, semblait prendre plaisir à charger alors ses préposés de multiplier dans l'île les fautes et les abus. Si l'on considère que la colonie la plus importante à la fortune et à la navigation françaises, la seule ressource peut-être de l'une et de l'autre, Saint-Domingue, l'objet unique de l'ambition des Anglais, pouvait devenir à la première guerre le point de mire sur lequel l'attention hostile de nos voisins se dirigerait, et qu'on ne faisait rien directement ni indirectement pour sa conservation et sa défense, on concevra qu'un état de choses semblable dût frapper le gouvernement français. Aussi parut-il s'en alarmer à plusieurs reprises, mais la mission de ses principaux agens, hérissée de difficultés, amena la fermentation par un mouvement trop vif, une ignorance absolue des localités, une présomption d'autorité qui devint funeste. Les exécutions militaires des Cayes et du Port-au-Prince, commandées par M. de Rohan, prouvèrent assez dans la suite que le ver rongeur qui attaquait Saint-Domingue existait plutôt dans l'anarchie imminente de sa législation que dans sa turbulence coloniale elle-même. La perfectibilité du gouvernement intérieur était le plus essentiel des moyens à employer, ce fut le seul qu'on omit.

La mollesse et l'incurie des délégués qui avaient précédé M. de Rohan l'engagèrent, il faut le croire, dans cette inflexibilité de caractère qu'il déploya. M. de Rohan, loin d'être un esprit nul,

avait déjà voyagé avec fruit avant sa mission à Saint-Domingue. Rien ne lui paraissait mieux prouver l'influence d'un gouvernement sur une population que les établissemens des Anglais dans l'Amérique. N'avaient-ils pas fixé depuis le Canada jusqu'au Mississippi des peuples agriculteurs, navigateurs, commerçans? Au lieu de s'affaiblir pour former ces colonies, la métropole n'était-elle pas devenue chez eux plus hardie et plus puissante, tandis que sur la côte méridionale l'Espagne épuisait sans fruit les générations de l'Europe et de l'Inde? Les colonies anglaises étaient riches, celles de l'Espagne se mouraient. Les hommes, le blé, l'industrie, croissaient abondamment dans les premières; l'ignorance, l'or et les soldats ne servaient qu'à augmenter la misère des autres. Les Anglais avaient fondé des villes, formé des provinces, établi des manufactures, des cours de justice, des écoles publiques, des courses de chevaux, des concerts, des jeux; les Espagnols, après avoir créé des tribunaux de conscience, des églises, des garnisons et des forts, en étaient encore à demander aux entrailles du sol un métal dont l'abondance détruisait chez eux la valeur. En homme à qui le roi avait confié une partie de ses pouvoirs, M. de Rohan avait étudié ces points de comparaison. La Cayenne n'était certes pas une terre infertile; mais l'iniquité s'y étant propagée une fois, la colonie n'avait pas réussi. La richesse ou la pauvreté de Saint-Domingue dépendait-elle de la fertilité de son sol ou de la nature de son gouvernement? Cette question avait trouvé M. de Rohan très-fixé. Les me-

sures de ses prédécesseurs lui parurent mauvaises; ce qu'elles avaient de pis, à ses yeux, c'était l'arbitraire; plusieurs avaient dépassé leurs instructions. Il veilla à ce que les siennes fussent précises, afin que son attitude dans la colonie fût claire. Il ignorait que contre l'incertitude des lois, le règne des gens oisifs et des gens malhonnêtes, il n'y a pas de remède possible.

M. le prince de Rohan arrivait donc dans la colonie avec les intentions les plus fermes, il y fut obéi mais détesté. C'était une chose trop extraordinaire à coup sûr que cette sévérité résolue pour qu'elle n'excitât pas des murmures. M. de Rohan recevait depuis quelque temps des lettres sous le voile de l'anonyme, lettres qui n'étaient que des menaces. Il y était parlé à mots couverts de ligues sourdes, de pièges, d'empoisonnemens. Le prince méprisa ces lettres, déterminé qu'il était à faire son devoir et à ne pas donner prise contre lui aux courtisans. Il résidait, nous l'avons dit, dans la partie de l'ouest, composée de Léogane, de Saint-Marc et du Port-au-Prince. La plaine de l'Artibonite était de sa dépendance, et à ce titre la châtelaine *par intérim* de la Rose, la belle marquise de Langey, le recevait souvent comme son maître et seigneur.

La physionomie de M. de Rohan conservait le caractère distinctif des portraits de sa maison, de belles lignes nobles, un air impératif, une couleur pâle sillonnée de grandes veines bleues; il avait de l'éclat dans le regard, les dents belles, les façons hautes. On le disait présomptueux et magnifique,

deux choses qui, dit-on, plaisent aux femmes. Comme il fallait qu'il y eût une ombre au tableau, on l'accusait seulement de leur parler avec cette sorte de rudesse altière que les Rohan, qui ont toujours prétendu auran des maisons souveraines, se croyaient peut-être en droit d'apporter dans leurs moindres faveurs.

A l'exemple de celle du prince Louis¹ le grand aumônier de France, la demeure de M. de Rohan était devenue bien vite une demeure princière : il ne s'était pas endetté de plus d'un million comme le cardinal à son ambassade de Vienne, mais ses dépenses faisaient déjà du bruit dans la colonie. Les femmes le recherchaient parce qu'il avait au suprême degré le talent de ne pas les compromettre, il était réservé à l'égal d'un confesseur.

Entre toutes les autres, M^{me} de Langey espéra beaucoup de M. de Rohan ; n'avait-elle pas au cœur certaines craintes trop fondées pour qu'elle pût les assoupir ! ne savait-elle pas qu'elle courait elle-même de sombres dangers ? Cette nuit terrible, nuit implacable, menaçante, où elle avait entendu Tio-Blas, se dressait incessamment devant elle comme un fantôme. En se mettant sous la sauve-garde de M. de Rohan, elle éloignait d'elle toute alarme : en l'attirant chez elle, c'était son propre asile, sa propre fortune qu'elle entourait d'un bastion inattaquable. M. de Rohan aimait le faste, la marquise était loin de le haïr, on le sait ; il avait la ré-

¹ Le cardinal, d'abord évêque de Strasbourg.

putation d'un homme discret et n'avait jamais dit hautement aucune femme. Ce manège artificieux convenait de tout point à M^{me} de Langey. Comme elle avait passé sa vie à tâcher de ne pas aimer en dupe, elle alla au-devant des désirs secrets de M. de Rohan, trop décemment épris pour ne pas se taire, trop homme de cour pour ne pas l'attendre et la ménager. Ce furent, un mois durant, des airs de pruderie et de veuvage blessé qu'elle affecta; elle évitait les parties de cheval que pouvait lui proposer M. de Rohan, près de l'Ester, la rivière aux plis d'argent, bords charmans, dont les fleurs liées de joncs verts se retrouvaient depuis quelque temps dans le bouquet jeté sur son lit par une main inconnue!.... Quand on annonçait M. de Rohan, la marquise le recevait avec une froideur respectueuse; elle avait l'air de se mettre au clavecin seulement à sa prière, il fallait qu'il lui contât toutes ses mesures de sévérité. La conversation prenait alors un tour de rigueur féodale qui semblait flatter la châtelaine au dernier point.

— Vous êtes sévère, marquise, disait ce soir-là M. de Rohan; eh quoi! vous ne trouvez pas la punition de ce nègre espagnol suffisante! On m'a assuré cependant que ça avait été toute la nuit un rugissement de panthères autour de sa fosse!..... Tous les noirs y venaient gémir et se rouler.

— Ce n'était pas assez pour un misérable Espagnol!

— Qu'est-ce, ma toute belle? interrompit M^{me} d'Esparbac, survenue à pas de chouette au milieu de

ce tête-à-tête galant ; vous voilà le teint bien allumé de colère ? M. de Rohan ne vous parlait-il pas d'un nègre domingois enterré vif¹ pour avoir baisé à la promenade le mouchoir d'une créole ? Ce gouverneur de Santo-Domingo a du bon, n'est-ce pas, monsieur d'Esparbac ?

— C'est à la marquise de Vierra que le mouchoir appartenait, reprit M. d'Esparbac avec une oscillation de tête qui envoyait sa poudre dans les yeux des gens à qui il parlait. Ce nègre était de Porto-Plata : on croit que le drôle était amoureux de la marquise !..... A la promenade des Ormes, la marquise de Vierra ayant laissé tomber son mouchoir, il l'a porté à ses lèvres avec une ardeur !..... et en levant sur elle des yeux !..... comme il en eût levé vers la vierge de sa cathédrale !..... Pour cela, enterré vif. Nos voisins, vous le voyez, monsieur le prince, sont plus sévères que nous ! J'approuve l'exemple ; c'était une femme de qualité ! une grandesse de Madrid !

— Pour moi, reprit M^{me} de Langey, je trouve que messieurs les Espagnols, nos voisins, ne devraient jamais avoir accès dans la partie française de Saint-Domingue. N'est-ce pas, monsieur le prince ? Vous savez qu'ils ne se sont guère faute de nous apporter ici le produit de leurs pillages ?

¹ « Des traits de barbarie passés en usage frappèrent souvent la vue du voyageur, partagé entre l'admiration que lui causait le spectacle d'une magnificence inouïe et l'horreur des traitements dont il était quelquefois le témoin. »

(*Réflexions sur la colonie de Saint-Domingue*, par M. Barbé de Marbois, page 63.)

— Comment donc ! marquise, vous dites vrai ! Je viens, tenez, de recevoir de l'évêque don Fernando l'ordre d'arrêter un certain bandit du nom de Tio-Blas, qui a fait à plusieurs reprises des excursions de nos côtés..... J'ai là son signalement dans ma poche, pour peu qu'il vous soit agréable de le parcourir.....

M^{me} de Langey, dont la pâleur serait devenue visible — si elle n'eût été alors, en raison de sa toilette et du souper qui se préparait, couverte d'un pied de rouge, — garda encore assez de force pour repousser le papier et dire gaîment à ses convives :

— Voulez-vous descendre à ma volière, messieurs ?

Cette cage délicieuse venait à peine d'être achevée le matin et méritait l'attention des hôtes de la marquise. Placée dans une des galeries de la Rose, elle était entourée de quatre jets d'eau lançant une gerbe d'étoiles ; au dôme de ce plafond, une famille d'oiseaux de toutes couleurs y gazouillait sous une dentelle de fleurs et de verdure. Accoudés contre le treillis doré de la volière, Maurice et Saint-Georges admiraient ces plumages diversifiés, plus radieux et plus riches encore au feu des bougies, pendant que Joseph Platon leur expliquait les mœurs de chacun de ces oiseaux avec une gravité magistrale de naturaliste. Un troisième personnage, en habit de velours, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, s'embarrassait fort peu des phrases de M. Platon et parlait à Maurice en termes fort animés. Il parut déconcerté comme un renard pris au piège, lorsque M^{me} de Langey souleva rapidement la tapisserie :

— Vous ici ! monsieur Printemps, lui dit la marquise en le tirant à l'écart avec un air d'étonnement sévère. Vous ici, et M. le prince attend !

— Je vous rends mon épée comme feu Vatel, madame la marquise, si M. le prince attend plus de cinq minutes. C'est une fantaisie de M. le marquis Maurice..... il tient à manger ce soir du mulle-rouget¹ ; et comme il ne m'a fait prévenir que tout à l'heure..... Mes gens n'en avaient pas dans leurs caziers, j'ai envoyé vers Saint-Marc ; mais, rassurez-vous, nous tenons le mulle-rouget ; nous le tenons, on l'apprête à la sauce noisette en cet instant même..... Je vais aux cuisines, excusez-moi, madame la marquise..... j'étais venu apprendre à M. le marquis qu'il était obéi.....

Les belles manières de M. Printemps, son air d'assurance et de politesse à la fois ; plus encore que tout cela, sa soumission aveugle aux volontés du petit marquis, chassèrent le courroux du front de madame de Langey. Elle le vit partir sans se douter seulement, d'après son calme affecté, qu'il pût attendre encore ce plat si désiré de Maurice..... Cela était vrai cependant, et M. Printemps, nouveau Vatel, se trouvait sur les épines. Son noir était, depuis le matin, en campagne pour chercher ce poisson, fort rare dans la rade du Cap, et dont celles de Saint-Marc et du Port-au-Prince sont plus approvisionnées.....

¹ On sait que ce poisson de grande marée est fort recherché aux Antilles.

Pendant ce court dialogue de M. Printemps avec la marquise, la volière, et surtout Maurice qui la regardait d'un air curieux, occupaient l'attention de monsieur de Rohan. L'anniversaire de la naissance de Maurice devait être célébré à ce souper, c'était le moins que M. Printemps crevât deux noirs ou deux chevaux pour satisfaire l'une des plus chères fantaisies de l'enfant gâté. Revêtu d'une charmante étoffe de Perse à fleurs d'or, dont M^{me} de Langey lui avait fait présent à l'occasion de ce beau jour où le marquis son fils comptait sept années révolues, Saint-Georges regardait encore la marquise dans un recueillement respectueux, quand tout d'un coup la porte de la volière fut poussée avec violence, et M. Gachard, que l'on n'attendait pas, entra d'un air effaré.

Tous les oiseaux de la volière ; épouvantés à leur tour de sa brusque apparition, battirent des ailes ; la perruque et les manchettes de M. Gachard se trouvant alors dans un si incroyable désordre qu'elles le faisaient ressembler à un épouvantail placé dans un champ de cerisiers.....

— Asile ! s'écria le financier, asile, madame la marquise ! Écoutez plutôt ce qui vient de m'arriver, et dites si l'on peut vivre dans un pays comme celui-là !

— Que vous a-t-on fait, monsieur Gachard ? il vous manque, je crois, vos boutons de strass, observa avec anxiété M^{me} l'intendante.

— Il me manque, pardieu, bien autre chose ! reprit-il d'un ton de voix lugubrement confidentiel ;

il me manque ma bourse et ma crapaudine de cinq cents louis, que vous admiriez tant, madame la marquise..... J'ai rencontré un voleur.....

— Un voleur ! s'écria M^{me} de Langey.

— Un voleur ! affirma M. Gachard en roulant des yeux inquiets autour de lui.

— Allons, dit M. de Rohan en riant d'un air superbe sur le sofa, vous allez sans doute, monsieur Gachard, nous raconter une histoire à la façon de M. de Voltaire..... En fait de contes de voleurs, vous ne pouvez avoir oublié le sien, monsieur le financier : « *Il était une fois un fermier général, etc.* »

— Oui, je sais, je sais, répondit M. Gachard, très-piqué de la citation..... mais mon voleur, monsieur le prince, n'est point un conte..... je l'ai vu en chair et en os..... là..... comme je vous vois.....

— Merci !

— Et puisque vous êtes chargé de veiller ici à la tranquillité de l'Ouest, poursuivit M. Gachard, je dois vous dire que ce gaillard-là, au rebours des brigands ordinaires, est peu grand de taille, le visage pâle, la chevelure et la barbe fort abondantes..... Je le crois de la partie espagnole.....

— C'est le signalement de mon homme, dit en se penchant vers la marquise M. de Rohan. Voyez plutôt.....

— Madame la marquise est servie ! interrompit d'un air triomphant le maître d'hôtel, son chapeau bordé de plumes à la main.

M^{me} de Langey, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le papier que lui présentait de nouveau

M. de Rohan, le lui remit..... Elle avait reconnu le nom de l'Espagnol, et la certitude des poursuites dirigées contre cet homme lui rendait quelque assurance.

La nuit était venue tout à fait, une de ces nuits sans lune, comme on en remarque aux Antilles. M. de Rohan avait offert la main, sous la basque de son habit, à M^{me} de Langey ; des noirs les escortaient avec des candélabres à triples branches. La salle à manger de la Rose se trouvait assez distante de la volière ; en passant près de raisiniers épais, la marquise crut voir, à l'aide d'une raffale de lumière produite par les torches, deux hommes causer entre eux..... L'un d'eux jeta à l'autre un poids sonore dans son tablier, puis il s'éloigna à pas pressés..... Le signallement qu'elle venait de lire avait si fort troublé M^{me} de Langey qu'elle ne tira aucune conséquence de ce fait matériel, assez bizarre toutefois à pareille heure pour éveiller l'attention.

Rêveuse encore et prêtant à peine l'oreille aux paroles empressées de M. de Rohan, la marquise entra dans la salle à manger, ornée dès le seuil de guirlandes odorifères. Les fenêtres en étaient ouvertes, une brise divine apportait à ce lieu le parfum des citronniers. La table était circulaire, décorée de la plus belle vaisselle armoriée qui se pût voir, six glaces à trumeau l'encadraient, répétant à l'envie l'étage enflammé des lustres en cristal de roche. Recouverts de cloches d'or magnifiquement ciselées, tous les mets, sans excepter les poissons et les crustacées, se trouvaient cachés à l'œil et à l'avidité des

moustiques. A une petite table apportée près de la grande figuraient deux chaises, l'une élevée et l'autre plus basse, c'était la table du petit marquis et de Saint-Georges. On s'assit, et l'on vit bientôt sortir du tour de la salle à manger près duquel se tenaient M. Printemps les huttres de mangles, servies sur de longs plateaux d'émail.

C'était l'instant solennel de silence qui précède tout premier service ; MM. d'Esparbac, de Vannes, Gachard et quelques autres enviaient le bonheur du prince de Rohan, placé près de la belle marquise.

De charmantes femmes de la colonie assistaient à ce banquet, mais la marquise les avait choisies de façon à ne pas être vaincue par elles. Debout près du tour, comme un empereur romain, M. Printemps, après avoir fait fermer les fenêtres, venait d'ordonner à ses laquais noirs de lever les cloches.....

Cet ordre exécuté, une odeur infecte se répandit tout d'un coup dans cette salle, odorante et fraîche la minute d'avant; le maître d'hôtel sentit un frisson mortel courir à ses veines.....

— Qu'est ceci? s'écria-t-il en se hâtant vers la table de Maurice.

L'odeur était devenue si intense, en effet, que tous les convives, par un mouvement naturel, s'étaient levés..... Le poisson servi devant Maurice était primitivement d'une chair blanche et feuilletée; à cette heure, ses raies d'un jaune d'or, comme celles du *vivano*, étaient devenues noirâtres, une fétide évaporation s'en exhalait..... La truelle à la main, Saint-Georges se disposait à le dépecer pour Maurice;

quand M^{me} de Langey, lui serrant le bras avec force, fit tomber la truelle à terre. Transportée de fureur, la marquise demanda à M. Printemps si ce poisson était empoisonné.

Le maître d'hôtel examina le mulle-rouget : sur les bords du plat, orné de moulures d'argent, suintait alors un jus roussâtre, c'était le jus du *manioc*, auquel on ne connaît comme contre-poison dans les îles que le suc de *raucon*.

M. Printemps déclara avoir visité le poisson à son arrivée, il affirma que le manioc devait avoir été distillé sur le plat à l'instant même.....

— Parleras-tu, misérable ? s'écria M^{me} de Langey, hors d'elle-même, en secouant Saint-Georges stupéfait..... M. de Rohan avait pâli ainsi que les autres convives, ce poison lui rappelait les menaces anonymes qu'on lui avait adressées. Maurice semblait hébété, il avait encore la serviette nouée sous le menton, et ne comprenait guère tout ce tumulte..... En voyant ces gentilshommes porter la main, par un mouvement machinal, à leur épée, le petit marquis avait voulu tirer la sienne pour se défendre, mais elle était rivée au fourreau par un clou, comme toutes les épées d'enfant.

— Par pitié, madame, répondit le mulâtre en se jetant aux pieds de la marquise, qui le terrifiait de son regard enflammé, par pitié ne me punissez pas, oh ! je ne suis point coupable ! Ce n'est pas moi qui ai passé le plat par le tour, j'étais ici,.... Ce n'est pas moi non plus que l'on a chargé de l'acheter, vous le savez bien !

— Qu'on le fouille, dit M. de Vannes, il a peut-être encore sur lui le poison.

Un valet fouilla Saint-Georges et fit tomber de sa poche de derrière deux pièces d'or,

— D'où te vient cet or ? continua la marquise avec le regard froid d'un procureur-général.

— Par ma mère, je n'en sais rien, balbutia-t-il, étonné de plus en plus. Je ne porte jamais d'or sur moi !...., Je n'en ai jamais touché !....

Et le pauvre jeune homme interrogeait d'un air terrifié ces fatales pièces qu'on lui montrait, L'air courroucé de cette femme qu'il aimait tant l'avait étourdi, il ne savait que répondre.

— C'est bien, surveillez-le, et qu'on appelle le noir qui a servi le plat, dit M. Printemps. Ce doit être Ali,

Une tête crépue, horrible à voir, se fit jour à travers la foule, c'était celle d'Ali ; le malheureux était ivre de tafia, on le poussa plutôt qu'on ne l'amena dans la salle, M. de Rohan examinait Saint-Georges avec un sentiment de compassion, dont malgré son dédain habituel il ne pouvait se défendre.

— C'est vous, Ali, je vous ai chargé, moi votre chef, moi le maître d'hôtel de la Rose, d'aller chercher ce poisson à Saint-Marc.

— Oui, monsieur Printemps, répondit le nègre avec un grognement sourd. Mais ce n'est pas moi qui l'ai servi..... reprit-il tout à coup en se voyant entouré de tous ces visages blancs de seigneurs émus et pâles, dont l'aspect dissipa chez lui les fumées de l'eau-de-vie.

— A qui donc l'as tu remis, caïman? s'écria M. Printemps furieux..... quarante mille coups de fouet, réponds, ou, si tu le préfères, l'on te jette pieds et poings liés dans l'Ester!

— Je l'ai remis au mulâtre Raphaël, murmura-t-il, il m'avait demandé de me remplacer..... Il m'a payé à boire pour cela..... faites-le venir, vous verrez.

A l'arrivée de Raphaël, que deux grands valets amenaient, M. Gachard poussa un cri de surprise, il reconnaissait le n° 142, l'homme qu'il avait fait battre de verges vingt jours avant!

Ce nouvel accusé promena en entrant un regard indifférent sur toute la salle. Il déclara qu'il ne savait rien, qu'il avait passé le plat afin d'avoir l'honneur d'entrevoir, disait-il, la compagnie. Du reste, on pouvait le fouiller, on ne trouverait point d'or dans ses poches comme dans celles du jeune mulâtre.

— Tu mens, vipère, tu mens! s'écria tout d'un coup en bondissant près de Saint-Georges une femme cachée jusque-là par un flot de nègres et de domestiques accourus. Tu mens, car voici la bourse que M. Platon vient de trouver sous la natte de ta case. Comparez les pièces d'or, madame la marquise, et vous verrez si elles ne sont pas les mêmes. Le misérable les aura glissées dans la veste de mon fils.....

Qu'est-ce que cela prouve? reprit M^{me} de Langey, si ce n'est qu'ils sont complices!

— J'atteste votre Dieu, madame, que Saint-Georges est innocent! dit la négresse en couvrant son fils de ses deux mains..... En même temps elle

l'embrassait, elle cherchait à le rassurer par sa propre confiance. Le mulâtre ne disait rien, son œil nageait indécis sur ce monde qui l'entourait. Il se sentait foudroyé, anéanti !

— Attendez donc ! s'écria M. Gachard, c'est ma bourse, madame la marquise. D'où vient que ce misérable Raphaël possède ma bourse ? L'homme qui m'a attaqué près de votre maison ce n'était pas Raphaël !

Raphaël poussa un éclat de rire guttural et regarda insolemment le financier.

Contemple-moi bien avec les yeux blancs, monstre d'ebène ; te voilà pris au lacet pour deux crimes..... deux crimes que tu vas avouer, toi et ton complice Saint-Georges, dit M. Gachard en se soulevant sur ses gros poings. Monsieur Platon, n'allez-vous pas faire étriller ces drôles-là ?

— Puisqu'ils font les délicats, dit M. de Vannes, nous aussi nous les traiterons délicatement. Je pense, monsieur le gérant de la Rose, que vous feriez bien de leur faire goûter de ce poisson !

A cette proposition de M. de Vannes, prononcée avec le plus atroce sang-froid, Noëmi, sentant ses genoux fléchir, rassembla tout son courage. Adressant avec ardeur sa prière à ce Dieu qui avait sauvé déjà une fois son cher Saint-Georges, elle le supplia de lui donner à elle, pauvre mère, la force de convaincre ces hommes assez obstinés pour supposer un tel crime dans son enfant. Par une de ces illuminations soudaines que le ciel accorde aux mères comme une récompense et un bienfait, elle comprit qu'elle

seule pouvait le sauver, et s'adressant à M. le prince de Rohan :

— Monseigneur, continua-t-elle comme étouffée par la joie et en se jetant à ses genoux, ordonnez au mulâtre Raphaël de tremper son ongle dans ce verre !

Et sa main tremblante d'émotion, plus encore que de colère contre cet homme, versait l'eau cristalline d'une carafe dans un verre pris sur la table....

Deux laquais forcèrent Raphaël à y tenir l'ongle de son index plongé.... Cette eau pure, à l'égal d'un miroir, se ternit soudain; décomposée dans l'intervalle d'une seconde, elle ne tarda pas à produire l'exhalaison infecte du poison.....

— Que cet homme boive ce verre ! s'écria M^{me} de Langey. Le misérable voulait empoisonner mon fils!.....

On porta le verre aux lèvres de Raphaël.... Malgré sa résistance, il le but, tourna sur lui-même et tomba pesamment sur le parquet.

Le cercle d'un blanc mat où roulait son œil s'était déjà couvert de fibrilles vertes et livides.....

— Merci, vieille *zombie*¹, merci !..... tu avais deviné juste..... hurlait-il en se roulant, le poison venait de moi..... l'or, de cet homme..... Noëmi, nous mettons le poison sous l'ongle, nous autres, tu le sais, on ne va pas nous le chercher là.....

Puis en se tordant et en faisant craquer ses membres contre la table :

¹ Sorcière..

— Ton fils est innocent..... reprit-il, cet homme seul et moi.....

— De quel homme parlez-vous ? dit M. de Vannes en lui faisant soulever la tête.....

— D'un homme qui avait vu mon supplice..... qui hait cet enfant, continua-t-il en montrant Maurice, cet homme..... m'avait dit de me venger..... c'est.....

La marquise se leva comme pour lui imposer silence, mais elle n'avait rien à craindre, car Raphaël était mort.

XXII.

La livrée.

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi dell' tempio felice
Nella miseria!

A Saint-Domingue, *quiconque* est blanc
maltraite impunément les mulâtres et les
noirs. Leur situation est telle qu'ils sont es-
claves de leurs *maîtres* et du *public*.

(*Considérations sur la colonie de Saint-
Domingue*, par H. D., t. 1^{er}, p. 143.)

La conclusion de cette scène devait être fatale à Saint-Georges..... Émue du péril que venait de courir son fils, voulant le mettre à l'abri de toute attaque nouvelle, la marquise ordonna à Saint-Georges de le quitter et d'aller revêtir à l'office la livrée des laquais de sa maison.....

En cela M^{me} de Langey pensait comme doit penser toute créole. Le caractère inné de fourberie hypocrite que l'on prêtait aux nègres et aux mulâtres conseillait cette mesure. Tôt ou tard Saint-Georges pouvait se mettre de connivence avec *son* ennemi; rien ne devait lui paraître moins sûr que ce cœur d'esclave pétri de malice et de bassesse.

Accusé d'un crime qu'il n'avait pas même soupçonné, Saint-Georges s'en était vu décharger devant tous par l'avcu même de son auteur; Noëmi, sa mère, avait démontré son innocence; mais il était mulâtre, sa couleur parlait contre lui, il devait se regarder comme heureux d'en être quitte à ce prix!

En s'éloignant de Maurice, qui le regardait partir de l'air contrarié d'un enfant auquel on arrache son jouet, Saint-Georges sentit une larme déborder de sa paupière..... Maurice, n'était-ce pas l'unique lien qui l'attachait à ce monde nouveau pour lui, monde d'espérances et d'illusions aimées qui lui échappait! Qu'allait-il devenir? et sous quelle glèbe lui faudrait-il se courber?

Oh! si les convives de la Rose avaient pu démêler les secrètes agitations de cette âme, sa fierté blessée, sa rage! N'avait-il pas atteint cet âge de la vie où l'invincible curiosité de tout connaître donne des ailes à l'intelligence? Ne pouvait-il donc entrevoir déjà l'amertume de la domesticité, cette humiliation plus lourde aux cœurs altiers que l'esclavage? Après avoir mangé le pain blanc de cette maison, supporterait-il le pain de rebut donné aux nègres, les froids sarcasme de la valetaille, les rivalités basses et l'exil dans la mansarde? Il avait vu de près ces splendeurs asiatiques de Saint-Domingue, ces fêtes, ces pachas au milieu de leurs harems et de leurs esclaves; il avait partagé les heures dorées de Maurice, il s'était enivré de la contemplation muette de M^{me} de Langey! Et c'était de sa bouche qu'il recevait cet ordre fatal! C'était cette femme, pour laquelle il aurait donné sa

sa vie, qui prenait plaisir à le rabaisser cruellement !

Il hésita en vérité s'il ne se jetterait pas aux genoux du prince de Rohan, comme sa mère avait fait ; mais il éprouvait une honte secrète d'implorer la merci de ce seigneur, lui qui avait déjà l'orgueil d'un blanc ! lui à qui sa mère avait dit souvent qu'il devait commander au lieu d'obéir !

« Pauvre jeune homme ! » murmura près de lui une douce voix, une voix qui eût mis du baume dans sa plaie, si le délire n'eût point alors secoué sa raison.

En prononçant ces mots, la figure de Finette avait pris l'expression de la plus angélique douceur ; elle tendit la main au mulâtre et le conduisit sous les cottonniers épais que le vent faisait alors plier sous leurs flocons.

C'était un asile de fraîcheur et de silence. Le voile de la nuit fuyait déjà replié sous le vent de cette mer des Antilles qu'argentaient les blancheurs matinales de l'aube. Saint-Georges pleurait, son courage s'était brisé.

— Laquais ! s'écria-t-il, laquais ! Lorsque je t'aimais, Finette, lorsque je me serais fait broyer, pour la voir, sous les pieds de son cheval ; laquais ! C'est elle qui le veut, qui l'ordonne, ne viens-tu pas de l'entendre ? Finette, Finette, tu ne peux savoir ce que je souffre !

En entendant cet aveu, la mulâtresse resta quelques secondes sans parole.

— Comment ! reprit-elle avec douleur en le fixant,

c'est M^{me} la marquise que vous aimez ! C'est elle ! c'est elle ! je ne vous suis donc rien , moi !

— Accuse-moi , Finette , accuse-moi ; un mulâtre , je le sais , doit aimer une mulâtresse... c'est la règle... Mais Finette , tu es vengée , cet amour est un amour sans espoir..... Je ne l'aime pas comme ces blancs parfumés , vois-tu bien , je l'aime avec violence , avec délire ! Cette livrée , Finette , je ne devrais pas la porter , mais je la verrai sous cette livrée , je l'entendrai , et pour moi , la voir ou l'entendre , c'est le soleil , c'est la vie !

— Ma maîtresse n'aimera jamais quelqu'un , reprit Finette , elle se laisse aimer , voilà tout ! Avez-vous de l'or , des diamans ? Êtes-vous marquis ou prince ? Mon pauvre Saint-Georges , on vous attend à l'office... Vous monterez derrière la voiture , ami , vous vous tiendrez droit comme un piquet à la portière M^{me} d'Esparbac vous donnait jadis des bonbons , Dieu veuille que vous ne receviez point des coups ! Ah ! vous voulez tâter de l'amour , et de l'amour des grandes dames ! Pauvre enfant ! voilà une belle ambition ! Quoi qu'il vous arrive , n'importe , je veux être votre bon ange ! Un jour vous direz : « Finette m'aimait , je ne l'aimais pas , je le lui ai dit , cela n'a rien fait , elle m'a toujours aimé !.. » Et maintenant , Saint-Georges , séparons-nous , la cloche de la cotonnerie a sonné , allez à l'office , car , encore une fois , l'on vous attend !

Des larmes pareilles aux perles de cette rosée filtrant , à cette heure , de branche en branche , coulaient sur les joues de la mulâtresse. La confiance de ce triste amour avait été pour elle un aiguillon cruel ,

imprévu ; mais la désolation de Saint-Georges l'avait touchée. Il y eut d'abord dans l'âme de cette fille de sa couleur un sentiment d'orgueil froissé qui fit place bientôt à la compassion dès que Finette découvrit l'abîme des peines auquel il se condamnait.

— Soyez heureux, Saint-Georges, dit-elle en séchant les larmes du jeune homme sous le feu de ses baisers. Soyez heureux, moi je vous aurais bien aimé !

Hélas ! la pauvre fille ne se doutait pas plus que Saint-Georges à quel triste emploi il allait se voir réservé ; il ne l'apprit que trop tôt. Le cadre des gens de service de la marquise était rempli ; elle-même s'était abusée en le reléguant à l'office ; il ne restait qu'une place d'aide aux écuries ! La livrée du mulâtre devait consister en un sarrau d'étoffe grise ; son turban de perles, il le devait échanger contre un bonnet de ferme ; ses pantoufles pailletées, contre de lourds sabots. Par ordre de Joseph Platon, on tira d'une armoire huileuse la défroque d'un palfrenier mort, et l'on força le mulâtre à l'endosser.

Quel deuil et quel changement ! Jusque-là Saint-Georges ne s'était jamais pris à réfléchir sur sa profonde misère. Les humiliations d'un homme de couleur aux colonies lui apparaissaient presque douces et supportables à côté de ces insignes de honte, dont les railleries intéressées de ses anciens camarades ne manquèrent pas de lui faire sentir encore plus le poids infamant.

— Du moins, s'écria-t-il en frappant de rage son front contre les nattes de l'écurie ! du moins si je la

voyais, si je ne portais pas cet habit infâme, si je pouvais lui parler à elle ou à Maurice !

Mais Maurice et sa mère ne faisaient pas seulement attention à lui. Redoublant les précautions autour de son fils bien-aimé, la marquise ne le laissait plus se promener par les cours qu'avec le bataillon impénétrable de ses professeurs, il n'y avait pas d'occasion de rencontre entre lui et Saint-Georges qu'elle n'écartât.

Banni du salon et ne pouvant pas même prétendre à l'office, le mulâtre passait ses journées dans l'abattement et les larmes..... Il chercha d'abord tous les moyens de rentrer en grâce chez M^{me} de Langey, il écrivit, il fit parler par Finette, Finette dont le bon cœur s'étendait comme une douce percée d'azur sur chacun de ses orages. Finette lui rapporta que M^{me} de Langey avait pris sa lettre avec des pincettes et l'avait jetée au feu, lui demandant avec colère comment elle osait lui faire toucher la lettre d'un mulâtre...., Repoussé de ce côté, Saint-Georges se tourna vers M. Joseph Platon; mais le gérant était un homme faible, soumis d'ailleurs aux volontés de M. de Lassais, qui venait d'arriver à la Rose, il n'y avait aucun espoir de ce côté ! Tout ce que Platon put faire aboutit à quelques conseils et à quelques gourdes que le digne gérant promit à Saint-Georges; mais il fut moins prodigue de gourdes que de conseils.

Dès le premier jour de cette disgrâce, Noëmi avait bien songé à le retirer chez elle; mais outre que ses vivres et sa paie devenaient plus restreints de jour en jour, son fils appartenait à l'habitation de M. de Boul-

logne, il y était inscrit, sinon estampé, sous le n° 142. Noëmi ne put donc apporter aucun soulagement à cette douleur, elle dont le cœur maternel saignait à chaque blessure de son enfant ! Le soir, quand il se couchait enveloppé d'un pagné en lambeaux dans cette immense écurie, il trouvait seulement la Bible de sa mère ouverte à quelque chapitre sublime de résignation, celui de Job ou de Tobie, par exemple. A leurs pages humides encore de quelques larmes tombées, il reconnaissait que sa mère n'avait plus, hélas ! d'autre ressource que de prier ; mais aussi cette mère était devenue chrétienne, les exhortations du curé de Saint-Marc et encore plus sa reconnaissance pour lui avaient fait descendre la persuasion dans son cœur ; elle n'avait pas hésité à adorer le Dieu de son fils !

Dans les colonies, à l'époque de cette histoire, les habitants des villes, tous ceux qui ont besoin du gouvernement, qui tiennent à l'administration de la justice, les marchands, facteurs et agens du commerce étaient couverts de bijoux, de broderies, de galons, leur luxe de parure singeait celui des seigneurs, Saint-Georges les voyait passer devant ses yeux avec des équipages de grand prix, des habits de velours qu'ils ne craignaient pas de revêtir, malgré la chaleur, pour aller se renfermer à la Comédie. Dans les villes, c'étaient mille boutiques où ruisselait l'or ; il entendait dire qu'il y en avait peut-être pour 40 millions à Saint-Domingue. Autour de lui les femmes et les jeunes gens de la colonie s'agitaient dans une perpétuelle ivresse, les chaises dans lesquelles les moindres pacotilleurs roulaient eussent fait honte aux honnêtes et vieilles

charrettes couvertes de cuir mal tanné qui voituraient l'ancien gouverneur, M. le marquis de l'Armage. Près les belles haies de campêches et de citronniers qui bordaient la Rose c'étaient, le soir, de douces et tendres paroles, des robes blanches de mulâtresses, des chants, des airs du pays glissant sur le vert tendre des buissons. A l'intérieur de cette cour, où on l'avait parqué, tout était deuil et tristesse; au dehors, tout était amour et joie!

Un jour, il apprit de Finette qu'il devait y avoir spectacle à Saint-Marc. Le théâtre était demeuré longtemps fermé; la marquise et Maurice y assisteraient, Finette le lui avait dit. A force d'économie, sa mère s'était procuré un frac de velours, il le savait; ce frac devait lui servir à la messe aux grands dimanches. Sans en prévenir le moins du monde Noëmi, il s'en para, et prenant un cheval à l'écurie, il le monta dans cet équipage jusqu'à Saint-Marc. En agissant de la sorte, il savait à merveille qu'il encourait le fouet, l'amende, la prison; mais c'était une invincible joie qu'il contentait. M^{me} de Langey allait enfin le revoir, et le voir sans sa livrée! Le cœur lui battait; en payant sa place à ce théâtre, il ne tarda pas à voir la loge de la marquise remplie des plus brillans uniformes, les commandans et les officiers militaires y formaient contraste avec le menu peuple et la nègraille. Saint-Georges reconnut dans cette loge la chaise qu'il occupait près de Maurice trois mois avant; elle se trouvait vide par un singulier hasard; le bras nu et diaphane de M^{me} de Langey reposait sur son velours..... Oh! comme cette vue fit refluer le sang

à son cœur, comme il se sentit ému à la vue de cette place solitaire ! Il s'était adossé à l'entrée même du parterre, espérant que là, son air, son attitude, ne pourraient échapper à M^{me} de Langey..... Un homme vint lui dire impertinemment qu'il n'y pouvait demeurer, et que les mulâtres devaient aller aux *secondes*.

— C'est la loi précise de la Comédie, ajouta l'homme, les blancs aux premières, les mulâtres aux secondes, les noirs aux troisièmes. Et il le prit par le bras.

Ce qui affecta le plus Saint-Georges, ce ne fut pas la brutalité de cet employé, ce fut la place qu'il lui désigna du doigt. Elle se trouvait juste du même côté que la loge de M^{me} de Langey, ce qui privait le mulâtre de la voir, lui qui n'était venu que pour elle. Durant tout ce mortel spectacle il eut le regard constamment attaché sur le bras de la marquise, qui de temps à autre effleurait les franges de la loge..... Maurice, en ces momens d'absorbante contemplation, avait disparu entièrement de sa pensée.....

— Ah ! je vous y prends, monsieur le voleur, murmura la voix d'un commandeur demi-ivre, vous allez sortir d'ici, dans un entr'acte, mon faux marquis, non pour recevoir des coups de lanière, car cela serait trop peu, mais pour essayer le supplice réservé autrefois à la rébellion, dans les fies où j'ai vécu, le *croc*¹, rien que cela, on vous en détachera demain matin !

¹ Ce *croc*, ou poulie de fer, auquel on suspendait l'esclave, lui entraînait dans les chairs sous les aisselles. On l'en détachait, pour certains cas, après peu de temps ; mais souvent aussi on

Le jeune homme frêmit et pâlit tour à tour à l'idée de cette infernale vengeance. Celui qui lui parlait était connu pour son horrible méchanceté, c'était une bête brute qui se roulait dans l'opium et le vin pour mieux rugir.

— Un habit et un cheval de volés ! Ah ! rien que cela, mon jeune drôle ! Allons ! monte tes gradins et suis-moi !

A la voix de cet homme, les spectateurs s'étaient attroupés, M^{me} de Langey elle-même s'était penchée hors de sa loge.

— Viendras-tu, maraud ? ou faut-il que je t'enlève par les oreilles !

Saint-Georges n'entendait plus, il était tout entier à M^{me} de Langey. Il y avait plus de quinze jours qu'il ne l'avait vue, il s'abreuvait de son image, il était fou !....

Dans cette inclinaison rapide de toute sa personne sur le devant de sa loge, la marquise était superbe... Des épaules éblouissantes de blancheur, des cheveux d'une eau si pure ! Jamais plus belle image ne se balançait sous l'œil de Lawrence ou de Thompson !

Le mulâtre, abîmé dans cette vision inespérée, retenait jusqu'à son souffle.... Vainement était-il devenu l'objet de l'attention inquiète de ses voisins, il ne vit pas même le commandeur étendre sur lui son bras athlétique et le saisir par les oreilles, au

l'y laissait exposé au milieu des airs, au soleil et aux mouches, sans nourriture, sans boisson, et jusqu'à ce qu'il eût terminé sa vie après plusieurs jours de souffrances que rien ne peut rendre.

point de le soulever en répandant une trace de sang sur les banquettes.....

Transporté de la sorte par cet homme féroce jusqu'à un couloir obscur, Saint-Georges s'évanouit.....

En se réveillant le lendemain à la suite d'un épouvantable sommeil qui avait duré quinze heures, le mulâtre se trouva dans une petite chambre de la Rose où Finette et sa mère le veillaient.....

XXIII.

Rencontre.

« Sauve-toi, s'écria celui-ci, sauve-toi,
Antonio ! »

(HOFFMANN.)

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il en voyant ses bras meurtris et la charpie sanglante qui entourait ses oreilles..... Il me semble que le galop d'un cheval bruit encore dans ma tête..... C'est vous, ma mère, c'est toi, Finette, n'est-ce pas ?

— Donne-moi ta main, fils aimé, tu as la fièvre !

— La fièvre ! oh ! non ! je vais mieux..... Laissez-moi vous dire la fable de M. Maurice, celle que je lui lisais souvent... Comment donc ?... Attendez.....

« Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre..... »

Ses yeux se mouillèrent de larmes ; il ne put continuer ; sa tête retomba sur l'oreiller.

— Un peu de limon, et ferme les yeux. Tu as besoin de dormir.

Et pendant qu'il reposait, la négresse ouvrit sa Bible et elle lut :

« Si je crie dans la violence que je souffre, on ne m'écouterait point ; si j'élève ma voix, on ne me rendra pas justice.

« Le seigneur a fermé de toutes parts le sentier que je suivais, et je ne puis plus passer ; il a répandu des ténèbres dans le chemin étroit par où je marchais.

« Mais celui-là seul est puissant et redoutable qui fait régner la paix dans ses hauts lieux.

« Peut-on compter le nombre de ses soldats, et sur qui sa lumière ne se lève-t-elle point ?

Noëmi ferma le livre ; un rayon d'espérance avait pénétré le cœur de cette mère.....

— Pauvre enfant ! comme ils l'ont battu ! murmura Finette à voix basse, en baisant les bras du mulâtre pendant son sommeil. Ils étaient marbrés de coups.

— Poussez la fenêtre, Finette, l'air qui vient des jardins le rafraîchira ; voici une infusion de thym des savanes que je lui prépare.

— Les belles feuilles longues et dentelées ! Elles imitent celles du *chamædris*. Ce thym des savanes, mère Noëmi, ne fleurit-il pas toute l'année ?

C'est avec la *liane à cœur* un des meilleurs vulnéraires de l'île. Mais tu te connais donc en plantes, chère Finette ?

— Du tout, mère Noëmi, je me souviens seulement de ce nom de *chamædris*, parce qu'un de ces *caperlatas* ou charlatans qui courent les rues et les places à la Guadeloupe m'en prescrivit l'usage dans une longue maladie. Je n'étais pas alors au ser-

¹ Livre de Job.

vice de M^{me} la marquise , je n'y suis entrée que deux mois avant la mort de son mari. Cet exécrable médecin fit tellement traîner en longueur la maladie , qu'à ma convalescence ma mère eut toutes les peines du monde à le payer... Si je vous avais connue , bonne Noëmi , j'aurais été sur pied bien plus vite. Mais nous n'habitions pas le même quartier.....

— Oh ! reprit la négresse en secouant la tête d'un air rêveur , tu dis vrai , Finette , j'ai sauvé la vie à bien des gens ! La nuit de Noël , par exemple..... continua-t-elle , en fixant les charbons sur lesquels bouillonnait son vase de terre.

— Et qu'avez-vous donc fait la nuit de Noël ? demanda Finette avec un élan de vive curiosité.

— Oh ! rien... rien qui puisse intéresser une autre que moi.....

— Mais encore , mère Noëmi ?

— Eh bien , la nuit de Noël , j'ai sauvé la vie à une grande dame... et à son enfant , il y a de cela quelques années... Je ne puis te dire son nom par une raison toute simple , c'est que moi-même je ne le sais pas..... Tout ce que je sais , c'est qu'elle était , ainsi que son enfant , en danger de perdre la vie... On est venu me chercher , je les ai sauvés... c'est tout.....

— Et depuis , il ne vous a pas été possible de savoir qui elle était ?

— Je n'ai là-dessus aucun indice. Trois jours après cette scène on m'a ordonné de quitter l'habitation des Palmiers , pour venir à celle de la Rose. Pourtant je n'avais rien fait de mal , et j'aimais tant les Palmiers !

— On ne vous avait pas même payé ce service !

— Oh ! pour cela , si fait ; de l'or..... cinq belles pièces d'or. Je les garde encore précieusement pour celui-là..... dit-elle en montrant le jeune homme qui dormait. Il m'a vu cet or l'autre jour, il n'en pouvait revenir..... Pauvre cher petit ! C'est pour lui surtout que je voudrais savoir, Finette, qui est cette grande dame, j'irais la trouver ou je lui ferais écrire, je réclamerais sa protection, car elle est puissante, Finette, elle connaît peut-être M. de Boullogne autant que M^{me} de Langey..... Oui, mon Dieu, je me jetterais à ses pieds, mon enfant ne serait pas battu, Finette, j'ai sauvé le sien !

— Quoi, sauvés tous deux ! quel péril couraient-ils donc ?

— Je n'en puis dire davantage, Finette, on m'a fait promettre le secret..... D'ailleurs il y a longtemps de cela, et cette dame est sans doute loin.....

— Que vous avez là sur vous de beau linge de Hollande, négresse, et que ce tour de chemise est coquet ! dit Finette, voyant que Noëmi voulait rompre la conversation.....

— C'est un reste de ma *rechange*, Finette, j'étais autrefois nippée à te faire envie, à toi la plus belle fille de l'Artibonito !

— Tiens, voilà que vous me louez, comme M. Printemps ! Il me disait hier, en me priant de lui tenir sa casserole pour des *pattes d'oies bottées à l'intendante*, que je ressemblais à ma maîtresse, et qu'il était temps pour moi de former un établissement. Comme il s'était mis à me lutiner avec ses aides de

cuisine, savez-vous ce que je lui ai répondu ? Que je n'aimais qu'une personne au monde, un être qui ne me payait point de retour !... mais chut ! ajouta Finette, en posant mystérieusement son joli doigt sur ses lèvres, celui-là dort, et il ne faut pas le réveiller !

— Tu aimes mon fils ! soupira la négresse, tu l'aimes ! N'est-il pas vrai qu'il est beau ? Je tremble seulement, Finette, qu'il ne soit jamais heureux.

— Vous dites vrai, Noëmi, car celle qu'il aime, reprit Finette avec amertume, celle qu'il aime, ce n'est point moi.....

— Et pour qui son cœur aurait-il déjà parlé ?

— Pour une femme, Noëmi, qui n'aimera jamais son amant, cet amant fût-il aussi beau que le soleil sortant de la mer d'émeraude qui ceint nos plages, pour une femme qui ne le regardera seulement pas, pour M^{me} de Langey !

— Madame de Langey ! s'écria Noëmi en se levant avec un tremblement convulsif, jamais, jamais, Finette ! Mais tu te trompes, oh ! cela ne se peut pas ; il n'aime pas M^{me} de Langey !

L'exclamation de Noëmi venait de réveiller le jeune mulâtre..... Il étendit ses bras, et il vit sa mère à son chevet, sa mère glacée, immobile.....

— Qu'as-tu, mère ? lui demanda-t-il, ta main est trempée de sueur plus encore que la mienne..... Rassure-toi, je serai guéri demain..... Je faisais tout à l'heure un rêve qui m'inondait de bonheur et de délices..... J'étais beau, fêté, chacun me souriait, les femmes blanches elles-mêmes, oh ! c'était un bien beau rêve ! Je ne rentrais plus dans une chétive

hutte, mais dans un palais. Je me suis réveillé quand j'allais parler à une reine, à la reine de France, oui, bonne mère !..... à la reine !

— Enfant ! pauvre enfant ! que Dieu exauce ton sommeil !

— N'est-ce pas de cette fenêtre, dis-moi, Finette, que l'on aperçoit la volière de la marquise ? Tu es debout contre cette fenêtre, tu peux voir ce qui se passe sur la pelouse ?

— M. le marquis Maurice s'y promène tout seul avec M. Joseph Platon.

— Tout seul !... c'est vrai... l'on m'a chassé, je ne suis plus son Saint-Georges ! Te souviens-tu, Finette, de cette piqûre de moustique qu'il attribuait un jour au dard venimeux du scorpion ? On ne savait ce que cela deviendrait, moi je me mis à sucer la plaie au risque d'être empoisonné ! Et c'est moi que l'on accuse d'avoir voulu le tuer par le poison !

Il s'animait lui-même au feu de ces dernières paroles, il regardait le ciel, qu'il semblait prendre à témoin de cette injustice.

— Ne vous emportez pas, Saint-Georges, votre condition va changer, M. Platon assurait hier que vous ne serviriez plus que lui ; il a obtenu cela de M^{me} la marquise. Ignorez-vous qu'il possède aussi trente nègres et qu'il a acheté la moitié d'une caféière à huit milles d'ici !

— A huit milles !

— Oui, près la route des Cayes. Elle est située sur le plus charmant plateau qui puisse se voir.

— A huit milles ! murmura le triste jeune homme.

— Qu'avez-vous donc ? vos lèvres se heurtent comme si elles poursuivaient quelques mots intérieurs.....

— Je n'ai rien , rien , je l'assure..... seulement j'ai un peu froid ; ferme cette cette fenêtre, ma bonne Finette.

— A huit milles d'ici ! se répétait le mulâtre à voix basse et lente. Ne plus la voir ! Mon Dieu ! c'est un exil , j'eusse préféré souffrir sous ses yeux !.....

— Bonne nouvelle ! mon cher Saint-Georges, vous me revenez, s'écria Joseph Platon qui entrait. Le digne homme balançait à sa main une grande carte semée de lignes jaunes et rouges.

— C'est le plan de ma caféyère , mon jeune ami. D'après l'avis de M. de Lassis, qui vous a trouvé fort et découplé, vous avez besoin de ne pas vous amollir dans les délices de Capoue, c'est-à-dire de la Rose. Or, ma nouvelle plantation est sur un plateau favorable à la culture, je vous arrache à la Rose ainsi que Noëmi, je vous installe là dans mes domaines, car au lieu de me faire les gros yeux comme je l'avais craint, cet excellent M. de Lassis m'a adjugé cette lande de terre, au prix coûtant, il est vrai ; mais enfin je suis seigneur ! En cette qualité, je vous enjoins de vous tenir prêts, nos fourgons partiront cette nuit même.

— Cette nuit ?

— Oui, cette nuit, vous serez parbleu bien soigné. Votre mère-nourrice Noëmi ne vous quittera pas,

elle vous chantera tout le long du chemin des airs créoles; cela vaudra mieux pour vous que le spectacle de Saint-Marc, où vous avez manqué de laisser vos deux oreilles! Allons, préparez-vous, je cours veiller aux apprêts de ma caravane!

Et Joseph Platon descendit l'escalier en fredonnant un refrain de vieil opéra. Saint-Georges était demeuré sans voix devant cette ivresse stupide du gérant de la Rose, ivresse qui renversait tout le plan de son bonheur. Pour Noëmi, sa joie de quitter cette demeure était réelle : Platon ne venait-il pas de lui dire que le sort de son fils devait être amélioré? L'esprit borné des négresses croit toujours aux félicités possibles, et celle-là son fils la méritait, ce serait pour lui une terre de Chanaan toute nouvelle! D'ailleurs cette émigration forcée l'arrachait au fatal amour dont Finette lui avait fait confidence, et que la négresse maudissait intérieurement. Elle s'éloigna, laissant Finette pensive et regardant Saint-Georges avec de grands yeux noirs tout humides.

— Est-ce que vous irez là-bas, Saint-Georges? murmura la triste enfant. Qui vous aimera aux Cayes après Noëmi? qui vous dira de ne pas désespérer?

— Rassure-toi, Finette, je n'irai pas.

Il y eut une vibration mélancolique dans cette phrase soudaine. Le mulâtre regardait Finette avec une lucidité de regard qui donnait à ses yeux l'éclat d'un diamant noir. Tout d'un coup il l'embrassa avec transport et comme il ne l'avait jamais embrassée; l'étreinte d'un adieu que l'on pressent de-

voir être suprême possède seul cette force amère et sombre.

— Vous n'irez pas aux Cayes, vous me le promettez ? dit-elle.

Le carillon flamand de l'habitation sonna trois heures : c'était le goûter de Maurice ; la mulâtresse descendit.

— Mon bon ange est parti, pensa tristement Saint-Georges en la regardant s'éloigner ; pourquoi n'est-ce pas Finette que j'aime ?

— Je n'irai point aux Cayes ! reprit-il résolument en se levant après son départ.

Il fit un paquet de quelques hardes qu'il mit au bout d'un bâton, sortit de cette chambre, qui était une chambre des communs, et se réfugia sous des paletuviers assez distans de l'écurie. La nuit tardait au gré de son désir impatient ; il observa tout de cette cachette, les fourgons attelés, les noirs réunis, les bêtes à cornes qui devaient les suivre. Il espérait sans doute n'être point vu, cette fois ce fut Noëmi qui le trahit. Devinant sa résolution, elle l'en gronda ; ne seraient-ils pas tous les deux réunis dans ce voyage ? La négresse, on le pressent, ne l'interrogea pas sur M^{me} de Langey..... Elle lui représenta seulement sa mauvaise fortune dans cette demeure funeste, les douleurs et les supplices qui l'y attendaient. Le sifflet des nègres commandeurs appelait en ce moment les esclaves de départ. Saint-Georges monta dans l'une de ces charrettes sans savoir ce qu'il faisait, on l'y entassa près de sa mère. Les chevaux partirent au grand trot, la nuit était noire, et l'on

distingua à peine la croupe luisante et polie de quelques mules indociles attachées par la bride à ces fourgons.

A la chaleur et à la poussière accablante de cette route il fallait joindre la fatigue corporelle résultant des travaux de la journée, une influence somnifère se répandit bientôt sur cette noire caravane.

Saint-Georges était parvenu à se placer sur le derrière de la charrette ; Noëmi, assise à côté de lui, dormait déjà profondément.

La main droite de la négresse serrait étroitement une petite bourse de soie rouge, la bourse où elle avait serré ses cinq pièces d'or..... Il y eut un instant où le chariot pencha, cette bourse frôla les doigts de Saint-Georges.....

— Que je vous garde cette bourse, mère, et maintenant sommeillez en paix !

Il la serra dans sa poitrine, recouverte d'une ancienne veste de chasse qui avait appartenu à Platon, et, les yeux tournés vers les dattiers et les palmistes de la Rose, qui fuyaient au loin derrière lui, il soupira.....

Et tout son courage d'enfant ne put le défendre, il fut brisé de douleur à la vue de sa misère.

— Non ! s'écria-t-il, non ! je ne suivrai point ces hommes !

La caravane passait alors sous des lianes touffues, des plantes grimpantes formaient un berceau sur la route et redoublaient son obscurité. Profitant de ce voile épais si favorable à sa fuite, le mulâtre, avec une agilité merveilleuse, se glissa sous la charrette

sans réveiller le moins du monde ses compagnons, puis avec son couteau il coupa le licol d'une mule non sellée qu'il enfourcha.

Il était à vingt-cinq pas quand un coup de fusil retentit à son oreille.

— A mort le fuyard ! à mort ! criait en même temps Joseph Platon.

Mais la mule fouguese, obéissant à son cavalier autant qu'à son humeur, avait emporté le jeune homme loin des regards irrités qui le cherchaient.

— Mon fils ! mon fils ! cria la négresse en se tortillant les bras de désespoir.

Épuisé de fatigue et distinguant à peine la route qu'il avait prise à tout hasard, Saint-Georges se trouvait alors devant un enclos planté de croix et voisin d'une grande église. La mule s'arrêta, blanche d'écume, devant cet endroit que l'aube naissante éclairait. Saint-Georges reconnut le derrière de l'église de Saint-Marc. Un homme en manteau brun priait debout, le bras appuyé sur une tombe de marbre ; son cheval broutait l'herbe auprès de lui. Il se détourna et considéra le mulâtre avec un certain air de défiance. Voyant sans doute qu'il n'en avait rien à craindre, — car Saint-Georges n'était pas armé, — il continua sa prière.

XXIV.

Le portefeuille.

A la guerra ! à la guerra ! Espanoles !

(*Cantate espagnole.*)

La douleur de cet homme était électrique ; elle avait le don de l'attendrissement..... Elle pénétra Saint-Georges jusqu'au fond de l'âme ; et, lorsqu'il eut attaché lui-même sa mule à l'un des oliviers desséchés du cimetière, il s'agenouilla.....

Le silence n'était troublé autour de lui que par le chant de quelques moqueurs et les versets pieux que l'homme poursuivait à voix basse..... Un long abandon avait environné cette tombe de hautes absinthes, qui la cachaient presque à tous les yeux : celui qui priait demeura debout devant elle quelques minutes encore..... Saint-Georges , épuisé de fatigue , avait reconnu l'église avec un vif sentiment de joie ; c'est là qu'il avait été baptisé. Le curé de Saint-Marc l'avait sauvé une fois ; il écouterait ses peines et lui donnerait peut-être asile..... Il était résolu à fuir la Rose ; l'air de la liberté frappait son visage ; il s'exhalait pour lui à chaque pas des émanations divines des

rochers, des fleuves, de la plaine. En se retrouvant près de cette église, le mulâtre se sentit plus grand, plus résolu. Il n'y a pas d'esclave devant cette croix de bois qui a sauvé l'univers !

A cette heure qui précède le jour, la douce nature s'éveillait, les mamelons des mornes ruisselaient des perles de la rosée. Saint-Georges admirait cette radieuse bordure qui encadrait la savane ; il aspirait ces parfums. On n'entendait pas encore le tintement de la cloche à cette église nue et pauvre comme une église de village.....

L'inconnu priait toujours..... la pensée de sa prière l'absorbait ; il ne se leva que lorsque la cloche eut sonné.

Prenant alors son cheval par la bride, il partit après avoir baisé religieusement cette pierre.

Il fallait traverser le jardin du curé pour arriver à sa demeure modeste. Saint-Georges suivit l'homme machinalement ; tout d'un coup il entrevit le curé à travers un massif d'arbres. L'idée lui vint alors d'attendre et de se cacher ; pendant ce temps de recueillement il préparerait sa harangue. Le brave pasteur disait son office. C'était un dominicain au teint fleuri, au visage ouvert ; il ne ressemblait en rien aux capucins envoyés de France à la colonie, qui ne tardent pas à ne plus être capucins dès qu'ils se couvrent de linge et d'étoffes fines, qui se font servir par des négresses et ont dans leur maison un équipage, un cocher et un cuisinier. Expédié à Saint-Dominique par son provincial, le curé de Saint-Marc ne s'était dépouillé ni de son esprit ni de son habit :

c'était un bon et saint homme. D'abord curé à la Guadeloupe, il était venu à Saint-Domingue.

Saint-Georges le vit bientôt fermer son bréviaire ; l'homme au manteau brun lui parlait bas à l'oreille ; il lui glissa dans la main trois belles piastres d'Espagne.....

— Vous n'oublierez point cette messe pour *lui*, mon père : c'est un anniversaire ineffaçable pour *moi*. Quand vous direz cette messe, il y en aura, par mes soins, une autre de célébrée au couvent de la Merced..... Adieu !

Ces paroles dites, il se remit en selle après avoir bu quelques gorgées d'une outre placée aux côtés de sa monture. Ce fut seulement alors qu'il aperçut le mulâtre derrière les fenilles. La persistance de ce curieux si maîtnal l'inquiéta. Soit qu'il le prît pour un espion ou un voleur, il s'en fut à lui et l'interrogea avec rudesse. Saint-Georges répondit avec fierté.

— Si tu veux parler, comme tu le dis, au curé de Saint-Marc, pourquoi ne pas le faire ? Il est là.....

Le mulâtre garda le silence.

— As-tu une raison ? Dis-la.

— Parce que j'ai peur de le chagriner, monsieur, répondit-il avec amertume. Il me parlera de ma mère, je le sens bien, et je n'aurai pas le courage de lui dire : « Je l'ai quittée ! »

— Tu fuis d'une habitation ? De la partie française, peut-être ?.....

— Vous l'avez dit. C'est de la Rose que je fuis.

— De la Rose ?..... dit l'homme en rejetant son corps en arrière comme pour mieux envisager le

mulâtre..... Dès lors, mon jeune gars, rassure-toi, tu n'as qu'à voyager côte à côte de moi; si tu as peur, prends mes pistolets..... tu n'as pas d'armes!

Voyant que Saint-Georges hésitait :

— Crains-tu que je te livre? Alors quitte-moi. Mais je te promets asile et bonne tutelle chez moi, par saint Jacques de Compostelle!..... Viens avec moi : voici des cigares et des vivres, nous partagerons. Chemin faisant, tu me conteras ton aventure.....

Il offrit au mulâtre un coup de son outre, contenant du vin très-passable, et rompit avec lui la moitié de son chocolat. Rassuré par ces prévenances, Saint-Georges rangea sa mule près du cheval barbu de son compagnon; celui-ci l'interrogea bientôt sur les plus petits détails de l'habitation qu'il suvait. L'air de secrète anxiété dont il écouta ce récit, dans lequel l'amour de la marquise de Langey tenait une place si grande, surprit beaucoup le mulâtre..... Ce morne étranger ne disait rien, il ne l'interrompait pas; son histoire achevée, il se contenta de lui prendre la main et de lui dire :

— Merci! .

Saint-Georges l'avait racontée, cette histoire, avec une grande naïveté; il n'avait rien omis, rien déguisé; son chagrin le plus sensible, c'était cette froide indifférence, ce mépris que la marquise faisait de lui et de son amour.

— Parce que je suis mulâtre, répétait-il, est-ce à dire que je ne vaille pas un blanc? — Dussé-je me

coucher encore à ses pieds comme un chien, je le ferais, disait-il les yeux gonflés de larmes..... J'ai bien souffert le jour qu'elle m'a chassé, mais je l'ai aimé !

Le compagnon de Saint-Georges murmura tout bas :

— Moi, je la hais !

Tio-Blas, que nos lecteurs aurent sans doute reconnu, était alors bien changé. Un an presque entier avait creusé de nouveau les rides de son visage, comme la pluie creuse les ravins ou la pierre. Respirant pour sa seule vengeance, il n'avait eu garde de laisser échapper une aussi belle occasion d'apprendre la vie de M^{me} de Langey par un de ses propres esclaves ; tous ces mille détails vinrent aviver sa rage, ils s'enfoncèrent comme autant de dards en sa plaie. L'amour de ce jeune homme, amour triste et réprouvé, n'émut pourtant pas son cœur, sa fierté de noble et d'Espagnol le mettant au-dessus d'un attendrissement puéril pour un mulâtre. Un seul péril de Saint-Georges éveilla sa compassion, ce fut sa punition pour un crime que lui-même avait conseillé et dont le mulâtre Raphaël n'avait été que l'instrument. Dans ce cœur habité par les anges du mal et de la haine, livré à toute la fougue du brigandage, il se trouva une admiration douloureuse pour cet instant de la vie de Saint-Georges ; l'Espagnol résolut d'en faire un des siens, c'était dans son idée une marque de haute récompense. En lui parlant chaque jour de M^{me} de Langey, le mulâtre remplirait l'office d'un homme qui souffle le feu sous les branches sé-

ches, il entreprendrait la flamme de sa colère. Tio-Blas avait souri de dédain au nom de M. de Rohan, il regardait sa propre capture comme une chose impossible et de trop haut prix pour cet homme.

Leurs chevaux descendaient alors un chemin assez difficile..... De grands mornes, bordés de précipices, rendaient la marche dangereuse par le nombre de sentiers étroits et profonds encaissés dans une sorte de tuf rouge. Quelques coups de fusil retentirent à cet instant.

— Bravo! tu n'as pas eu peur, dit l'Espagnol à Saint-Georges, qui en effet n'avait pas doublé le trot de sa mule.

Il se vit bientôt entouré, ainsi que son compagnon, de plusieurs noirs espagnols qui s'approchèrent respectueusement de Tio-Blas.

— Faisons halte, dit-il; vous avez bien fait de me rejoindre. Voici un *nouveau* que je vous présente; votre signal n'a pas eu l'air de l'effrayer, il va dîner avec nous.

Le gazon brûlé servit de nappe, de table et de sièges. Quelques viandes froides, l'eau d'un ruisseau voisin mêlée d'un peu de rhum, du biscuit et de la cassave complétèrent le repas. A travers les arbres on apercevait une jolie savane.

Assis sous un figuier blanc très-élevé, Saint-Georges examinait avec stupeur cette troupe armée, dont l'équipement seul indiquait assez la profession. Sa mule était épuisée de fatigue, Tio-Blas lui en fit seller une autre. Escorté de ses hommes, il devait re-

joindre, à renfort de marche, son habitation dominant l'enfoncement voisin de la vallée d'Oya et que les habitans nomment le *Tombeau du Diable*.

Pour cela il fallait plusieurs jours de route, franchir des mornes roides entrecoupés de ravins. Cette caravane formait un ensemble si curieux que Saint-Georges ne put se défendre d'un certain sentiment d'intérêt en l'étudiant.....

C'étaient pour la plupart des noirs de la partie espagnole de Saint-Domingue; cependant il y avait parmi eux quelques Castillans déguenillés comme l'homme qui les guidait. Le gentilhomme, l'officier réformé, le marchand, le pacotilleur déçu ou ruiné étaient venus grossir ce corps savamment discipliné. Les repas ne duraient ordinairement qu'un quart d'heure, on employait le reste du temps à sonder les forêts environnantes et à éviter les embûches des *plumets jaunes*, ainsi appelaient-ils les soldats des villes, envoyés à leur poursuite. Comme s'ils eussent encore habité Santo-Domingo, Porto-Plata ou toute autre résidence, ces hommes exécutaient un roulement sur un énorme tambour pour annoncer l'heure de l'Angelus; alors ces pieux bandits s'agenouillaient sur l'herbe ou les pierres. Les pistaches à la bouche, ils faisaient gaiement la sieste dans leurs hamacs nomades, choisissant deux arbres de la forêt pour y suspendre eux-mêmes ce lit mobile, dans lequel ils se blottissaient enveloppés soigneusement de leurs manteaux, afin de se garantir de la piqure des insectes. Leurs bras herculéens demeuraient nus, leurs culottes de guingamp bleu étaient retroussées jusqu'au milieu

de la cuisse. Ils portaient le *trabucco*¹ et le poignard effilé. Véritable camp de bohèmes dans les savanes, ils avaient pour eux l'intrépidité et la ruse, d'excellentes armées, des chevaux sûrs. Au lieu d'une méchante case qu'ils eussent partagée dans les terres avec les bêtes à cornes, les gens de guerre hautains ou les citadins nonchalans, ils avaient la tente bleue du ciel, la verdure des plaines et la bouteille de grès où dormait le Xérès à leur ceinture. Leur bagage se composait d'une vieille malle contenant quelques reliques et des cartouches, de morceaux de drap pour le manteau ou l'habit futur, de cables et de longs cornets de poivre connu sous le nom de *maniguette*. Au défrichement des terres, qui alarmait leur paresse, ils préféraient la chasse des troupeaux par les campagnes endormies, le vol nocturne, le pillage dans les églises. Quelques-uns, — les noués et les boiteux, — avaient mission de sonder le terrain en se traînant devant le passant. *Senor, una limosina! por Maria santissima; una limosina a este probecito!* Il y avait de tous les métiers chez eux, avons-nous dit, excepté celui d'honnête homme; mais par la misère qui régnait dans la colonie espagnole, ces flibustiers nouveaux n'étaient-ils pas tous absous?

Cette vie étrange convenait à Tio-Blas, à sa nature sombre, inquiète; elle profita bientôt singulièrement au mulâtre. Ces hommes furent étonnés de sa grâce, de sa tournure; ce fut à qui deviendrait son maître, à qui développerait son élégance et sa

¹ Tromblon.

force ; les meilleures leçons d'escrime et les plus belles dattes étaient pour lui. Ce complément d'éducation à la Gil-Blas ne pouvait manquer d'abord de lui plaire. Tio-Blas aimait à s'en faire accompagner ; c'était le plus beau joûteur de sa troupe , où nul à coup sûr ne le valait et ne l'eût insulté en vain. Ce noble de Castille, qui s'était fait bandit si effrontément, se surprenait parfois encore à parler devant ses compagnons de la puissance de l'Espagne, la première puissance de l'Europe sous Charles V, lorsque Séville renfermait soixante mille métiers à soie, disait-il ; lorsque les draps de Ségovie et de Catalogne étaient les plus recherchés comme les plus beaux de l'Europe, et qu'il se négociait quatre cent cinquante millions de valeurs en lettres de change dans une seule foire de Médine. Hélas ! il ne fallut pas longtemps à Saint-Georges pour comprendre la différence essentielle de l'état des possessions des deux couronnes. La colonie française pouvait être regardée comme un chêne de belle et vigoureuse nature ; la colonie espagnole présentait l'image d'un arbre caduc, desséché. Dès les premiers pas que le mulâtre fit dans ces landes, il les trouva remplies de fièvre, d'indolence et de misère. De rares cultures à côté d'une végétation luxuriante, un esprit d'insouciance que rien ne pouvait excuser, un état plus triste que celui où Christophe Colomb laissa les premiers maîtres de cette terre ! Les troupeaux erraient dans les campagnes incultes, l'œil rencontrait à peine autour des habitations quelques jardins à légumes et à fruits. La mollesse des colons n'employait même pas les esclaves du sol au

travail : ils passaient tout le temps à jouer ou à se faire bercer dans leurs branles. Quand ils étaient las de dormir, ils chantaient ; il fallait que la faim les pressât pour qu'ils sortissent du hamac. Des cases recouvertes des feuilles du palmiste avaient remplacé les somptueux palais d'Ovando ; la boisson des plus riches consistait en un peu d'eau aiguisée avec une pointe de tafia ; ils remplaçaient le pain par les patates, les vases d'émail par la poterie la plus humble. L'intérieur des maisons répondait à cette pauvreté, les fenêtres étaient sans vitres. Les habitants se traitaient comme autant d'ombres pâles par les carrefours et les rues ; une odeur infecte s'échappait de chaque grenier, où l'on ne montait que par une échelle. Parlant peu le jour, babillant la nuit, ce peuple livide, avorté, n'en roulait pas moins le *papelito* entre ses doigts minces ; conservant la moustache et l'épée des anciens jours, et préférant se battre dans une ruelle derrière la cathédrale plutôt que de remettre le combat au lendemain.

La vue de ces hommes ranima l'orgueil de Saint-Georges. Comme eux, il se sentait déchu de je ne sais quel rang auquel il devait prétendre. Il mûrissait cette pensée au feu des haltes de nuit, par les bois, par les rochers, au milieu des attaques dont la troupe se voyait l'objet ; car durant tout le cours de ce singulier apprentissage de liberté, Saint-Georges vit plutôt les gens de Tio-Blas traqués par les plumets jaunes qu'ils ne furent eux-mêmes les agresseurs.

La vallée d'Oya et peu après le *Tombeau du Diable* apparurent enfin à ses yeux ; ce fut seulement de nuit

que Tio-Blas se glissa dans cette ancienne résidence. Quand il la revit, l'Espagnol ne put se rendre maître d'un tressaillement de joie, car ce n'était pas sans motif qu'il rentrait sous ces planches habitées par un seul domestique noir..... Attachée comme un nid d'aigle aux mornes dominant la vallée d'Oya, cette case assez vaste s'éclaira bientôt sous la torche de Tio-Blas..... Escorté de Saint-Georges, il s'en fut droit à un grenier rempli de débris d'animaux, de cornes à bœufs et de rouillardes ébréchées, et là, dans une des crevasses du mur masquée par un grand cadre de la Vierge, il plongea son bras nu, et il y saisit un portefeuille.....

Il fallait que ce fût quelque dépôt précieux, car il était fermé et scellé de trois cachets; la couverture était en peau de lézard.

Tio-Blas le prit, s'assura que nul ne l'avait forcé et le mit dans sa basque, après avoir bu avec le mulâtre la moitié d'un flacon de Malaga respectable par sa vétusté.

— Tu vois, mon digne fils, que je t'ai tenu parole! La vie que nous menons est contrariée parfois, j'en conviens, mais elle a ses charmes. Ne vaut-il pas mieux que tu aies quitté la Rose et ta mère, pour devenir quelque chose chez nous, au lieu de pourrir là-bas sous les coups de fouet?..... Par le grand saint Dominique de mon parent l'évêque, je suis désolé de n'être plus un seigneur ayant palais à Séville ou à Burgos, j'aurais fait de toi mon maître à chanter..... Tu pinces fort galamment de la guitare!.....

Une grêle de coups de fusil vint ébranler les planches de la hutte pendant cette conversation.

— Ce n'est rien ; les plumets jaunes qui causent avec les nôtres. Il est écrit qu'ils ne nous laisseront pas tranquilles. Heureusement que nous connaissons mieux qu'eux les détours de cette montagne, et sans le besoin que j'avais de reprendre ici ce portefeuille.....

On entendit très-distinctement dans l'enfoncement de la vallée d'Oya une seconde fusillade..... Tio-Blas, quand elle fut passée, ouvrit la lucarne de la hutte avec précaution ; la solitude semblait avoir repris son silence.

Il serrait déjà sa ceinture de soie autour de ses reins pour partir, quand le nègre gardien de cette aire abandonnée s'écria hors d'haleine en arrivant vers lui :

— Maître, maître ! vous partir cette fois sans vos chiens ! Beaucoup de notre meute sont morts !

Et de son doigt levé sur la vallée d'Oya, alors enveloppée des ombres de la nuit, le Domingoï indiquait à Tio-Blas un amas confus d'hommes et de chevaux laissé sur ce nouveau champ de bataille. Une épaisse colonne de fumée montait pesamment vers la hutte. Ce combat avait été l'affaire d'un quart d'heure.

— *Carrajo !* Il paraît que les plumets jaunes étaient en nombre ! Je croyais mes gens plus avisés ; voyons un peu.

En tournant le flanc de la montagne avec Saint-Georges, dont la mule lançait l'éclair sous ses pieds au milieu des ténèbres, l'Espagnol arriva bientôt au lieu du désastre ; là, il put se convaincre qu'une par-

tie de ses cavaliers avaient péri. Le Domingoïsis lui avait assuré que le conseil de San-Yago avait mis sa tête à prix ; il se hâta de rassembler ceux de sa troupe qui restaient sur pied et de regagner le côté, plus sûr pour eux, de la partie française. Son air d'assurance ne s'était point démenti à la vue de ces blessés et de ces morts. Jusqu'alors Saint-Georges n'avait reçu de lui aucune paie, ce jour-là il doubla celle de sa troupe et lui donna une portugaise¹.

— Ce sera le commencement de ta fortune, lui dit-il ; avec cela tu pourras retourner quelque jour à l'Artibonite, quand je me verrai forcé de licencier mes hommes..... Si tu veux t'y marier, je me charge de la dot.

A ce mot de mariage, le mulâtre soupira. Il se rappelait la seule femme qui l'eût aimé malgré son indifférence, Finette, dont sa fuite devait faire le chagrin. L'argent que l'Espagnol lui avait donné fut serré par lui soigneusement près des pièces d'or de sa mère, qu'il gardait dans sa valise.

— Pauvre mère ! pensa-t-il ; que dirait-elle si elle me savait au milieu de ces contrebandiers, vivant de ce que je trouve, complice innocent de cet homme que je n'avais jamais vu ! Oh ! je la reverrai, Dieu le permettra, Dieu, qui me guérira insensiblement de cet amour, qu'un démon avait fait germer en moi ! Grâce au ciel et à mon courage, me voilà fort maintenant contre les tempêtes du cœur ; la vie de ces hommes m'a éclairé : je vois que je suis comme eux un réprouvé de la terre,

¹ La portugaise vaut 60 francs.

un misérable, un maudit ! Ma couleur est désormais pour moi une question tranchée : — un peu plus que le nègre , au-dessous du blanc , — rien pour cette femme ! N'importe , j'aime mieux rester parmi ces aventuriers qui pillent que parmi ces insolens qui méprisent ! Puis-je oublier que l'indignité de ma race me suivra jusqu'au tombeau ?

Il reprenait bientôt , navré de douleur :

— Et cependant je l'aime ; j'ai beau me le cacher , je l'aime ! Je lui parle , je la vois ! Ce corps , cette bouche , ont conservé pour moi leur parfum et leur haleine ; j'entends le frôlement de sa robe au milieu même du silence de la forêt ; le bleu du ciel me rappelle son regard , son voile blanc passe souvent dans mes rêves ! Étrange égarement ! il me semble parfois que l'empreinte de ma passion brûlante devra la marquer à des temps voulus ! Dans nos veilles nocturnes , lorsque les étoiles distillent la rosée , il me semble entendre son pas..... Si je n'étais point marqué de cet ineffaçable sceau de la servitude ! Ce qui me tue , c'est la conscience amère de cet abaissement , c'est le linceul noir jeté à tout jamais sur mon visage ! Ma mère ! ma triste mère ! vous m'avez pourtant parlé bien souvent de noblesse et de grandeur ; vous m'avez dit souvent que , si le ciel était juste , je devais marcher l'égal d'un blanc ; était-ce folie ou dérision , ma mère ? Je suis dégradé , méprisé de tous , avili ! Pourtant je suis robuste ; les précepteurs de Maurice m'ont trouvé aussi apte qu'un blanc à retenir leurs doctrines. Les portes de l'espérance sont-elles donc fermées pour moi ?

— Pauvre fou ! lui dit un jour l'Espagnol, qui surprit le jeune homme au milieu de ces cruelles imprécations contre lui-même, ne sais-tu donc pas que la vengeance seule a ôté à la douleur son âcreté ? Fi de la vie, si elle ne devait servir qu'à nous faire boire nos larmes ! A quoi bon l'épée, si elle sommeille ? la dague trempée dans le poison, si elle ne tue ? Tu vois dans la vie que tu mènes à mes côtés des nuits ténébreuses, pleines des terreurs du ciel et de la terre ; — à la voix de Dieu, la foudre en sort ! Ne pleure plus sur toi-même, toutes les puissances de l'enfer fussent-elles liguées contre toi, je te jure que tu seras bien vengé !

Au ton morne et froid avec lequel Tio-Blas avait prononcé ces paroles, Saint-Georges le regarda.... Plus pâle encore que de coutume, il repassait la lame de sa *mancheta* sur une roche calcaire, au-dessus de laquelle la cime des pins rendait alors des murmures. En le voyant bientôt rassembler les quelques hommes de sa petite troupe sous la lisière d'un bois fort épais, Saint-Georges conçut de vagues soupçons ; on eût dit que le capitaine attendait un coup à faire. Refoulée par les plumets jaunes vers cette partie de l'île française, aux environs de la Montagne-Noire, cette poignée de monde devait y camper la nuit. Le soleil venait de s'éteindre alors derrière les pitons environnés de vapeurs, et cependant le paysage de cette prairie entrecoupée de bouquets de bois paraissait encore enchanté.

Sous les pieds de la Montagne-Noire serpentait la rivière du Cabeuil comme un vaste ruban d'argent ;

c'était le point d'intersection de la partie française et de la partie espagnole. Plusieurs sentiers divergens se croisaient dans la prairie; des lataniers, des acacias, des sapotilliers, renfermés dans une multitude d'enclos, envoyaient de toutes parts leurs odorantes senteurs à la route. Tio-Blas avait ordonné à ses gens de se tenir prêts; chaque œil était au chemin, chaque main à la gachette du fusil. Pour être avertis à temps de quelque bonne arrivée, un Espagnol de la troupe qui, par un singulier raffinement de coquetterie, avait laissé croître à volonté l'ongle du pouce de la main droite, afin de tirer de plus beaux sons de sa guitare, venait d'être envoyé près des cannes de la route, quand tout d'un coup il revint à toutes jambes en s'écriant : « Les dragons ! la cocarde blanche ! »

Le jour tombant permettait en effet de discerner au loin ces uniformes..... Ils formaient un piquet de cavaliers assez fourni autour d'une berline découverte.....

Cette voiture allait alors au trot le plus rapide; elle était menée par de petits postillons nègres. Au fond de la berline, Tio-Blas entrevit auprès d'une dame dont le voile était rabattu, un homme décoré du plastron de l'ordre de Malte, espèce de cuirasse de satin noir qui lui couvrait le ventre et la poitrine : cette cuirasse était marquée d'une immense croix de Malte en toile d'argent. L'Espagnol n'avait jamais vu ce personnage; mais il se retourna au cri que poussa Saint-Georges, qui avait reconnu M^{me} de Langey.

— C'est bien elle, pensa Tio-Blas; l'avis que j'avais reçu de cette promenade était sûr !

Arrivée près de la lisière de ce bois touffu , la berline se mit au pas.

— Ce sera pour Maurice une salutaire promenade, dit la marquise; je vous remercie pour lui, cher prince, des ressorts de votre berline; c'est un vrai hamac, n'est-ce pas, Finette ?

La mulâtresse avait les yeux fixés sur la rivière du Cabeuil , que les blocs de rochers noircissaient insensiblement de leurs grandes ombres.

— Voilà un paysage , reprit M. de Rohan , qu'il fait bon d'admirer avec un piquet de dragons du roi. On dit ces limites peu sûres ; ces gueux d'Espagnols se multiplient , je crois , comme des moustiques ; ils volent dans l'air !

— Le prévôt des mauréchassées de Saint-Marc vous a fait , cher prince , une galanterie toute royale..... A la seule vue de cette escorte.....

— On doit songer au trésor qu'elle protège, n'est-ce pas ? Ce trésor , marquise , vaut tous les diamans de la couronne...

Comme de semblables phrases étaient chose peu commune dans la bouche altière de M. de Rohan , M^{me} de Langey l'en récompensa par un regard brillant comme la flamme et qui semblait traduire tout son orgueil d'être admirée. Elle avait rabattu sa calèche de soie noire sur ses épaules et balançait à sa main un beau mimosa récemment cueilli.....

— Vous tenez , cher prince , à me nier ces bouquets placés , il y a un mois , tous les soirs sous ma moustiquaire..... savez-vous que c'est très-mal ? Un grand

bailli de l'ordre de Malte n'est admonesté par personne.

— La nuit vient, ma mère, et ces vilains rochers ne me permettent plus de rien voir, dit Maurico en remettant à M. de Rohan sa lorgnette d'approche enrichie de pierreries.

— Et le frais des bords du Cabeuil est dangereux pour vous, madame la marquise, ajouta sa mulâtresse.

— Nos postillons n'ont-ils pas des torches ? reprit M. de Rohan, à qui ce site et cette promenade plaisaient.

Il allait se lever pour donner des ordres quand une masse compacte parut se mouvoir sous la lisière du bois ; elle était à peine reconnaissable, en raison de l'ombre étendue sur la savane comme un réseau noir.

— Respect à la berline, mort aux dragons ! s'écria soudain la voix d'un homme lancé au triple galop de son cheval et suivi à quelque distance de vingt noirs.....

Les dragons répondirent par une vive décharge.

— Attirez-les parmi les bayaondes de la Montagne-Noire, continua la voix planant sur cette troupe comme un drapeau.

Les dragons de M. de Rohan, surpris de la riposte nourrie de ces agresseurs, s'étaient déjà débandés à travers la plaine.

— Les lâches ! les misérables ! criait le prince, emporté lui-même à tour de roue par ses postillons. Il avait jeté son manteau sur M^{me} de Langey et Maurice éperdus de crainte.

— A moi cet enfant, s'écria l'Espagnol en étendant l'un des chevaux à terre d'un coup de fusil. Me reconnaissez-vous, marquise de Langey ! c'est mon tour !

Elle fut terrifiée..... Tio-Blas, l'œil enflammé de rage, la narine dilatée comme celle d'un tigre, flairait cette proie, qu'il était sûr de saisir.....

— Et je n'ai pas d'armes ! s'écria M. de Rohan, pas d'armes !

Tio-Blas allait arracher Maurice d'entre les bras étroitement serrés de la marquise quand il se sentit lui-même frappé d'un coup violent qui le fit tomber à la renverse. C'était Saint-Georges qui s'était élancé sur lui ; dégagé des bras terribles de l'Espagnol, Maurice alla retomber sur les genoux de Finette..... Le mulâtre n'eut que le temps de se tapir alors le ventre contre terre, car au lieu de se voir attirés dans les bayaondes, où ils eussent péri infailliblement, les dragons, qui avaient repris le dessus, s'annonçaient à trois pas de lui par une sanglante fusillade. Abrité sous des flocons de quelques plantes touffues, Saint-Georges leur échappa, plus heureux que Tio-Blas, qu'on relevait alors par les ordres de M. de Rohan. M^{me} de Langey demeurait évanouie dans le fond de sa berline..... Criblée par les balles, la troupe de Tio-Blas avait fui dans les ravins ; les liens dont il se trouva garrotté réveillèrent alors l'Espagnol.

— *Demonio !* cria-t-il en grinçant des dents et en se voyant attaché au derrière de la berline.....

— Qu'il soit conduit aux prisons de Saint-Marc et que le prévôt des maréchaussées royales soit averti !

dit M. de Rohan à ses dragons ; son procès ne traînera pas en longueur.

Après quelques heures d'une marche pénible par les marais , l'escorte arriva aux portes de Saint-Marc, où la voiture se vit bientôt entourée par le peuple. Les torches des postillons éclairaient seules ce retour lugubre , tout le monde avait soif de la figure du captif. Gonflés par la pression des cordes , les bras de l'Espagnol furent enfin détachés du train de derrière , mais il ne les leva que pour se fouiller lui-même avec une anxiété visible , et s'écrier ensuite d'un ton lamentablement abattu :

— *A-mi-Dios ! Santa Madre ! j'ai perdu mon portefeuille !*

XXV.

Sûte à la colonie.

ARMADO.

Console-moi, mon enfant; dis-moi quels
sont les grands hommes qui furent amoureux.

MOTH.

Hercule, mon maître.

ARMADO.

Et après ?

MOTH.

Samson, mon maître. C'était un homme
d'un port avantageux, car il porta les portes
d'une ville sur son dos comme un portefaix.
Et il était amoureux.

(SHAKESPEARE, *Peines d'amour perdues*,
acte I, scène II.)

Souviens-toi ! — *Remember!*

(*Devise de Charles I^{er}.*)

C'était après une nuit belle et parfumée ; les toits de Saint-Marc apparaissaient liserés de larges bandes de soleil ; la ville avait donné le branle à toutes ses cloches.

Chaque rue conduisant à la vaste plaine de l'Artibonite était, contre l'usage, arrosée, balayée et tentée d'un bout à l'autre ; le soleil n'y calcinait plus le pied du passant ; des jasmins, des roses et surtout de

beaux géraniums à calice rouge y combattaient l'odeur des marécages.

Confondus avec les soldats de la garnison, les colons étaient çà et là échelonnés sous les armes, le canon tonnait par intervalles comme à l'arrivée du chef de la colonie.....

Les officiers publics, les agents du commerce et les hauts propriétaires traversaient à pied ou à cheval le court espace qui sépare la ville de la plaine; quelques chaises en cuir roussi, à la portière desquelles passait l'éventail ou le bras d'une créole; des voitures richement ornées, suivies de nègres à cheval; des mules à guides rouges portant des Espagnols, le teint à couvert sous leur ombrelle; des archers de la maréchaussée, le sabre au poing, tel était le tableau mouvant que présentait ces quais, assez mal ombragés du reste par quelques arbres chétifs.

Le spectacle qu'offrait la plaine était aussi inaccoutumé.....

Comme une vaste arène au sable d'or, elle se trouve alors entièrement vide à son milieu; elle a pour ceinture une délicieuse écharpe de femmes et de créoles. Sur ces échafaudages légers qui l'entourent, le seul bruit de la fête a rassemblé les plus charmantes reines de la colonie, toutes accourues de Léogane, du Port-au-Prince et du Cap, leurs résidences ordinaires. Les orangers embaument l'air, les limons et les fruits glacés circulent. Ce cordon noir qui décrit de temps à autre des plis sinueux sous les bourrades des archers, c'est le peuple nègre; il ouvre ses grands yeux jaunes pour jouir de ce spectacle qu'il contemple

avec envie, car les créoles seuls se disputeront la victoire dans cette lice, eux seuls ils soulèveront la poussière de cette carrière, eux seuls ils la tremperont de la sueur de leurs coursiers !

Pour les créoles seuls sont réunis dans ce vaste champ les différens jeux d'adresse auxquels ils s'adonnent, le tir au pistolet, la course de bague, l'es-trime, le palet, la gymnastique.

Ce sont les dames qui doivent désigner le vainqueur. Comme dans les antiques tournois, tous les combattans seront masqués, afin que le prix décerné par elles ne soit donné qu'au plus digne.

La récompense est au choix du triomphant. Il peut choisir entre ces vases ciselés d'or, entre ces habits de velours, ces couronnes tressées, ces armes, ou bien il peut dicter en roi de cette fête telle condition qu'il voudra, il ne tiendra qu'à lui de commander et de se faire obéir.

Entre des bouquets de cocotiers et de palmistes que le soleil nuançait de teintes veloutées s'élevaient par myriades sur ce terrain des pavillons de toile blanche, tous ornés de flammes distinctes. Peu à peu les combattans masqués en sortirent... Au tam-tam aigu des cornets à bouquins que tenaient les noirs accroupis sur leurs talons devant ces tentes comme des Sphinx de pierre, succéda bientôt le son joyeux des trompettes et des cimbales de la garnison ; la lice s'ouvrit, la poussière s'éleva à flots pressés.

Quel admirable silence ! tout se tait à l'entour dans les champs de cannes, la brise de mer crépite seule par intervalles dans la feuille des tamarins.

Pour coupole, un ciel admirable, pommelé de légers flocons ; pour horizon, le granit azuré des mornes. La tour noirâtre de la prison de Saint-Marc, où l'Espagnol est renfermé depuis un mois, tranchait sur ce tableau dans les vapeurs du lointain.

Au signal donné, les créoles se sont répandus par la plaine. C'est à qui luttera de force, d'agilité, de noblesse ; il semble qu'ils aient résolu de faire valoir aux yeux du nègre hébété leur prééminence de caste. Ici, c'est la feuille du latanier que tranche la balle, plus loin le palet qui atteint le but aux applaudissemens de la foule ; là-bas, comme dans les jeux du cirque, un athlète aux membres bruns s'emboîte au corps d'un rival. De toutes parts ce ne sont qu'écharpes au vent, qu'applaudissemens joyeux, murmures louangeurs tombés de lèvres aussi vermeilles que la rose. Les femmes agitent leurs bouquets, croyant reconn tre leur amant ou leur frère dans le créole masqué qui passe en ce merveilleux carrousel.  tag es comme autant de fleurs sur les gradins, elles se penchent, se sourient, se passionnent, appellent les combattans par leurs noms pour les exciter. Il faut les entendre avouer imprudemment un nom chéri ; leurs éloges font relever le front aux plus modestes. Jusque-là il n'y a pourtant ni vainqueur ni vaincu, les forces sont égales, l'agilité est la même partout, c'est une famille de nobles frères qui combat ; mais parmi ces lutteurs on cherche vainement le mattre.

Les chevaux sont hors d'haleine, leurs jambes grêles répandent une pluie de sueur sur le sable. Les combattans eux-mêmes rentrent sous la tente pour se

débarrasser un instant du masque, tant la chaleur est ardente ; c'est alors seulement que leurs figures douces et fières s'interrogent ; ils se font frotter d'eaux de senteur par leurs nègres et se disposent à rentrer dans la lice dès que la trompette aura sonné.

M^{me} de Langey occupe le centre de ces loges odorantes ; elle dépasse chaque femme de la colonie par son faste. Couverte de pierreries et de satin, lascivement penchée vers le prince de Rohan, qui lui sourit, elle écarte le voile qui caresse ses épaules nues et présente à Maurice une belle cerise du Cap, pendant que derrière elle l'esclave préposé au mouchoir ramasse celui qu'elle vient de laisser tomber. Aucun cri de joie, aucun vœu n'est encore parti de sa poitrine ; elle se contente de demander à M. de Rohan le nom des plus beaux officiers du Cap et des plus riches planteurs de la colonie..... Repoussant avec une majestueuse indifférence les pastilles ambrées que lui présente M. Gachard dans sa botte de porcelaine, elle jouit en silence de la jalousie de ses rivales, dont pas une n'égale sa beauté ni sa toilette. Avec un éclair de ses yeux elle terrasse ce qui l'entoure, sa fierté royale a l'air de porter un diadème.

Oh ! qu'elle ne ressemble en rien à ces jeunes femmes vives et tendres dont le cœur va se soulever quand leur amoureux reconnu à quelque signe chéri reparattra dans la lice ! Ces créoles aux cheveux de jais, au doux regard, laissent tomber alors de silencieuses pensées derrière leur éventail ; elles se rappellent les causeries de la veille par une nuit étoilée, les aveux, les folles caresses, toute cette vie d'amour

qui se mire dans l'azur des fleuves et dans la clarté du ciel ! Celles-là ont déjà peur, leur visage ému révèle tout d'un coup la blancheur du marbre, car un nouveau concurrent vient d'apparaître ; il s'est posé sur le sable, immobile et fier comme un lutteur assuré de vaincre.

Et je vous le jure, dès qu'il a paru ce masque, tous les regards se sont tournés vers lui par un mouvement unanime, simultané.....

Robuste et gracieux à la fois, il a l'air de jouer avec tous ceux qui l'attaquent. Tantôt il se dresse comme un véritable épi de blé, tantôt il se plie avec une rare souplesse et glisse sous le bras de ses ennemis avec la rapidité du serpent. Lancés bientôt sur l'arène par son bras nerveux, plusieurs de ces enfans y rebondissent comme la paume ; la lutte est inégale avec ce nouveau venu, tout ploie, tout lui cède. La feuille du bananier que courberait un enfant ne se redresserait pas plus agile, quand il s'incline de lui-même pour se relever. C'est à qui l'enviera parmi les créoles, comme parmi les noirs : une terreur superstitieuse fait croire à ces derniers que c'est un dieu. Il a passé par toutes les épreuves de la lutte, on dirait de l'un des Macchabées par la flamme. On ne l'entend pas respirer avec bruit, ainsi que ses adversaires ; le voilà lui-même ouvrant le tir de la bague sur un cheval nu, tandis que les autres portent la selle.

Une tête de bois représentant un horrible nègre aux lèvres grosses, au nez épaté, aux cheveux crépus et roides comme un balai, forme le *faquin* d'usage

contre lequel il doit pointer le bout de sa lance. Plantée sur un pivot mobile, cette figure, quand on ne l'atteint pas au milieu, tourne aisément et frappe le cavalier d'un sabre de bois peint en rouge. Or, non-seulement le nouveau cavalier n'encourt pas une seule fois cette vengeance, qui donne à rire à la foule, mais il manœuvre son cheval avec une habileté exquise, c'est la grâce du blanc et la force du nègre; il courbe le front sous les bravos et les bouquets..... C'est à qui le proclamera le roi de la fête, il n'écoute rien et va toujours..... La fureur étrange avec laquelle il s'attaque à cette tête de nègre semble une chose inexplicable aux spectateurs, on dirait que cette vue a rallumé dans lui quelque colère ou quelque vengeance. Faisant volter son cheval avec toute la grâce d'un écuyer consommé, il s'arrête enfin devant la loge de M. le prince de Rohan et s'élance vers les gradins où siège M^{me} de Langey.....

Alors, seulement alors, un frisson subit s'empara de la marquise; jusque-là elle s'était vue dominée par l'admiration.

— Quel prix choisissez-vous, monsieur? dit le prince de Rohan.

— Je demande pour toute faveur qu'il me soit permis d'embrasser celle que je voudrai, dit le jeune homme.

Il avait balbutié ces mots avec l'accent créole, un accent plein d'ingénuité et de douceur. Les femmes s'entre-regardèrent confuses et charmées d'entendre le vainqueur parler ainsi.

A plus d'une prunelle il jaillit alors un rayon d'es-

poir ; laquelle de ces femmes n'eût pas voulu partager un tel triomphe ?

Elles s'émurent toutes à cette demande imprévue qui circula bientôt dans tous les rangs. Les douairières seules se cachèrent sous les plumes de leur éventail en disant qu'elles refuseraient ce baiser victorieux et qu'il était malséant que ce jeune homme n'eût pas pris la coupe d'or.

Il y en avait en effet une fort belle envoyée de chez l'Empereur, le meilleur joaillier du temps ; cette coupe était incrustée d'agates.

— Vous verrez que ce sera le jeune marquis de Vivonne ! dit M^{me} d'Esparbac.

— Pourquoi pas M. de Vannes ! répondit M^{me} de Langey.

— A moins que ce ne soit mon neveu ! s'écria M. Gachard. Il est pourtant moins haut de taille, et se lasse facilement.....

— Ce serait plaisant que ce fût un étranger, quelque Anglais du navire *l'Yorick*, qui fait voile cette nuit même pour Bordeaux.....

— Vous n'y êtes pas..... c'est le neveu de notre gouverneur, M. de Bongars..... dit un officier qui voulait de l'avancement.....

Mais toutes ces conjectures furent dissipées par le geste du vainqueur, qui, s'avançant tout d'un coup vers M^{me} de Langey, marqua ses blanches épaules d'un baiser de feu, en soulevant la barbe de son masque.....

— Un mulâtre, c'est un mulâtre !

Ce cri poussé par M^{me} de Langey roula comme la foudre par l'Artibonite.

Le mulâtre jeta son masque.

— Créoles de Saint-Domingue, s'écria-t-il, c'est moi ! Hommes blancs, apprenez que vous avez été vaincus par un homme de couleur !.....

— Voilà pour la *canaille*, reprit-il en lançant à travers la foule les pièces de monnaie qu'il puisa dans ses poches.

Quand il eut contemplé une seconde avec une orgueilleuse assurance la marquise de Langey :

— Adieu, maintenant, reprit-il, ma belle créole.

Transportée de fureur, elle détacha son fouet de sa ceinture, le leva sur lui et lui en coupa le visage.....

Le jeune homme se contenta d'essuyer avec sa manche le sang qui coulait, et remontant sur son cheval, au milieu de la stupeur générale, il franchit cette haie de spectateurs dont nul ne songea à l'arrêter.

La nuit de cette fête, le brick *l'Yorick*, faisant voile pour Bordeaux, reçut à son bord un passager du nom de Saint-Georges. Il paya son passage en monnaie d'Espagne, et quand le navire partit, les matelots purent le voir s'agenouiller du côté de l'ouest avec une larme.....

En même temps il sembla au contre-maître que le mulâtre ainsi à genoux du côté de la proue tournée vers l'île murmurait ce nom :

— Noëmi!

.

Cette même nuit, une immense colonne de feu s'élevait du côté de Saint-Marc, avec un concert de gémissemens horribles. Cet incendie menaçant la Rose avait commencé par la chambre de M^{me} de Langey. Un homme au teint bronzé, vêtu d'une méchante culotte de guingamp bleu et portant à sa main gauche un reste de chaîne rompue, avait été vu se glissant dans les appartemens de la grande case ; un noir l'avait même entendu prononcer ce cri sourdement articulé : *muerte !*

La flamme apaisée par les soins et le concours des propriétaires voisins de la Rose, on n'eut à déplorer au matin que la perte d'une aile du bâtiment, celle où reposait d'habitude la marquise de Langey.

Quand les pompes eurent joué et que l'on arriva parmi les décombres noircis, on trouva le corps de Finette à demi brûlé dans la chambre de sa maîtresse, où elle couchait quelquefois. Pour que sa victime ne pût échapper à la mort, le couteau du meurtrier l'avait frappée de plusieurs coups à la gorge... Le sang formait un ruban de corail sur le beau cou de la maîtresse.....

L'Espagnol s'était trompé !

FIN DU SECOND VOLUME ET DE LA 1^{re} PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

Chap.		Pages.
XVI.	Tio-Blas.....	1
XVII.	Suite.....	27
XVIII.	Le numéro 143.....	69
XIX.	Un fils de bonne maison.....	85
XX.	Amour.....	93
XXI.	Le poison sous l'ongle.....	101
XXII.	La livrée.....	121
XXIII.	Rencontre.....	133
XXIV.	Le portefeuille.....	145
XXV.	Fête à la colonie.....	165

